This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

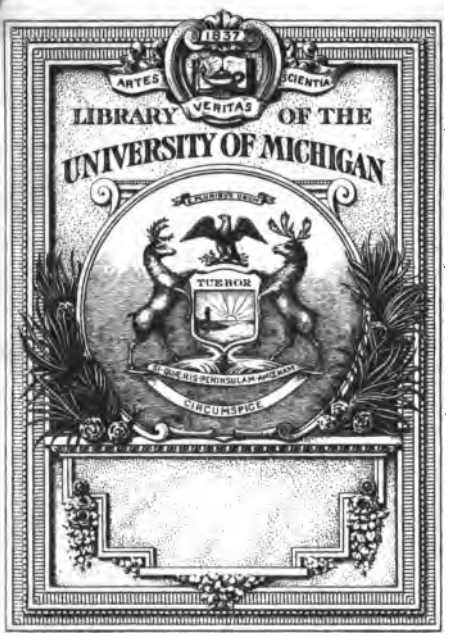
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

4596
848
D298p

# LES PETITES AVENTURES DE JÉROME SHARP,

PROFESSEUR DE PHYSIQUE AMUSANTE;

OUVRAGE contenant autant de tours ingénieux que de leçons utiles, avec quelques petits portraits à la manière noire;

Par l'AUTEUR *de la Magie Blanche*.

18 Figures.

*. . . Dolis instructus & arte malignâ.*

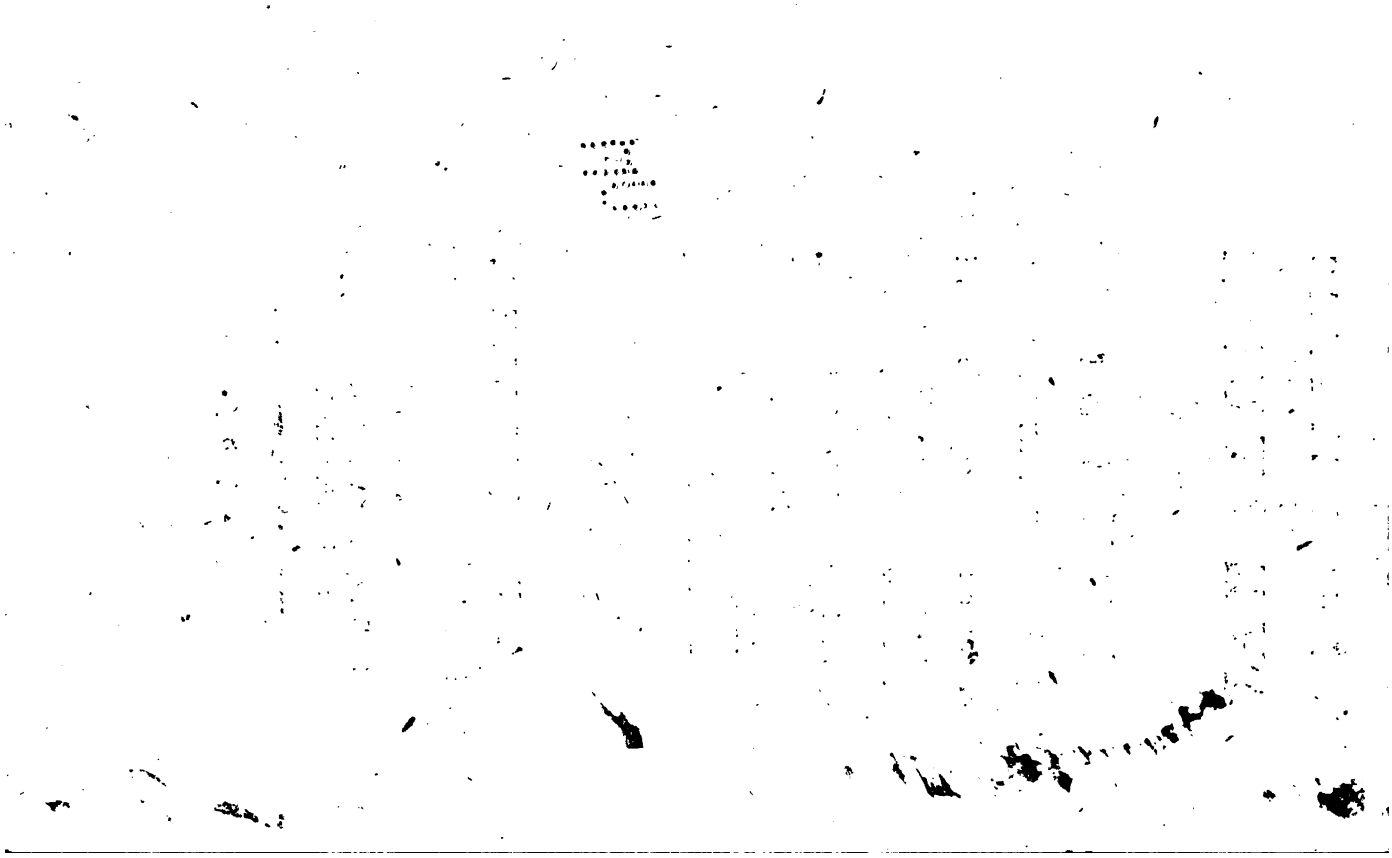
A BRUXELLES,

Chez la veuve DUJARDIN, Libraire de la Cour.

ET A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire, rue du Foin Saint-Jacques.

1789.



# TABLE DES MATIERES.

Library com
Perelle
5-22-24
9749

Avertissement. page 11

## CHAPITRE PREMIER.

*JÉROME SHARP, ruiné par son Procureur, & trompé par ses concitoyens, forme le projet d'aller à Paris & à Londres, dans l'espoir d'y lier amitié avec des personnes plus dignes de son estime. Il soutient contre son oncle l'utilité des voyages, & commence le sien à pied en s'avisant d'un petit stratagême pour s'attirer le respect des personnes qu'il rencontre sur son chemin, ce qui ne l'empêche pas de faire connaissance avec un aventurier qui lui apprend pour douze livres le moyen de faire du vin de Champagne avec de l'eau de rivière.* 17

## CHAPITRE SECOND.

*Après avoir rencontré Monsieur Boniface, Marchand ruiné, de Marseille; Jérôme Sharp reçoit l'hospitalité avec son nouveau compagnon de voyage chez un Bourgeois de campagne, auquel on donne une explication palpable du coucher héliaque des étoiles, des éclipses de soleil, & des phases de la lune. Le Villageois fait une critique judicieuse d'une chanson pastorale. On lui apprend un tour de combinaison, & il réfute solidement la compassion de l'Auteur pour des oiseaux pris à la pipée. Jérôme Sharp est ensuite introduit chez un Seigneur de village pour la construction d'un paratonnerre; & après avoir donné une légère idée de l'électricité, il dévoile l'art de rendre inflammable l'air atmosphérique.* 56

## CHAPITRE TROISIEME.

*Courte description de Lyon. Tandis que*

*Jérôme Sharp s'amuse dans un Café à proposer des charades & à deviner des questions aussi oiseuses que subtiles, deux Juifs projettent contre lui un tour perfide. Il console une femme désolée par un phénomène effrayant, & après avoir démontré quelques erreurs de Voltaire & du Spectateur, il soutient sa propre cause en faisant l'éloge des Auteurs subalternes, & finit par l'explication d'une jolie récréation Chymique.* 128

## CHAPITRE QUATRIEME.

*Il fait de vains efforts pour donner de l'esprit à une Financière qui lui apprend ce que c'est que de* L'EAU BÉNITE DE COUR, *& après avoir enseigné des mots qui s'écrivent de cinq à douze manières différentes, quoiqu'ils soient toujours les mêmes pour l'oreille, il expose le danger de jouer au domino dans les Cafés, & dévoile l'art de faire parade de science sans en avoir.*

*Un Lyonnais lui fait manger du poisson d'Avril au mois d'Octobre. Conversation avec un Peintre Matérialiste, dont le système sur la formation des insectes, n'était fondé que sur un tour de passe-passe.* 182

## CHAPITRE CINQUIEME.

*Jérôme Sharp & son compagnon de voyage, logent à Auxerre, dans un petit cabaret borgne, avec une troupe de Saltimbanques. Définition du mot* BANQUISTE. *Dialogue avec un Directeur de Spectacle, qui égorgeait ses Acteurs quand ils ne jouaient pas bien leur rôle. Avis au Public sur les Marchands Ambulants, & sur certains voyageurs soi-disant dévalisés. Conseil aux Curés de campagne sur les Marchands d'encens. Leçon aux bonnes gens qui ont des parents dans des pays lointains. Notice sur les Mendiants connus sous le nom de* FRANCS-BOURGEOIS. *Tour d'escroquerie joué à un Aubergiste. Moyen de vendre trois louis*

*un vieux pot-de-chambre de fayance. Récréation hydraulique.* 142

## CHAPITRE DERNIER.

*Conversation avec des Militaires Philosophes dans le coche d'Auxerre. Expériences Physiques sur la réfraction de la lumière, & sur le mouvement composé. Joli problême d'Architecture. Tour d'escroquerie joué à Monsieur Boniface, à Fontainebleau, par deux Chevaliers d'industrie sur une récréation. Mathématique. Rencontre au village d'Essone, de quelques goguenards de Paris, qui mystifiaient deux Marchands de Vin; le mystificateur est mystifié à son tour. Jérôme Sharp fait des paris à coup sûr; il enseigne l'art d'attraper sans courir, & après avoir prouvé que les plus instruits ne sont pas ceux qui possèdent les plus grandes bibliothèques, il jette un coup-d'œil rapide sur les divers genres de charlatanisme dont il n'a pas encore parlé.* 285

# OUVRAGES
## DU MÊME AUTEUR.

La Magie blanche dévoilée. . . . 1 l. 8 s.
Supplément à la Magie blanche. . . 4 l. 4 s.
Testament de Jérôme Sharp. . . . 3 l.
Codicile de Jérôme Sharp. . . . 3 l.
Explication des tours extraordinaires. . 1 l. 16 s.
Le Parisien à Londres, ou Avis aux Français qui vont en Angleterre, contenant le parallèle des deux plus grandes [illegible] de l'Europe. . . 3 l. 12 s.

NOTA. *Ayant eu soin d'insérer dans chaque Chapitre quelques idées neuves qui puissent réveiller l'attention des gens instruits, & réclamer leur indulgence pour des articles moins importants, nous osons nous flatter de publier ici une demi-douzaine de bonnes vérités qui n'ont jamais été imprimées ; mais si, contre nos conjectures, les personnes qui ont beaucoup lu & beaucoup réfléchi pouvoient parcourir cet Ouvrage entier sans rien apprendre, nous nous contenterions alors de le destiner à des Lecteurs d'une classe inférieure, en prenant pour devise :*

Indocti discant & ament meminisse periti.

## ERRATA.

Page 23, ligne 1, au lieu de *toïque*; liſez *ſtoïque.*
Page 39, lig. 22, au lieu de *dit*; liſez *dis,*
Page 42, lig. 2, au lieu de *tous*; liſez *toutes.*
Page 44, lig. 24, au lieu de *fauté*; liſez *franchi.*
Page 120, ligne 1, au lieu de *des*; liſez *de.*
Page 127, ligne 2, au lieu de *rébarbaratifs*; liſez *rébarbatifs.*
*Ibid.* ligne 7, au lieu de *cents*; liſez *cent.*
Page 148, ligne 13, au lieu de *la*; liſez *ſa.*
Page 198, ligne 19, au lieu de *ils*; liſez *elles.*
Page 257, ligne 4, au lieu de *je ſuis*; liſez *je le ſuis.*
Page 262, ligne 16, après monnoie, ne mettez qu'une virgule.
Page 275, ligne 1, au lieu de *vend*; liſez *vends.*
Page 298, lig. 15, au lieu de *en mot*; liſez *un mot.*
Page 330, ligne 5, au lieu de *la fauſſe*; liſez *de fauſſe.*

# AVERTISSEMENT.

TOUT le monde convient que les meilleurs Livres sont ceux qui instruisent en amusant, & qui ne présentent d'utiles leçons que sous la forme du plaisir;

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*
Horat. de arte Poeticâ.

mais il n'y a peut-être pas d'ouvrage qui puisse mieux atteindre ce double but, que le récit simple & naïf d'un voyage par terre & par mer, lorsque l'Auteur, initié dans la connoissance des hommes & dans les secrets des sciences & des beaux arts, rapporte tout ce qu'il peut avoir observé d'intéressant sans user de ces exagérations qu'on reproche si justement à ceux *qui viennent de loin.* (1)

(1) Je cite beaucoup de Livres de voyages,

Les faits merveilleux & les aventures romanesques peuvent intéresser pour un instant le vulgaire, & produire l'étonnement dans l'esprit d'un Lecteur qui a

---

dit M. Bernardin de Saint Pierre, (Etudes de la Nature, tom. IV.) parce que ce sont ceux que j'aime & que j'estime le plus de toute la littérature. J'ai beaucoup voyagé, continue-t-il, & je peux assurer que je les ai trouvé presque toujours d'accord sur les mœurs de chaque pays, quand ils n'y portent pas l'esprit de leur Nation ou de leur parti, à l'exception d'un petit nombre dont le ton romancier frappe d'abord; tout le monde les décrie, & tout le monde les consulte; c'est chez eux que puisent sans cesse les Géographes, les Phyſiciens, les Naturalistes, les Navigateurs, les Ecrivains politiques, les Philosophes, les Compilateurs en tout genre, les Historiens des Nations étrangères, & même ceux de notre pays quand ils veulent connoître la vérité.

la bonté de les croire ; mais de quel usage ces événements controuvés peuvent-ils être dans la vie ordinaire puisqu'il ne s'en présente jamais de pareils ? Les faits réels, mais peu connus, ne sont-ils pas plus instructifs, & la Nature n'est-elle pas assez belle pour que le tableau fidele de ce qu'elle offre de plus intéressant puisse nous plaire ? Il est vrai qu'elle nous fait voir souvent des volcans & des précipices à côté des plus beaux paysages ; mais le Peintre, lors même qu'il ne représente que des tempêtes ou des roches arides & escarpées, a, selon moi, mieux choisi son sujet que celui qui le puise dans la fable ou dans son imagination.

Pénétrés de ce sentiment, nous ne prétendons raconter ici que ce que nous avons vu, ou ce que nous avons cru voir, & si nous cherchons à amuser nos

Lecteurs, ce ne sera que par la vérité & par la variété de nos tableaux.

Dans notre narration, nous suivrons à-peu-près l'ordre chronologique; mais ce ne sera pas pour faire un chapitre particulier des observations de chaque jour ou de chaque semaine, parce que nous avons quelquefois voyagé pendant huit jours sans rien observer qui puisse intéresser les Lecteurs. Nous ferons donc quelques suppressions pour rapprocher les événemens qui, par ce moyen, paroîtront plus multipliés, & cette seule circonstance pourra quelquefois leur donner un air d'invraisemblance, quoiqu'ils ne soient pas moins vrais.

Quelque naïve que soit la peinture que nous offrons au public, nous nous garderons bien de croire qu'elle puisse être du goût de tout le monde, parce que nous avons notre manière de pein-

dre, & tout le monde n'aime pas la manière noire.

Quoique nous ayons été acteurs ou spectateurs dans toutes les petites scènes que nous rapportons, il ne faut pas croire qu'il puisse en arriver autant à chaque Voyageur ; parce que le hasard seul procure des aventures, & bien des gens ne savent pas profiter des hasards ; il arrive souvent qu'un homme timide ou insouciant ne peut rien voir, là où l'homme curieux & entreprenant trouve parfaitement de quoi se satisfaire.

Au reste, Jérôme Sharp peut se flatter de connaître un peu le monde, parce qu'il a fréquenté successivement, des Médecins & des Procureurs, des Militaires & des gens d'Eglise, des Magistrats & des Artistes, de riches Rentiers & de pauvres Villageois ; les rigueurs de la fortune l'ont quelquefois obligé

de se retirer sous un humble toît à côté des saltimbanques & des histrions qu'il a fréquentés sans bassesse, & ses talents l'ont fait admettre plus d'une fois sous des lambris dorés à la table des grands Seigneurs auxquels il a fait sa cour sans faire fortune.

# LES PETITES AVENTURES DE JÉROME SHARP,

## PROFESSEUR DE PHYSIQUE AMUSANTE.

## CHAPITRE PREMIER.

*Jérôme Sharp, ruiné par son Procureur, & trompé par ses concitoyens, forme le projet d'aller à Paris & à Londres, dans l'espoir d'y lier amitié avec des personnes plus dignes de son estime. Il soutient contre son oncle l'utilité des voyages, & commence le sien à pied en s'avisant d'un petit stratagême pour s'attirer le respect des personnes qu'il rencontre sur son chemin, ce qui ne l'empêche pas de faire connoissance avec un aventurier qui lui apprend pour douze livres le moyen de faire du vin de Champagne avec de l'eau de rivière.*

QUOIQUE je sois natif de la province de Suffolk, en Angleterre, je me regarde comme Français & Provençal,

parce que dès ma tendre jeunesse je fus transporté avec mes parents dans la ville de Marseille où j'ai reçu ma première éducation.

J'avais à peine dix-huit ans, & je venais de soutenir des thèses de philosophie quand mon père mourut en me laissant pour héritage deux maisons avec un procès qui, trois années après, me ruina de fond en comble en faisant la fortune de mon Procureur.

Je me serais aisément consolé de la perte de mes biens, si elle ne m'eût occasionné une autre perte bien plus considérable, celle de tous mes amis ; mais hélas, la ruse & l'intrigue n'eurent pas plutôt triomphé de mon inexpérience que je me vis abandonné de tous ceux qui m'avaient souri la veille, & qu'une ville où l'on compte cent mille habitants ne fut pour moi qu'un vaste désert.

Dès ce moment, je n'eus d'autres compagnons que mes Livres ; j'étudiai successivement des Ouvrages d'Architecture,

d'Histoire, de Poésie, & de Jurisprudence. Je n'avois pas encore vingt-cinq ans que je savais la signification & l'étymologie de deux ou trois mille mots techniques, de sorte que j'étais en état de parler sur une infinité d'objets sans être entendu ; cependant je m'apperçus bientôt que la science des mots ne vaut pas autant que celle des faits, & je crus que pour acquérir cette dernière, je devais, sans renoncer à la lecture, tâcher de voir de temps en temps les choses par moi-même : c'est-à-dire, observer, réfléchir, & voyager.

Comme je possédais à fonds la Géographie des Colléges, je savais quelles sont les capitales du Duché de Parme, & du Royaume de Naples ; je n'ignorais point de quelle couleur est la Mer rouge, & combien il y a d'arches au Pont-Euxin ; je n'aurais pas été embarrassé de nommer les rivières qui passent à Bar-sur-Aube, & à Châlon-sur-Marne ; enfin, je savais que Paris est en

France, & Londres en Angleterre. Quel plaisir n'aurais-je pas, disais-je en moi-même, de voir ces deux villes qui s'élèvent autant au-dessus de celle qui m'a vu naître ;

*Quantùm lenta solent Inter viburna cupressi ?*
Première Eglogue de Virgile.

je vivrai d'abord parmi ces bons Parisiens qui sont toujours polis sans intérêt, & qui n'abandonnent jamais un ami dans l'infortune ; j'irai me promener le soir dans de beaux jardins où de jolies femmes se passionnent pour les passants ; j'entendrai ces Avocats qui protègent gratuitement la veuve & l'orphelin ; je converserai avec les Gens de Lettres, parmi lesquels il règne continuellement une amitié fraternelle ; ensuite j'irai dans la Basse-Picardie me promener sur les bords de la mer, qui sont vraisemblablement plantés de vignes, & ornés de jolies maisons de campagne comme les *bastides* qu'on voit autour de la principale ville de la Provence ; enfin je ver-

rai les Anglais mes compatriotes, qui m'introduiront dans leurs manufactures pour me faire connaître leurs procédés dans les arts, & me dévoiler tous leurs secrets. Plein de ces idées, je me disposai à partir en vendant à la hâte quelques meubles vermoulus, & une vieille mâsure que mon Procureur avait eu la bonté de me laisser, parce qu'il ne savait pas qu'elle m'appartînt.

Après avoir fait mes adieux aux voisins dans des visites qui se réduisirent à de vains complimens & à des regrets simulés, je me mis en route *pedibus autem*, c'est-à-dire, à pied comme les Apôtres; cette manière de voyager a bien ses avantages quoi qu'en disent nos Sybarites. Il est bien vrai qu'on n'est pas accueilli dans les auberges aussi bien que ceux qui vont en poste; mais si on reçoit un peu moins de politesses, on a au moins l'avantage de voir les hommes tels qu'ils sont; on promène la vue sur

de beaux paysages, on admire les richesses de la Nature, & lorsque sur la fin d'un beau jour on rencontre un Philosophe qui se promène sur le bord d'un ruisseau, on peut entrer en conversation avec lui, & passer deux ou trois jours dans le hameau qu'il habite, pour faire avec lui un échange de connoissances utiles & agréables.

Telle était mon idée sur l'agrément de voyager à pied; lorsque je fus assailli à la porte de la ville par deux femmes qui m'accablèrent d'injures, comme si je fusse parti sans payer mes dettes; elles me prodiguaient les épithètes les plus dures, & plus je leur témoignais de douceur, en leur disant qu'elles avaient raison, plus je voyais augmenter leur colère; cependant leurs discours étaient accompagnés de gestes expressifs, & elles cherchaient à me convaincre par des raisons *palpables*; mais je supportai cet assaut avec une fermeté vraiment

toïque en pratiquant la morale d'Epictète :

*Sustine & abstine.*
Souffre & t'abstiens.

Si mon Lecteur est curieux de savoir pourquoi je fus ainsi apostrophé par deux femelles, il peut lire les deux articles suivants pour satisfaire sa curiosité.

Mademoiselle Doucet, était une jeune brune presque noire, d'une beauté piquante, ou qui du moins m'avait paru telle dans le temps que je l'aimais; mais dans la suite, une maladie trop commune parmi les jeunes personnes la couvrit tout-à-coup d'une laideur affreuse qui fit aussi-tôt cesser mes hommages. Voilà bien, me direz-vous, comme sont tous les hommes d'aujourd'hui ; ils promettent une fidélité éternelle à l'objet qui les captive, & le moindre changement dans la figure de la personne adorée, le moindre rhume ou la plus petite fièvre suffisent, comme un revers de fortune, pour rendre un amant inconstant & per-

fide. — Je réponds à cela, que vous ne voyez pas encore sous son vrai point de vue le portrait que je viens de faire de celle qui reçut mon premier serment de fidélité. Car la beauté que j'admirais en elle ne consistait qu'à posséder un bon cœur & une belle ame ; dans la suite, elle fut atteinte d'une maladie qu'on appelle la coquetterie, ce qui la rendit orgueilleuse, égoiste, & inconstante. Je fis d'abord mon possible pour la guérir de cette première indisposition ; mais elle finit par me témoigner de l'aigreur, du mépris, & même de la fureur. Dans la suite, Mademoiselle Doucet voulut me prouver, à coups de poings, que je serais trop heureux de devenir son époux ; mais je le demande à tout homme raisonnable, fut-ce ma faute, si je ne vis en elle qu'une mégère, & si je cessai d'aimer une telle personne qui ne m'avait plu d'abord que par les belles qualités de l'esprit & du cœur ?

Madame Dumont était, au contraire,

une jeune veuve qui fut toujours, pour moi, douce & complaisante, excepté le jour de mon départ; mais elle avait témoigné sa douceur & sa bonté à un si grand nombre de personnes, que je m'étais vu obligé de lui en faire le reproche. Voici comment j'avais découvert qu'elle avait des complaisances pour la moitié du genre-humain. Elle m'écrivait de temps en temps des lettres charmantes qu'elle copiait tout au long dans le petit livre intitulé *le Nouveau Secrétaire de la Cour*; mais étant bien persuadé de son amour pour moi, j'étais indulgent à son égard, & je ne lui faisais pas un crime de ce petit larcin. En effet, disais-je, si elle me peint au naturel la vraie situation de son cœur, que m'importe que son tableau soit un original ou une copie? Telle était ma manière de penser sur cette aimable veuve, lorsque je la priai de me prêter quelques Livres qu'elle me permit de choisir moi-même dans sa bibliothèque. Les ayant

emportés chez moi, je trouvai, en les feuilletant, deux lettres écrites par ma perfide, à deux jeunes gens de ma connaissance. Comme elles n'étaient point encore cachetées je les lus avidement; mais je fus bien puni de ma curiosité quand j'y trouvai les mêmes paroles & les mêmes protestations dont on m'avait amusé long-temps, & dont vraisemblablement on amusait aussi mes rivaux. Ah friponne, m'écriai-je, c'est ainsi que tu me joues; il y a peut-être deux cents hommes à qui tu fais le même serment, & chacun d'eux se regarde comme le seul chéri; mais dès ce jour, je ne serai plus au nombre des amans trompés;

*Every woman in her heart is a rake.*

. . . . . .

*Fœmina nulla bona est vel si bona contigit ulla,*
*Nescio quo pacto res mala facta bona est.*

Les deux personnes dont j'avais ainsi pris congé semblaient me regretter, non par un reste d'amitié, mais parce que leur

amour-propre humilié souffrait de ma désertion. C'était pour me retenir auprès d'elles, & pour m'atteler à leur char de triomphe, que le jour de mon départ elles vinrent me jouer la scène dont je viens de parler ; mais le moyen qu'elles employèrent fut trop peu attrayant pour me faire changer de dessein. Quand elles virent que les injures & les coups ne m'inspiraient aucune tendresse, elles changèrent de batterie, & prirent un ton de supplication qui en aurait imposé à tout autre ; mais je les vis pleurer sans m'attendrir, parce qu'il y a des hommes très-sensibles qui conservent toujours assez de raison pour ne pas se laisser toucher par des larmes feintes ; enfin je leur fis mes adieux en leur disant :

Vos pleurs pour moi n'ont plus de charmes,
Et voici le mot d'un Ancien :
*Si je vous coûte bien des larmes,*
*Les larmes ne vous coûtent rien.*

J'avais à peine fait deux lieues sur la

route de Paris, lorsque je me souvins que j'avais un oncle maternel, Curé d'un village à une demi-lieue du grand chemin. J'allai chez lui, tant pour lui faire part de mon projet de voyager, que pour lui demander l'hospitalité. Il ne connut pas plutôt mon dessein qu'il me traita de fou, en me disant, que j'étais un homme perdu sans ressource. Malheureux, me dit-il, sais-tu bien ce que c'est qu'une vie errante & vagabonde? Tu veux donc aller courir sans cesse de climat en climat, pour transporter ton inutilité d'un pôle à l'autre, étant en horreur au genre-humain & à toi-même. Apprends, misérable, que tu mourras dans une terre étrangère loin de ta famille & de tes amis; mais auparavant, tu trouveras des guides qui t'égareront, des femmes qui te corrompront, & des Médecins qui te grugeront. Tu ne voudras peut-être pas m'en croire sur ma parole; mais du moins fais quelque attention au passage suivant,

d'un Auteur justement célèbre par la sagesse qui règne dans ses écrits.

*Dans maint Auteur de science profonde*
*J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde,*
*Très-rarement en devient-on meilleur,*
*Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur;*
*Il vaut donc mieux vivre au sein de nos Lares*
*Et conserver paisibles Casaniers,*
*Notre vertu dans nos propres foyers*
*Que parcourir bords lointains & barbares*
*Sans quoi, le cœur victime des dangers,*
*Revient chargé des vices étrangers.*

C'est ainsi que mon oncle voulait me prouver tant en prose qu'en vers, que j'avais tort d'aller à Paris & à Londres, mais voici qu'elle fut ma réponse.

Permettez-moi, mon oncle, de vous faire observer que vous exagérez un peu trop; on peut aller à deux ou trois cents lieues sans être toute sa vie errant & vagabond; & l'on peut chercher à s'instruire en parcourant l'Europe sans transporter son inutilité d'un pôle à l'autre. Les dangers dont vous me parlez, ne

m'effrayent point, parce que, comme le dit un de nos Modernes, (M. Marat) voulant être l'apôtre des sciences, j'aurai s'il le faut, assez de courage pour en être le martyr. Quant à l'Auteur que vous citez, c'est un Poëte qui se fait un jeu de prouver ce qu'il ne pense pas. On ne peut mieux le comparer qu'à cet Ecrivain célèbre qui a remporté le prix d'une Académie en déclamant contre les Lettres qu'il cultivait lui-même avec succès. Quand je lis son discours, il me semble entendre un ambitieux qui prêcherait le mépris des honneurs & des richesses quoiqu'il en connût tout le prix, & cela parce qu'il desirerait d'en devenir lui-même le seul possesseur. Un pareil Moraliste, s'il en existait de cette espèce, dirait tout haut: *méprisez les honneurs*; & tout bas, *laissez-les pour moi, qui ne les méprise point.* Je ne suis pas étonné qu'un littérateur distingué se soit fait couronner dans une Académie par un discours bien éloquent,

dans lequel il a fait une vive peinture de tous les maux qu'un voyageur peut essuyer, & des vices qu'il peut contracter, puisqu'il a passé prudemment sous silence tous les services que ce même voyageur peut rendre à la société, à sa patrie, à ses parents, & à lui-même. C'est par le même art, qu'en faisant un tableau terrible des maux de la guerre sans parler de la paix qu'elle nous procure, on pourrait tâcher de persuader aux jeunes Gentilshommes de ne pas entrer au service, & aux anciens Militaires de demander un congé de semestre la veille d'une bataille. Enfin c'est par les mêmes réticences, & les mêmes abstractions, que certains Philosophes modernes ont voulu bannir toutes sortes d'opinions religieuses à cause des abus que peuvent en faire les superstitieux & les fanatiques. J'aimerais presque autant entendre dire qu'il faut arracher nos vignes parce qu'il y a des hommes qui boivent trop de vin. Je peux même sur

ce point vous faire part d'une parodie que je fis autrefois étant écolier, sur les vers que vous m'avez cités.

Un grand Auteur dit qu'on se rend indigne
Du vrai bonheur en cultivant la vigne,
Son fruit, dit-il, n'est qu'un poison flatteur,
L'excès du vin inspire la fureur.
Il vaut donc mieux faire comme en Turquie,
Dans nos celliers n'avoir pas un tonneau,
Et sobrement boire toujours de l'eau,
Que se gorger de vin & d'eau-de-vie,
Sans quoi l'esprit du buveur imprudent
Comme son corps, va toujours chancelant.

Mais, tes comparaisons clochent, me dit mon oncle. Des maux produits par l'excès du vin on ne peut pas conclure qu'il faille cesser de cultiver la vigne, parce que le vin est excellent en lui-même, & ne fait jamais de mal que par la faute de ceux qui en boivent excessivement; mais il n'en est pas de même des sciences humaines qui sont en général nuisibles à la fortune, & ne deviennent utiles que par hasard.

Quoi

Quoi, mon oncle, lui répondis-je vivement, le Pilote Astronome qui va chercher le café à Moka, les diamans à Golconde, l'or au Pérou, l'encens en Arabie, le sucre à la Martinique, du bois de teinture au Brésil, & la morue à terre-neuve, ne vous fait du bien que par hasard ! Et celui qui, après avoir prédit les éclipses, a construit votre calendrier, & qui vous empêche de trembler à l'aspect d'une comète, est-il un être parfaitement inutile ? Et le voyageur Chymiste, Botaniste, ou Mécanicien, qui apporte des pays lointains de quoi vous guérir de la fièvre, ou de quoi perfectionner la porcelaine, la teinture, la draperie & l'hydraulique ne vous fait-il du bien que par hasard ? Et le peintre qui a appris en Italie le secret de faire ces tableaux sublimes qui peuvent achever de convertir à la vertu l'homme vicieux que vos sermons n'ont fait qu'ébranler : ce Peintre, dis-je, ne fait-il du bien que par hasard ?

& ce savant Musicien, cet Organiste, qui fait passer un feu divin dans les cœurs les plus froids, lorsque par les doux accords de son instrument il nous peint l'harmonie de l'univers & la gloire de l'éternel Architecte, doit-il être compté pour rien ? Mais je m'arrête ici, parce que j'aurais trop à dire, & ma réponse me conduirait trop loin.

Tu parles en vain, me dit mon oncle, & si j'étais à ta place, j'aimerais mieux être comme M. Jousse qui a fait fortune en vendant des étoffes dans le village qui l'a vu naître, que de ressembler à ces fous qui se ruinent à force de courir & d'acheter des Livres.

Et moi, lui répondis-je, j'aimerais mieux ressembler à tel homme instruit, qui par son mérite personnel peut se procurer une subsistance honnête dans tous les pays policés, que d'être comme ce Marchand ruiné qui se trouvant dévalisé de tout son mérite en perdant ses marchandises, ne possède en sa per-

sonne aucune ressource contre la mendicité. Croyez, mon oncle, que tout est compensé dans ce monde; le commerce a ses chûtes, & les Lettres ont leur triomphe; l'histrion méprisé, remplit ses coffres, & l'Officier sans fortune est couvert de gloire; l'homme de Lettres est estimé nonobstant son indigence quand il se comporte avec dignité, & le riche Turcaret est quelquefois méprisé des parasites qu'il admet à sa table.

Et j'aime mieux Patru même dans l'indigence
Qu'un Commis engraissé des malheurs de la France.

Alors mon oncle me répondit par ces vers de Regnier.

Déja nous avons vu le Danube inconstant,
Qui tantôt Catholique & tantôt Protestant
Sert Rome & Luther de son onde,
Et qui comptant bientôt pour rien,
Le Romain, le Luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être pas même Chrétien:

Rarement à courir le monde
Devient-on plus homme de bien.

Mon cher oncle, lui répliquai-je, si le Danube représente les voyageurs qui se pervertissent dans leur course, le Rhône nous offre l'image plus agréable de ceux qui gagnent à courir le monde, puisqu'il est Protestant à Genève, & qu'il finit par être bon Catholique en Provence ; d'ailleurs il est plus naturel de comparer l'esprit d'un voyageur à un fleuve quelconque, qui à mesure qu'il avance acquiert de la force & de la profondeur ; on peut aussi comparer un Philosophe qui quitte le pays de sa naissance pour s'instruire, à la lune dont la lumière va toujours en croissant à mesure qu'elle s'éloigne davantage du point du Ciel où elle a commencé de paroître, & comme cet astre en se rapprochant de ce même point, perd peu-à-peu de son éclat, ne semble-t-il pas nous avertir par-là que l'homme de génie ne peut

guère briller dans les lieux qui l'ont vu naître ; *nullus in regione Prophetæ :* convenez donc que toutes les déclamations contre les voyages ne sont, comme je vous l'ai déja dit, que des jeux d'esprit où l'on s'efforce de prouver ce qu'on ne pense point.

Mais, ajouta mon oncle, si tout le monde pensait comme toi, personne ne cultiverait les arts, car il n'y aurait sur terre que des hordes errantes.

Mais, lui répliquai-je, si tout le monde était célibataire comme vous, la terre ne serait pas couverte de vagabonds, car elle serait bientôt déserte ; si chaque Français passait la journée à monter la garde ou à faire l'exercice militaire, on ne pourrait pas sûrement combattre l'ennemi, car on mourrait de faim faute de vivres, & si chacun voulait absolument commander, ce serait un grand malheur, car alors personne ne voudrait obéir ; conclurez-vous de là qu'il ne faut ni célibataires, ni Sol-

dats, ni Commandants de province? Mais encore un coup, je m'arrête parce que j'aurais trop à dire.... Au reste, puisque considérés en eux-mêmes, tous les états contribuent également au bien-être de la société, croyez, mon oncle, que je fournirai ma meilleure part en prenant un parti auquel mon goût & mon penchant me destinent; & pourquoi voudriez-vous m'empêcher de satisfaire ma passion, parce que vous en avez une contraire, lorsque la mienne peut aussi tourner à mon avantage & à celui de ma patrie? Mais, me direz-vous, il y a des risques sans nombre, des travaux sans fin, avec beaucoup de craintes & de soucis; — hé bien, je suis prêt à renoncer à mon projet, si vous pouvez me prouver qu'on y trouve toujours du travail sans récompense, de la peine sans plaisir, de la crainte sans espérance, & du danger sans gloire.

*Illa mihi patria est ubi paseor, non ubi nascor.*
OVIDIUS.

Le lendemain matin, mon oncle me voyant bien décidé à partir, augmenta mes finances de trois louis, & je continuai ma route.

Les premiers jours de mon voyage, j'essuyai quelques petits désagrémens, car je rencontrai successivement des Rouliers, des Soldats, & des Chaudronniers, qui allant du même côté que moi, entraient librement en conversation, & me demandaient, sans façon, d'où je venais & où j'allais. Peu accoutumé à leurs expressions & à leur familiarité, je ne répondais guère que par monosyllabes; mais un Grenadier m'ayant demandé de quel métier j'étais, sans recevoir de moi une réponse satisfaisante, me dis brusquement: *mon ami, je suis du Régiment d'Anjou, & quand j'ai le plaisir de rencontrer un bon garçon, je veux savoir qui est-ce qui l'a pondu, & qui est-ce qui l'a couvé.* Là-dessus, je lui dit que j'étais un pauvre bourgeois; mais que

coûtrement je reçus les saluts les plus respectueux de tous les gens à pied que je rencontrai sur mon chemin, parce que par-tout où je passais, on me regardait vraisemblablement comme un Seigneur des environs qui allait dîner dans quelque château voisin.

Quand les Paysans me saluaient de loin, & que les jeunes Villageoises, assises devant leur porte, se levaient pour me faire la révérence, je leur rendais un petit salut de protection qui achevait de leur persuader que j'étais un homme de conséquence. Je jouissais ainsi de ma supercherie en me rappellant la familiarité des gens que j'avais rencontrés la veille; mais je ne pouvais m'empêcher de réfléchir sur la foiblesse de l'esprit humain. Les Villageois, disais-je en moi-même, sont donc aussi injustes ou aussi imbécilles que nos gens d'esprit de Marseille, qui ne veulent jamais reconnoître le mérite sous des haillons; mais qui se prosternent humblement devant un fa-

quin décoré. Là-dessus je disais tout bas, & sans que personne m'entendît : *ô gens d'esprit, que vous êtes bêtes.*

Tout en faisant ces réflexions, j'avançais à petit pas dans un lieu solitaire vers la ville d'Avignon, lorsque j'entendis derrière moi une voix qui me dit : Monsieur, vous allez si vîte qu'il est bien difficile de vous joindre. Aussi-tôt je me retourne : & je vois un garçon Perruquier qui me salue honnêtement, mais sans gêne, & qui me dit ; il paraît, Monsieur, que vous allez loin ; mais si vous voulez me le permettre, j'aurai l'honneur de voyager avec vous. Vous êtes bien le maître, lui répondis-je, de m'accompagner, si vous voulez ne marcher ni plus vîte ni plus lentement que moi.

Il me dit alors qu'il suivrait mon pas, & que si la lenteur de ma marche pouvait le retarder de deux ou trois jours il en serait bien récompensé par l'honneur de ma compagnie. — Vous êtes

bien poli, lui dis-je; mais comment savez-vous que je vais loin? Je présume, dit-il, que vous n'êtes pas un Chasseur de ce voisinage, parce que je vous ai vu passer à Aix, & je vois, d'ailleurs, à votre costume que vous n'êtes pas un habitant des terres du Pape, & qu'après avoir demeuré dans de grandes villes, vous n'allez pas terminer votre course dans un village.

Ce Perruquier connaissait le monde; il avait déja fait trois fois son tour de France; il m'apprit dans le courant de notre conversation, qu'il avait frisé tous les Comédiens de Marseille, & joué des rôles muets sur leur théâtre; qu'il avait enlevé une Actrice à Bordeaux, pour l'abandonner à Toulouse; qu'il s'était battu à Paris contre trois *mouchards*, & qu'ayant déserté, à Valenciennes, des Dragons de Lorraine, & se voyant sur le point d'être pris dans le Hainaut par les Cavaliers de Maréchaussée, il avait lestement sauté un fossé pour s'enfuir à

travers les champs. Il me conta plusieurs autres prouesses de ce genre, qui auraient dû me le faire regarder comme un homme suspect; mais comme j'avais peu d'expérience, & que je connoissais mieux les Livres que les hommes, je supposai qu'il n'avait fait tant de folies que pour devenir plus raisonnable, ou pour mieux dire, son ton de politesse m'en imposa au point que je ne regardai les écarts de sa jeunesse que comme des espiégleries. Quelle apparence y a-t-il, disais-je, en moi-même, qu'un homme si franc veuille me tromper? Il serait peut-être à craindre, s'il ne racontait de lui-même que des traits d'honnêteté & de probité; parce que c'est en disant *je suis un honnête homme* que la plupart des fripons trompent leurs voisins & leurs amis; mais celui qui convient d'avoir souvent manqué de délicatesse, semble dire à ceux qui l'écoutent; *je me suffis à moi-même; je n'ai*

*besoin de personne, & je me passe facilement de votre estime & de votre confiance parce que je ne veux rien avoir de ce qui vous appartient.*

Telle fut l'idée que je me formai de ce Perruquier. La suite de mon histoire va faire voir si j'avais raison.

Tout en faisant notre route, il me conta qu'il avait refusé une place de Valet-de-Chambre, chez un Prince, & qu'il s'était brouillé avec beaucoup de ses pratiques, parce qu'elles s'étaient avisées de prendre un ton vis-à-vis de lui; cela ne vous surprendra pas, me dit-il, quand vous saurez que j'appartiens à une famille très-honnête, & qu'ayant reçu une bonne éducation je ne suis pas fait pour être Valet-de-Chambre. Un homme comme moi, ajouta-t-il, qui a des sentiments, & que les rigueurs de la fortune ont obligé de manier le peigne & le rasoir, ne permettra jamais que des Commis de bu-

reau ou des Marchands Drapiers s'avisent de le traiter comme un Perruquier ordinaire.

Surpris de ce que je ne l'approuvais pas sur ce point, il me demanda mes raisons ; voici quelle fut ma réponse.

Je suppose, lui dis-je, que vous soyez assez riche pour vous faire servir, & que vous ayez pour Domestique un ancien Bourgeois ou un Gentilhomme que la misère aurait réduit à cet état : je suppose en outre que ce malheureux ne veuille pas faire pour vous ce que ferait un autre à sa place, & qu'il s'avise de vous contrecarrer à chaque instant, en prenant à votre égard un ton de fierté : ne seriez-vous pas en droit de lui faire cette observation ? Monsieur le Gentilhomme, quand je vous ai reçu chez moi, c'était pour avoir un Domestique, & non pour me donner un Maître : si vous avez de grands sentiments, je vous en félicite ; mais je veux être servi

pour mon argent ; commencez donc par faire tout bonnement votre devoir ; dans la suite je pourrai connaître tôt ou tard quel est votre mérite, & je verrai alors si je dois vous traiter avec quelque distinction.

Je vous entends très-bien, me dit le Perruquier ; je sens que j'avais tort, & je tâcherai de mettre à profit votre leçon, dont je vous fais mes très-humbles remercîmens.

Quand nous fûmes arrivés à Avignon, & que nous eûmes dîné, il porta la main à son gousset, en disant qu'il allait payer pour nous deux. Mais ne voulant pas permettre qu'un garçon Perruquier fût plus poli que moi, je jetai aussi-tôt un écu de six francs sur la table, & je priai l'Aubergiste de se payer pour le tout. Cela se trouvera compensé, me dit mon compagnon de voyage, parce que ce soir je payerai la couchée. D'un autre part, ajouta-t-il, je

je suis bien-aise de ne pas changer ici un double louis d'or, crainte qu'on ne me rende de mauvaise monnoie.

A deux lieues de là, il entra dans une boutique pour acheter du tabac; mais il sortit aussi-tôt pour me prier de lui prêter trois sous à cause qu'on n'avait pas de quoi lui rendre sur son double louis. Comme je n'avais pas de petite monnoie, je lui donnai un petit écu, m'imaginant qu'il me rendrait cinquante-sept sous un instant après, & le reste à la couchée quand il aurait changé sa grosse pièce; mais il en fut autrement, car en sortant de la boutique il ne m'offrit qu'une prise de tabac; alors je pensai que c'était un oubli de sa part, ou qu'il voulait peut-être me rendre le tout ensemble, & je ne crus pas que l'affaire fût d'une assez grande conséquence pour lui en parler avant la fin du jour. Nous continuâmes donc notre route, en parlant de la pluie & du beau temps. Le soir il me fit entrer,

dans une grande auberge où il demanda une chambre à deux lits, après avoir commandé un bon souper à quatre francs par tête. Vous m'avez bien traité à dîner, me dit-il, il est juste que je vous régale à mon tour; cependant il ne me parla pas de mon petit écu; mais je pensai que ce serait pour le jour suivant quand il aurait changé son double louis. Le lendemain, il se leva un quart-d'heure avant moi, & me dit qu'il allait payer, & passer à la cuisine pour faire préparer le déjeûner. Mais j'étais à peine à moitié habillé, lorsque l'Aubergiste entra dans ma chambre en me demandant si j'allais payer pour celui qui venait de sortir. — Non sûrement, lui répondis-je, c'est lui qui doit payer pour moi. — J'espère, cependant, dit-il, que vous aurez cette bonté-là, car l'autre est déja bien loin. Je l'ai laissé sortir, parce que je savais que vous étiez encore ici, & comme ceux qui occupent la même chambre dans une

auberge, & qui soupent ensemble, sont cautions l'un pour l'autre si vous refusez de me payer le tout, je vais vous faire conduire chez le Juge du lieu, en disant que vous êtes d'accord comme deux larrons en foire.

Vous n'avez pas besoin de me menacer, lui dis-je : personne ici ne sera la dupe que moi. Alors je voulus prendre ma bourse pour en tirer deux écus de six francs que j'avais mis à part ; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'au lieu de cet argent, je n'y trouvai qu'un billet conçu en ces termes :

Monsieur le Chasseur,

Comme je suis honnête homme, je ne prétends pas vous voler ; mais je vous prie en grace, si vous avez un peu d'humanité, de vouloir bien me prêter les douze francs que je prends dans votre bourse ; je vous rendrai un pareil service lorsque je vous rencontrerai sur le grand

chemin, n'ayant comme moi, pour faire votre route, qu'un double louis d'or.

*signé*, le Perruquier ambulant.

*Post scriptum.* Comme je serai peut-être long-temps sans vous rencontrer, permettez que je vous paye dès aujourd'hui le revenu de votre argent, en vous enseignant un secret qui vaut plus que votre capital, & qui pourra vous en tenir lieu, si l'occasion de vous le rendre ne se présente point.

Remplissez d'eau de rivière, jusqu'aux trois quarts & demi, une bouteille ordinaire, que vous boucherez avec un bouchon troué dans sa longueur, armé dans sa partie inférieure d'une petite soupape. — Tâchez, à l'aide d'un bon soufflet, d'y introduire une certaine quantité d'air que la soupape laissera entrer, sans lui permettre de sortir; & couvrez le bouchon avec un morceau de cuir ou de parchemin, que vous attacherez au col de la bouteille

avec de bon fil ou de la ficelle. Quand vous serez avec un gourmet que vous voudrez *faire*, (c'est le mot pour dire attraper) mettez cette bouteille sur la table, avec cette étiquette, *vin de Champagne*. Priez le gourmet de la déboucher après lui avoir fait rincer un verre; il n'aura pas plutôt détaché le cuir ou le parchemin, que le bouchon repoussé par l'air comprimé, sautera au plancher avec explosion, & votre homme concluant de-là que le vin est bon, se trouvera bientôt confus, de voir que vous ne lui avez servi autre chose qu'un plat de votre métier.

Ha frippon, m'écriai-je, je t'ai fait hier une leçon de morale, & tu m'en fais aujourd'hui une autre plus sensible. Il y a donc des aigrefins qui font l'aveu de leurs fautes pour qu'on les regarde comme des gens véridiques, &, qui, pour mieux obtenir la confiance d'autrui, font semblant de n'en avoir pas besoin. Mais, par bonheur pour moi, tu ne sa-

vais pas qu'un certain pressentiment m'avait fait cacher mon or dans mon porte-feuille.

En prononçant ces mots, je payai sa part & la mienne, & je sortis de l'auberge, bien résolu de ne jamais me fier aux Perruquiers déserteurs, qui après avoir enlevé des Actrices à Bordeaux, les auraient abandonnées à Toulouse.

Quand je fus sur le grand chemin, je demandai à chaque instant aux Paysans que je rencontrais, s'ils n'avaient pas vu passer un Perruquier, que je désignais par sa taille & son costume. Chacun m'assurait ne l'avoir pas vu; mais un homme qui courait la poste à franc étrier me dit qu'il l'avait rencontré sur le chemin d'Orange, c'est-à-dire, que mon aventurier avait rebroussé chemin, pour que je ne pusse pas le rencontrer sur ma route.

Voyant que mon costume de Chasseur n'avait pas empêché le Perruquier ambulant de m'accoster pour me jouer

un tour, je regardai cette première rencontre comme une punition de la petite charlatanerie dont je m'étais avisé pour m'attirer le respect des Paysans. En conséquence, renonçant à ma supercherie, je cachai ma bandoulière; je mis mes bas dans ma poche, & je me servis de ma sarbacanne comme d'un bâton. Je trouvai alors beaucoup de voyageurs qui voulaient entrer en conversation avec moi; mais je redoublais le pas, ou je ralentissais ma marche selon le besoin, pour éviter toute compagnie, & de cette manière, j'arrivai jusqu'à Valence, en Dauphiné, sans aucun événement qui puisse contribuer à l'instruction de mes Lecteurs.

## CHAPITRE SECOND.

*Après avoir rencontré Monsieur Boniface, Marchand ruiné, de Marseille, Jérôme Sharp reçoit l'hospitalité avec son nouveau compagnon de voyage chez un Bourgeois de campagne, auquel on donne une explication palpable du coucher héliaque des étoiles, des éclipses de soleil, & des phases de la lune. Le Villageois fait une critique judicieuse d'une chanson pastorale. On lui apprend un tour de combinaison, & il réfute solidement la compassion de l'Auteur pour des oiseaux pris à la pipée. Jérôme Sharp est ensuite introduit chez un Seigneur de village pour la construction d'un paratonnerre ; & après avoir donné une légère idée de l'électricité, il dévoile l'art de rendre inflammable l'air atmosphérique.*

Il y avait environ trois heures que j'étais sorti de Valence, pour aller à Vienne, en Dauphiné, lorsque je ren-

contrai M. Boniface, ancien Marchand Mercier, de Marseille. Je l'avais autrefois connu dans notre ville, dans un café dont il était le plus fort pilier. (Monsieur Boniface n'avait jamais été dans ce lieu d'assemblée pour converser avec les gens d'esprit; c'était un bon homme qui cherchait tout simplement à tuer le temps, & qui prenait plaisir à hausser les épaules a tout ce que pouvaient dire les Gens de Lettres réunis dans cette société). Il m'apprit qu'il allait à pied en Hollande, &, là-dessus il apostropha un Paysan, en lui disant: *Dis donc, l'ami, est-ce ici le chemin d'Amsterdam?* Le Paysan lui répondit: *ma foi, Monsieur, je ne sai ce que vous voulez me dire.* Vous vous méprenez, dis-je alors à Monsieur Boniface; les Paysans ne sont pas Géographes; vous ne devez leur demander ici, que le chemin de Vienne ou de Lyon; quand vous serez dans la Bourgogne vous demanderez celui de Dijon, pour aller à

Auxerre ; dans la suite, lorsque vous serez au-delà de Paris, on vous enseignera celui de Péronne, pour aller à Cambrai ; & celui de Mons, pour aller à Bruxelles. Enfin, quand vous aurez passé la capitale du Brabant, tout le monde vous indiquera celle de la Hollande, qui n'en est guère éloignée.

Vous faites donc toujours le bel esprit, me dit alors mon compatriote.

Monsieur Boniface, lui répliquai-je, il n'y a pas d'esprit là-dedans ; il n'y a que du bon sens ; mais vous, continuai-je, vous aimez toujours mieux les écus que la Littérature.

Ma foi, me dit-il, je n'en ai guère à présent ; mes débiteurs m'ont fait banqueroute, & m'ont obligé d'en faire autant à mes créanciers ; mais, ajouta-t-il, je ferai fortune en Hollande. L'or y est commun ; je serai d'abord Commis chez quelque riche Négociant ; ensuite j'entreprendrai un petit commerce en détail, & puis en gros. Que sait-on ?

je puis devenir Banquier, riche Armateur, & faire construire des vaisseaux.

Alors je lui répondis par ce distique :

Prenez bien garde aussi, de battre la campagne,
Et de ne rien bâtir que châteaux en Espagne.

Ensuite, je lui récitai la fable de la Laitière & le pot au lait, & je finis par lui chanter la chanson dont les couplets sont terminés par ce refrain :

Et ne vendez la peau de l'ours
Qu'après l'avoir couché par terre.

Tandis que je chantais ainsi, vers la fin du jour dans un vallon solitaire, un homme avançait derrière nous, & finit par nous joindre, en nous adressant la parole. D'abord sa voix forte & sa haute taille m'inspirèrent quelque crainte ; mais je fus bientôt rassuré par la douceur & la bonhommie qu'il montra dans tous ses discours ; il avait l'air d'un petit Bourgeois de campagne ; mais il nous dit

franchement qu'il n'était qu'un Paysan. Je viens, dit-il, de voir le père de ma femme, à dix lieues de chez nous, & c'est le plus grand voyage que j'aye fait de ma vie ! ô grand Dieu, que le monde est grand. J'ai cru que je n'en verrais jamais la fin.

Après nous avoir fait diverses questions sur le lieu de notre naissance, & le sujet de notre voyage, il nous apprit qu'il aimait beaucoup à parler de guerre & de politique avec les voyageurs, & que le Seigneur de son village lui fesait présent de ses vieilles gazettes : là-dessus, je lui parlai d'une infinité d'objets que je n'avais jamais vus, mais dont la lecture m'avait donné une légère idée. Je lui fis la description des ports de Brest & de Rochefort, où je n'avais pas encore été. Je l'étonnai par mon érudition sur le jet des bombes, la fonte des canons, les évolutions militaires.

Et je lui fis tant bien que mal,
Le tableau d'un combat naval.

A propos de vaisseaux, il me dit, qu'il ne pouvait pas comprendre comment les Pilotes peuvent se guider sur mer quand ils n'apperçoivent que Ciel & eau.

Je lui fis entendre, de mon mieux, que le loc & la boussole leur sont d'un grand secours, & qu'ils peuvent aussi se guider par les étoiles. Voyez-vous, celle-là, lui dis-je, en lui montrant l'étoile polaire, qui brillait vers la plus haute branche d'un arbre, à côté duquel nous passions? Elle reste toujours à la même place, parce que c'est sur elle que le ciel tourne comme sur un pivot. Si j'allais toujours de ce côté-là, j'arriverais en Suède & en Lapponie; du côté opposé j'irais en Espagne & en Afrique; à gauche, j'irais à Brest & en Amérique; & à droite, je prendrais le chemin de la Suisse & de l'Autriche; voilà à-peu-près comme raisonnent les Marins pour se guider sur mer.

Mon homme parut alors ravi en extase, & me dit: je crois, Monsieur,

que vous savez tout ; mais puisque vous avez toute la science à vous seul, je ne suis pas surpris qu'il ne reste rien pour moi. Je voudrais bien, ajouta-t-il, que vous fussiez notre voisin pour avoir le plaisir de m'instruire dans l'occasion ; vous pourriez m'apprendre le nom de toutes ces étoiles, car chacune a le sien, à ce que m'a dit notre Curé.

Votre Curé a raison, lui dis-je, & aussi-tôt je lui montrai du doigt la grande Ourse, Cassiopée, & la Claire des gardes, qui tournent autour du pole, la Lyre, qui était presque sur notre tête, la Chèvre, qui touchait presque l'horison vers le nord, Arcturus ou le Bouvier, qui était à l'occident à la queue du chariot ; & vers le midi, le Poisson austral, qui s'élève très-peu sur notre horizon. Ensuite je lui fis voir les planètes de Mars & de Jupiter, que je lui appris à ne pas confondre avec des étoiles. Enfin je lui montrai la planète de Vénus, qu'on appelle, à la campa-

gne, l'étoile du Berger : & qui paraît quelquefois le soir, d'autrefois avant l'aurore, parce que tournant autour du soleil, tantôt elle le suit, tantôt elle le précède.

Je voudrais bien savoir, dit le Villageois, d'où vient que nous ne voyons pas à présent les trois rois, & la poussinière, que nous voyons en hiver.

Ce n'est pas étonnant, lui dis-je, c'est parce qu'elles ne sont pas encore levées.

C'est fort bien dit, remarqua le Campagnard ; mais d'où vient qu'à présent elles se lèvent si tard : il serait bien plus naturel de se lever de bonne heure en été, que dans le temps des neiges.

Mon ami, lui dis-je, avez-vous remarqué que la lune change de place dans le ciel, & qu'elle ne répond pas tous les jours aux mêmes étoiles.

J'ai bien remarqué cela, me dit-il, & c'est sans doute ce qui la fait retarder de trois quarts-d'heure chaque jour, car

quand je l'ai vue une fois se lever avec une étoile, je la vois le lendemain se lever avec une autre, qui étant au-dessous, doit paraître un peu plus tard.

Vous avez raison, lui dis-je. Hé bien, le soleil en fait de même; mais un peu plus lentement, car il ne fait que dans un an la course que la lune fait dans un mois. Le soleil va donc d'une étoile à l'autre, quoique nous ne voyons pas alors ces étoiles, à cause de la lumière du soleil qui les éclipse; de même que vous ne pourriez pas voir de loin une chandelle allumée, qui serait exposée au grand jour en pleine campagne; or, quand le soleil, dans sa course, se trouve vis-à-vis les Pleïades que vous appellez la *poussinière*, ils se lèvent en même temps, vont ensemble, & la poussinière se couchant alors avec le soleil, ne peut pas paraître pendant la nuit; mais quand l'astre du jour est arrivé à l'autre côté du ciel, alors l'un se couche quand l'autre se lève; il n'est donc pas étonnant

nant que vous puissiez les voir chacun à leur tour, l'un le jour, l'autre la nuit.

Je comprends bien, un peu, me dit le bonhomme, qui, dans ce moment, ne comprenait peut-être rien ; mais j'aimerais mieux savoir pourquoi la pleine lune disparait quelquefois entièrement par une éclipse, & pourquoi elle va tantôt en croissant, tantôt en diminuant.

Mon bon ami, lui dis-je, ceci est un peu plus difficile, & si vous voulez que je vous l'explique, il faut venir souper avec nous, à la première auberge.

Mon bon Monsieur, me dit-il, je le voudrais bien ; mais c'est impossible, car si je n'arrivais ce soir de bonne heure pour consoler ma femme, elle mourrait de chagrin. A propos, ajouta-t-il, il me vient une bonne pensée. Ma maison n'est qu'à un quart de lieu du grand chemin ; vous êtes de bonnes gens : venez tous deux coucher chez nous, &

je vous ferai goûter du vin que je ne donne qu'à mes bons amis. D'abord, nous le remerciâmes de son honnêteté; mais il nous pria deux ou trois fois de si bonne grace, que nous crûmes devoir acquiescer à son invitation.

Nous trouvâmes, en arrivant chez lui, une jolie maman, une grosse réjouie, entourée de cinq enfants, qui demandaient à l'embrasser. Elle versa des larmes de joie en revoyant son mari qu'elle n'avait pas vu depuis trois jours. Quand je vis la tendresse de cette bonne femme, pour son mari, & pour ses enfants, en me rappellant les froides épouses qui habitent nos cités, je ne pus m'empêcher de dire : ah ! que je suis heureux d'être reçu aujourd'hui dans l'asyle de la vertu, du bonheur, & de l'amour conjugal. Heureux Villageois, je voudrais bien jouir de ton sort.

*Uxor tua sicut vitis abundans*
*Filii tui sicut novellæ olivarum.*

Autant cette tendre mère paraissait

contente de revoir son époux, autant elle était surprise de voir arriver avec lui deux hommes, dont elle entendait à peine le langage; mais son mari lui conta comment nous avions fait connaissance, & lui dit de préparer à souper. Messieurs, nous dit-il, vous n'aurez ici ni vin frelaté, ni gigot de mouton; mais nous avons des canards dans notre basse-cour, & des pigeons au colombier.

Quand nous eûmes soupé, il me rappella la promesse que je lui avais faite sur les changements de la lune: & voici comment je m'y pris, pour lui rendre mon explication palpable. Je lui demandai un peloton de fil, que je plaçai d'abord entre ses yeux & la chandelle, & comme dans ce moment il ne pouvoit plus voir la lumière, je lui dis que c'est ainsi que la lune éclipse le soleil, quand elle se trouve entre le soleil & la terre. Ensuite je le plaçai lui-même entre la chandelle & le pelo-

ton, qui dès ce moment ne fut plus éclairé : c'est ainsi, lui dis-je, que la lune cesse de luire, & se trouve éclipsée quand elle est plongée dans l'ombre de la terre, qui est alors entre la lune & le soleil. Enfin, faisant tourner le peloton autour de sa tête, mais à une certaine distance, je lui fis comprendre qu'il y en avait toujours la moitié éclairée par la chandelle ; mais qu'après avoir vu cette moitié toute entière, il ne pouvait quelquefois en voir que le tiers, ou le quart, selon la position que je donnais au peloton. C'est par la même raison, lui dis-je, que la partie éclairée de la lune, qui est toujours la moitié de cet astre, se tourne plus ou moins vers nous, & paraît, plus ou moins grande, selon qu'elle s'éloigne, plus ou moins du soleil.

Cette petite expérience, que je réitérai pour mieux la faire entendre, parut lui faire plaisir ; & il finit par me dire : je suis si content de vous & de ma

femme, qu'il faut boire un coup, pour chanter ensuite chacun notre chanson.

Quand mon tour de chanter fut venu, je fredonnai un couplet, sur le bonheur champêtre ; mais notre Hôte ne fut pas aussi satisfait de ma chanson, qu'il l'avait été de mon explication physique, sur les phases de la lune. C'était un homme franc, & d'un gros bon sens, qui aimait mieux la vérité que la fiction, & ma chanson lui parut fausse, en ce qu'elle exagérait le bonheur dont on jouit à la campagne. Je ne peux m'empêcher de citer ici, les observations qu'il me fit, quand je la chantai pour la seconde fois.

*Critique d'une chanson champêtre ; par un Villageois.*

Dans notre heureux asyle
Nous jouissons d'un sort tranquille,

C'est bien vrai, dit le Campagnard ; mais nous serions bien plus tranquilles si les

Procureurs & les Huissiers ne nous faisaient jamais la guerre, & sur-tout si les Collecteurs des Tailles avaient la bonté de ne pas nous faire quelquefois une pistole de fraix pour faire payer un petit écu.

Sans crainte nous voyons
Dans un champ fertile
Mûrir nos moissons,

Oh pour celui-là, c'est bien faux, car nous craignons continuellement la nielle, & la grêle; mais malheureusement nous n'en sommes pas toujours quittes pour la peur.

Et sur de verds gazons
Bondir, bondir nos moutons.

Et comment voulez-vous que ces pauvres bêtes bondissent, quand elles sont entourées de loups ou malades de la clavelée.

Des dons charmans,
De Flore & de Pomone

Je ne sai pas ce que c'est que Flore & Pomone ; mais s'il faut en juger par le reste, il y a là-dessous quelque mensonge.

Un éternel printemps
Couronne nos champs
Couronne nos champs,

Un éternel printemps ! vous savez bien vous-même qu'il ne dure que trois mois ; d'ailleurs dans son commencement, il est froid comme l'hiver, & vers la fin, chaud comme l'été ; & puis j'aime bien moins le printemps avec toutes ses fleurs, que l'automne avec sa vendange.

Et Bacchus à son tour nous donne ses doux présens :

Je sai bien ce que c'est que Bacchus, mais il ne donne rien, car nous achetons notre vin assez cher, par nos travaux & nos sueurs.

A l'ombre d'un feuillage,

Croyez-vous bonnement que nous som-

mes à l'ombre pour faire la moisson ?

Au doux ramage des oiseaux
Au doux ramage des oiseaux,

Et du pain ? croyez-vous que nous en gagnerions à écouter ces *piauleux* ?

Les Bergers fidelles
Du nom de leurs belles
Font retentir les côteaux.

Dites donc qu'il font retentir quelquefois les tonneaux, car ils ne chantent guère que l'hiver, quand ils ont bu notre vin à la veillée.

Et sur leurs chalumeaux
Ils chantent sans cesse,

Sans cesse ! c'est-à-dire, deux ou trois fois par an.

Et leur tendresse
Et des jours si beaux.

Ils ne sont pas si beaux quand le tonnerre gronde, & que nos campagnes

sont ravagées par des torrens ; mais Dieu soit loué, ces mauvais jours, à ce que dit ma femme dans sa chanson, n'empêchent pas que nous n'ayons de temps en temps d'assez belles nuits.

Telles furent les remarques que fit notre Hôte, à mesure que je chantais, & je n'y ai presque rien changé, que quelques fautes d'expression. J'ai cru pouvoir les insérer ici pour l'instruction de ceux qui ne jugent de la campagne que par des églogues, ou par des Comédies pastorales. Il est certain que plusieurs personnes se forment à cet égard de fausses idées. Tel va demeurer dans un hameau dans l'espérance d'y entendre le chant des Bergères & du rossignol, qui n'y entend autre chose que des disputes de Paysans & le cri du hibou, & cependant je me souviens d'avoir entendu soutenir par un Avocat au Parlement, homme très-obstiné, quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup d'esprit, qu'il n'y avait dans toute la Nor-

mandie que des mœurs simples & pacifiques comme dans le siècle d'or, & que les Bergères de ce pays-là étaient aussi bien poudrées & aussi chargées de pompons de rubans & de dentelles, que les Bergères de théâtre & les Nymphes d'Opéra.

Quoique nous eussions déjà passé une partie de la nuit à chanter ou à discourir, nous continuâmes encore de causer sur divers objets, & de propos en propos, nous vînmes à parler de devins & de sorciers; je dis, alors, que le nombre des magiciens n'a jamais été aussi grand qu'on a bien voulu le croire, & que tel homme passe pour sorcier, qui, examiné de bien près, n'est autre chose qu'un imposteur.

Cependant, me dit le Villageois, il a passé dans ce village un Marchand d'orviétan, qui, pendant trois jours de fête, a deviné la pensée de tout le monde, en faisant aussi beaucoup d'autres diableries; il a même fini par se

rendre invisible, car on n'a pas pu le trouver dans l'auberge pour lui faire payer sa dépense.

Mon très-digne ami, lui répondis-je, je pense que vous voudrez bien ne pas me regarder moi-même comme un sorcier; cependant je peux vous assurer que je pourrais faire tout ce qu'a fait votre Marchand d'orviétan, excepté cependant que je ne pourrais pas m'en aller d'une auberge sans payer.

Mon hôte paraissait un peu incrédule sur ce que je venais de lui dire, & pour achever de le convaincre, je me mis à lui faire quelques tours de cartes que j'avais appris à Marseille, d'un Escamoteur Hollandais.

Quand il vit que je devinais une carte pensée, & que je la faisais paraître ou disparaître, pour la faire trouver dans tel ou tel paquet, dessus ou dessous, à son choix, il s'écria: juste Ciel! je crois que vous êtes sorcier tout comme l'autre.

J'aurais pu le laisser dans son erreur ; mais je me serais cru coupable de la plus noire ingratitude, si après avoir reçu l'hospitalité chez un honnête homme, j'eusse contribué à le confirmer dans ses préjugés ; je crus donc que je devais au moins payer mon gîte & mon souper en dévoilant quelques vérités utiles. En conséquence, je lui fis voir clairement que mes prestiges ne provenaient que de l'agilité de mes doigts. Je lui appris même quelques petites expériences, qu'il pouvait exécuter sans adresse, pour s'amuser dans l'occasion, avec ses amis.

De tous les tours que je lui montrai, celui qui lui fit le plus de plaisir, fut précisément celui qui l'avait le plus embarrassé, parce qu'il avait voulu le deviner. Il consiste à mesurer quatre pintes de vin bien au juste, quand on n'a que trois pots, dont l'un en contient huit, l'autre cinq, & l'autre trois ; mon homme avait beau verser & reverser du vin dans des verres, auxquels il supposait la ca-

pacité que je viens d'assigner pour les pots ; il avait toujours quelques pintes, de plus ou de moins ; mais je lui appris enfin, qu'après avoir rempli le pot de huit pintes, il faut, 1°. remplir avec celui-ci, le pot de trois, qu'on vuide ensuite dans celui de cinq ; 2°. remplir encore, avec le premier, le pot de trois, pour achever avec celui-ci, de remplir le pot de cinq ; 3°. vuider le pot de cinq dans celui de huit, & mettre dans celui de cinq, la pinte qui reste dans celui de trois ; 4°. remplir celui de trois avec le pot de huit : & alors les trois pintes qu'on vient de verser dans le petit pot, forment avec celle qui est à part dans celui de cinq, les quatre pintes qu'on a demandées.

Comme nous étions sur le point d'aller nous reposer, il survint un petit orage, &, bientôt après, le tonnerre se fit entendre. Je dis alors à mon Hôte qu'une des plus grandes découvertes qu'on eût fait dans les sciences, était un moyen

simple & naturel d'empêcher la foudre de tomber sur une maison ; j'ajoutai même que je connaissais ce moyen-là ; ha Monsieur, me dit-il, la Dame de notre village se trouve mal quand elle voit des éclairs ; elle est à présent enceinte, & il est bien à craindre qu'elle ne fasse une fausse couche. Ah, si le Seigneur de notre Paroisse vous connaissait, qu'il serait content de vous voir, & sur-tout de vous entendre. Là-dessus, il nous conduisit Monsieur, Boniface & moi, dans un petit logement séparé, au fond de la cour, & quand il nous eut introduits dans une jolie chambre à deux lits, il nous souhaita un bon repos, & se retira. Mon compagnon de voyage qui n'avait presque rien dit pendant la soirée, me dit alors : ma foi, quand l'esprit ne serait bon qu'à être bien reçu chez un riche Paysan, on pourrait le dire bon à quelque chose. Je lui répondis : il n'y a pas d'esprit là-dedans, Monsieur Boniface ; il y a

seulement de la raison & du bon sens, & c'est bien assez.

Le lendemain, nous comptions de nous mettre en route aussi-tôt après le déjeûner ; mais ce ne fut pas possible ; notre Hôte avait écrit une lettre au Seigneur de son village, & nous dit que nous ne pourrions partir qu'après dîner lorsqu'il aurait reçu la réponse.

Pour nous désennuyer, en attendant, il nous conduisit dans un beau vallon, où nous cueillîmes du raisin, des poires, des noix & des pêches. De-là nous passâmes dans un bosquet, où nous nous amusâmes à prendre des merles à la glu & à la pipée. Quand nous eûmes gluë de petites verges que nous attachâmes légérement à plusieurs arbrisseaux, nous construisîmes tout auprès, une petite cabane que nous couvrîmes de feuillage, & nous nous plaçâmes en dedans. Là, notre Hôte ayant un brin d'herbe entre ses lèvres, imita si bien le chant & le piolement des merles, que tous ceux des

environs accoururent pour chanter & pioler à l'unisson ; d'abord ils semblaient s'approcher lentement & avec discrétion comme s'ils eussent craint l'embuscade ; mais quand une fois il y en eut un d'empêtré, il cria si fort, & d'une manière si plaintive, que tous les autres, loin de fuir, pour éviter un pareil sort, vinrent voltiger & crier à l'entour, comme pour le délivrer, ou le consoler. On a bien raison de dire que les êtres les plus sensibles, sont quelquefois les plus malheureux ; ces pauvres oiseaux ne pouvaient s'approcher du captif pour prendre part à sa douleur, sans être pris à leur tour, & le cri des victimes s'augmentait à chaque instant, en proportion de leur nombre ; je ne sai s'ils gémissaient plus pour eux-mêmes, que pour leurs tendres compagnes que nous réduisions à un triste veuvage ; mais lorsque nous sortîmes de la cabane pour nous mettre en possession de notre proie, il en restait encore quelques-uns qui voltigeoient

goient autour de nous, & semblaient par leurs cris nous demander leur bien, & nous reprocher la dureté de notre cœur. Pauvres petits, m'écriai-je, si vous avez de la connaissance, vous ne pouvez nous regarder que comme des bêtes farouches. Ensuite je chantai les trois couplets suivants, de M. Berquin.

Mais quoi n'entends-je pas leur mère
Qui pousse des cris douloureux;
Oui, je le vois, oui c'est leur père,
Qui vient voltiger autour d'eux.

Hélas si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants:
Non, non, que rien ne vous sépare:
Non les voici, je vous les rends.

Quoi, Monsieur, dit alors mon Hôte,

en étouffant les oiseaux qu'il venait de prendre, vous qui êtes si raisonnable, vous êtes attendri sur la mort d'un merle, & vous voudriez donner la liberté à ces maraudeurs qui vivent à nos dépens ! il faudrait donc aussi avoir pitié des moineaux & des fauvettes, qui tous les ans nous mangent chacun pour quarante sous de blé ; nous devrions par la même raison, épargner l'épervier qui mange nos pigeons, la souris qui ronge nos meubles, le blaireau qui ravage nos vignes, & la limace qui est un poison pour nos brebis ; il faudrait aussi, en bonne justice, ne pas tuer le crapaud, car comme la beauté ne fait pas le mérite, *un vilain crapaud* peut s'estimer autant *qu'un beau merle* ; mais si nous étions si bons envers les bêtes, il y en aurait ensuite un si grand nombre, qu'elles finiroient par nous manger nous-mêmes. Ne soyez donc pas trop bon, gardez la pitié pour vos semblables, vous avez assez de quoi l'exercer ; ainsi

plumez comme nous, & vous conviendrez en dînant, que les merles sont faits pour être croqués par d'honnêtes gens. Deux heures après, quand les oiseaux furent les uns rotis, les autres fricassés, on me demanda si j'aimerais mieux les entendre sur des arbres que de les sentir sous la dent; je répondis que le tout bien examiné, je croyais les trouver plus agréables au goût qu'à l'oreille; vous faites bien de répondre ainsi, me dit mon Hôte, en riant, car si vous aviez dit autrement, je ne vous aurais servi pour votre dîner que des choux & des navets; mais puisque votre pitié pour les oiseaux ne vous empêche pas de manger un merle, je vous servirai de plus une grive & deux alouettes.

A peine nous sortions de dîner, que nous vîmes arriver un homme avec deux chevaux. C'était un Domestique, à livrée du Seigneur du village. Il remit à mon Hôte une lettre conçue à-peu-près en ces termes:

Pierre Thierry,

Je vous remercie de votre bonne attention : si les Messieurs qui ont couché chez vous veulent bien venir passer une quinzaine de jours dans mon château, je tâcherai de leur en rendre le séjour agréable, & si le plus jeune est en état, comme vous le dites, de construire un de ces instruments qui, à ce qu'on prétend, garantissent de la foudre, je lui en aurai mille obligations, quand même son ouvrage ne servirait qu'à garantir mon épouse de la peur. J'envoye à ces Messieurs un cheval pour chacun, engagez-les à venir me voir, & promettez-leur, de ma part, qu'ils seront bien reçus. Vous trouverez, ci-joint, un paquet de toutes les gazettes du mois dernier.

Je suis,

Pierre Thierry,

très-affectionné à vous servir.

*signé*, GOMBAUD DE ST. THIEBAUD.

Alors M. Thierry nous dit, qu'il avait écrit à son Seigneur pour lui faire savoir que je pouvais lui être utile dans plus d'un genre ; & il ajouta qu'il serait bien aise que M. Gombaud me fût utile à son tour.

M. Boniface était bien aise de m'accompagner, mais il était un peu embarrassé pour jouer son bout de rôle dans le grand monde où il allait être introduit pour la première fois. Jusqu'alors, il n'avait pour ainsi dire vu de Gentilshommes qu'à la Comédie ; il croyait que les grands Seigneurs disent chez eux d'aussi belles choses que les Auteurs en font dire aux confidents des Rois sur le théâtre, & il ne savait pas trop ce qu'il pourrait répondre à de si belles harangues ; sa honte au reste, n'était autre chose qu'un mêlange d'orgueil & d'ignorance, puisque toute sa timidité consistait dans la crainte d'être humilié.

Quand nous eûmes pris congé de

M. Thierry, en lui promettant de le revoir dans la quinzaine, mon compagnon de voyage me disait de temps en temps, tandis que nous avancions sous la conduite d'un Domestique ; je suis bien fâché d'être venu, car il y aura peut-être dans ce château, des Marquis, des Barons, des Comtes, & des Seigneurs de la Cour ! Oh, que j'aimerais bien mieux être à ma boutique, si je n'avais pas fait banqueroute.

Alors je le rassurai autant qu'il m'était possible, en lui disant : mon ami, les Seigneurs de village ont quelquefois de la morgue & de la fierté ; mais soyez assuré qu'ils n'ont pas plus d'esprit que vous, M. Boniface ; d'ailleurs si vous avez la bonhommie de les regarder comme des êtres sublimes, je ne m'y oppose pas ; j'exige seulement de vous, que vous sachiez vous taire, & que vous me laissiez parler ; & quelle honte voulez-vous que je puisse avoir devant des êtres qui ne sont mes supérieurs que par

préjugé ; mais qui savent bien qu'en examinant leur valeur réelle, on les trouvera mes égaux ou mes inférieurs. Ne croyez pas, au reste, que je veuille me prévaloir ici de mes petits talents, ou de ma probité, car quand je n'aurais ni l'un ni l'autre, je sens au fond de mon cœur que la distance entre un Seigneur & moi, n'est pas immense comme on voudrait quelquefois me le faire accroire.

Cependant, me dit M. Boniface, la distance n'est pas si petite.

Cela est vrai, lui dis-je ; mais elle n'est pas non plus si grande, que le Roi ne pût bien la franchir en un seul instant ; car il pourrait, en disant *oui*, faire de moi un grand Seigneur, quoiqu'il ne puisse pas aussi facilement métamorphoser un grand Seigneur en homme de mérite ; au reste, pour vous prouver jusqu'à quel point je serai timide dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, j'ai l'honneur de vous pré-

venir que, quand je me trouverai dans le grand monde, je me regarderai comme un Jardinier qui étant parmi des tas de choux & de betteraves, peut leur parler sans être entendu. Je ne prétends pas vous dire par-là, que je serai un babillard impertinent; le Ciel m'en préserve; mais je voudrais vous inculquer dans l'esprit, que chacun doit savoir ce qu'il vaut, & qu'on peut agir librement sans insolence, & honnêtement sans timidité; & que voulez-vous que je craigne de la part d'un Seigneur qui a besoin de moi: croyez-vous que quand même je serais un sot, un Gentilhomme pourrait avoir la lâcheté de me maltraiter chez lui, lorsque je ne lui témoignerai aucune mauvaise intention, & au pis aller, quand il y aurait quelque chose à souffrir, pourvu qu'il n'y eût rien de déshonorant, je me consolerais d'avance de toutes les fautes qui ne seraient pas les miennes.

En parlant ainsi, nous arrivâmes au

château, qui était à une demi-lieue de la maison de M. Thierry. Monsieur Gombaud, nous fit l'accueil le plus riant & le plus flatteur; d'abord, il nous fit reposer un instant dans le sallon de compagnie, où nous fûmes présentés à Madame, après avoir passé dans plusieurs auti-chambres, à travers une double haye de gens de livrée. M. de St Thiebaud ne prit avec nous aucun ton de grandeur; mais je crois que ce jour là, il avait ordonné de faire toilette à tous ses Valets, jusqu'au dernier Marmiton; comme s'il eût voulu que son affabilité fît à nos yeux un contraste plus agréable avec tout le faste qui l'environnait. Il nous fit voir très-gracieusement ses appartements & ses donjons, ses jardins & ses viviers; enfin il ordonna qu'on nous préparât deux chambres, & chacun de nous eut un Domestique à ses ordres.

Le soir du même jour, une demi-heure avant de souper, j'entendis ce

Seigneur avec sa Dame dans une chambre voisine, dont la porte était entr'ouverte. Il s'agissait entr'eux, de savoir à quelle table on nous ferait manger; la Dame opinait pour nous mettre à l'office avec l'Intendant & les Femmes de Chambre; mais l'opinion du mari prévalut pour nous admettre à sa table, quand il lui dit; Madame, tous les gens à talents sont Gentilshommes, & je vais bien vîte joindre ces Messieurs, parce qu'ils ne sont pas faits pour s'ennuyer dans notre anti-chambre. Bientôt après, nous soupâmes, & la première soirée se passa sans parler en aucune manière de l'objet pour lequel nous étions venus. Les trois jours suivants, on nous conduisit à la chasse & à la pêche, & nous jouâmes successivement aux cartes, au volant, & à la balançoire.

Cependant on ne parlait encore que d'amusements, & M. Boniface me demanda si on nous fêtait ainsi pour nos beaux yeux. Il s'en faut bien, lui ré-

pondis-je ; croyez que dans cette manière d'agir, l'orgueil trouve encore son compte ; car par ce moyen, nous rendrons ici un service dont on sera censé n'avoir pas besoin, & en attendant, nous recevons des politesses qu'on paraît nous faire gratuitement, quoique dans le fond il y ait des vues d'intérêt.

Au cinquième jour, M. Gombaud me demanda, par forme de conversation, si je croyais qu'il y eût quelque moyen d'empêcher la foudre de tomber sur un château ; je lui dis que j'en connaissais un qui était regardé des Savans comme infaillible ; c'est beaucoup dire, me dit ce Seigneur ; mais comment a-t-on pu découvrir un secret qui paraît si merveilleux ? Je lui répondis qu'on avait fait cette grande découverte par trois moyens réunis ; savoir l'expérience, le raisonnement, & le génie.

Et croyez-vous, me dit-il, que ce moyen produise toujous l'effet que vous en espérez ?

Et croyez-vous, Monsieur, lui répliquai-je, que le Roi de France en aurait fait mettre sur le château des Tuileries, & que le Docteur Franklin en aurait placé sur tous les châteaux du Roi d'Angleterre, s'il n'avait pas été vérifié auparavant par les Physiciens des deux Royaumes, que ces instruments servent à quelque chose?

Mais, me dit-il, comment ces machines peuvent-elles écarter la foudre? = Elles ne l'écartent point, puisqu'elles n'en garantissent qu'en l'attirant vers la terre. = Expliquez-moi donc comment elles peuvent l'attirer de cette manière.

Monsieur, lui repliquai-je, je n'ai pas besoin de vous expliquer comment se fait cette attraction; parce que si les Sauvages du Canada me demandaient comment ils pourraient faire du vin chez eux, je leur répondrais tout simplement de faire l'essai de leur terrein, & de planter des vignes; mais il serait inutile de leur faire des raisonnements.

la perte de vue sur les loix de la végétation.

C'est fort bien, me dit M. Gombaud; mais comme j'ai quelques connaissances, vous pourriez entrer avec moi dans un plus grand détail qu'avec les Sauvages du Canada.

Je sai bien, lui répondis-je, qu'il dépendrait de moi de parler ici de l'électricité comme les Médecins parlent des maladies; c'est-à-dire, qu'à force d'user des mots baroques & d'expressions barbares, je pourrais vous ennuyer & vous assommer par une apparence d'érudition, jusqu'à ce que, pour me faire cesser de parler, vous avoueriez complaisamment que vous m'avez compris. Mais je n'ai pas l'honneur d'être Docteur en Médecine, & je n'ai pas le talent merveilleux de parler long-temps pour ne rien dire, & sur-tout pour ne rien faire; c'est pourquoi, je vous dis naïvement que si la crainte de la foudre est votre maladie, un para-tonnerre

sera votre remède ; d'ailleurs, ou vous êtes Physicien, ou vous ne l'êtes point ; dans le premier cas, vous n'avez pas besoin de mes petites instructions, & dans le second, je ne pourrai pas vous faire comprendre en un quart-d'heure, des découvertes qui ont coûté vingt ans de travaux.

J'avoue qu'il en coûtait un peu à mon cœur de lui faire une réponse aussi sèche ; mais je m'étais apperçu qu'il voulait faire beaucoup de questions, & je savais par expérience que les grands questionneurs sont quelquefois très-embarrassants.

Par ce moyen, un peu brusque, je crus éluder la difficulté ; mais peu s'en fallut que je ne m'y engageasse de plus en plus, car M. de St. Thiebaud me fit cette observation que je trouvai très-juste : par l'argument connu que vous venez de faire, me dit-il, vous m'avez très-bien prouvé que vous ne devez pas entrer dans de plus grandes expli-

cations avec moi, soit que je connaisse assez la Physique pour n'avoir pas besoin de vous, soit que ne la connaissant pas du tout je ne me trouve pas en état de vous entendre ; mais prenons un milieu entre ces deux extrémités, & supposons que je sois trop peu Physicien pour décider moi-même la question que je vous fais, & que cependant je le sois assez pour comprendre votre réponse ; vous conviendrez que dans ce cas-là, vous pourriez me répondre autrement que par le silence, à moins que vous ne prétendiez qu'il ne faut jamais parler de Physique ; mais si cela était, comment pourrait-on l'apprendre ?

Je ne prétends pas, Monsieur, lui répondis-je, qu'il faille toujours garder le silence sur les matières scientifiques ; je conviens même que la conversation sur les sciences peut devenir très-agréable lorsque deux personnes à-peu-près également instruites fournissent alternativement leurs réflexions ; c'est alors,

comme deux amis qui se donnent à dîner chacun à leur tour. Mais quand un de ces deux hommes ne fait autre chose que multiplier des questions auxquelles l'autre est obligé de répondre sur le champ, il me semble, soit dit, sans vous déplaire, que le premier ressemble à ces parasites emprunteurs qui reçoivent toujours sans jamais rendre, & que le second ressemble à ces bonnes gens qui s'épuisent volontiers par leurs bienfaits; mais qui n'ayant plus rien à donner ne reçoivent quelquefois pour récompense que du mépris & des reproches (1).

Pour vous faire voir, continuai-je, jusqu'à quel point un questionneur est à son aise, & combien il lui est facile d'embarrasser & de confondre les gens les

(1) Le Lecteur voudra bien observer que je ne donne pas toutes mes réponses comme des modèles de politesse; mais que je raconte simplement un fait, sans dire s'il est digne de blâme ou d'approbation.

plus

plus instruits, (au nombre desquels je n'ai pas la prétention d'être admis), je suppose que vous ayez ici une assemblée de Savants, & que vous ne deviez juger de leur mérite que par la facilité qu'ils auront à résoudre les questions que je pourrai leur proposer sur la science que chacun connaîtra le mieux; je suppose aussi qu'ils cherchent à ne pas faire de digressions inutiles, mais à répondre directement. Hé bien, pour les confondre, je n'aurai qu'une question à faire à chacun. Je demanderai au Métaphysicien ce que c'est que l'éternité, au Géometre quel rapport il y a entre la diagonale & le côté du carré, & à l'Astronome quelle est la distance de saturne à l'étoile *syrius*. Je prierai le Géographe de me dire si aux pôles de notre globe il y a de la terre ou de la mer, & le Jurisconsulte de me réciter la loi salique que nous n'avons point, ou celle des douze tables dont nous n'avons que des fragments. J'exigerai

que le Politique m'explique pourquoi un Militaire qui va se battre en duel est obligé de commettre un crime capital, sous peine d'être déshonoré. Je demanderai à l'Historien quel était le père de Melchisedech, au Savant dans les langues, comment s'appelle en grec & en latin une perruque à *trois circonstances*, au Chronologiste en quel année est mort celui qui a inventé les tourtes à la franchipane ; enfin j'embarrasserai le Physicien en lui demandant la raison de la raison, sur tel phénomène que je voudrai choisir, & je le prierai, pour vous imiter, de m'expliquer les causes premières, telle que l'attraction. Si ces Messieurs, interrogés de cette manière, veulent répondre simplement & de bonne foi, ils conviendront tous qu'ils peuvent prendre pour devise : *que sai-je*, & s'ils ont envie de cacher leur ignorance, ils me feront de savantes dissertations pour m'expliquer ce qu'ils n'entendront point ; mais quelque preuve

qu'ils donnent de leur orgueil & de la faiblesse de l'esprit humain, ils ne seront pas moins de très-savants personnages. Le Géographe qui ne pourra pas me faire la description des terres polaires, connaîtra cependant les diverses parties de l'ancien & du nouveau monde, & me prouvera que notre globe a neuf mille lieues de contour; quoique l'Astronome ne connaisse pas la distance d'une planète à une étoile, il me démontrera que celle de la terre au soleil est de trente-quatre millions de lieues; le Jurisconsulte qui ne saura point la loi des douze tables pourra néanmoins connaître assez bien les ordonnances de Louis XIV & de Louis XV pour me conserver mon bien, & défendre mon honneur; le Latiniste qui ne pourra pas me dire en latin le nom d'un objet qui n'existait pas du temps des Latins, ne sera pas moins en état de lire dans l'original un grand nombre d'excellens Auteurs. Le Médecin pourra aussi em-

ployer avec succès, le quinquina & les autres fébrifuges pour me guérir de la fièvre sans savoir comment ; & le Physicien pourra par conséquent vous garantir de la foudre quoiqu'il ne sache pas répondre à toutes sortes de questions sur la nature du fluide électrique. Croyez, Monsieur, que le plus habile Physicien n'est pas celui qui sait le plus de mots ; c'est seulement celui qui a fait un plus grand nombre d'observations & d'expériences ; croyez aussi qu'il ne faut pas être bien habile en Physique pour construire un paratonnerre, par la raison qu'un Chaudronnier n'a pas besoin de savoir la Chymie pour faire un alembic. Cependant si vous desirez que je vous fasse entrevoir en deux mots ce que je sai là-dessus, veuillez m'écouter encore un instant.

Un Physicien s'apperçut en frottant un morceau de verre dans l'obscurité, que ce frottement produisait quelques lueurs, & dans la suite il construisit

une machine qui par un plus grand frottement donnait de vives étincelles. Les Savants instruits de ce phénomène firent des recherches, & s'informèrent mutuellement de leurs découvertes. Après avoir changé & perfectionné la machine, de plusieurs manières qu'il serait trop long de vous détailler, ils parvinrent à produire des étincelles qui par leur vive commotion pouvaient tuer un oiseau & même un chat & un chien; (ce sont des expériences qu'il faut voir pour s'en faire une idée). L'un de ces Savants (le Docteur Franklin) soupçonna que ce feu produit ainsi à force d'art & d'industrie, pouvait bien être le même qui est répandu dans toute la Nature, & qui produit les éclairs & le tonnerre, lorsqu'un nuage chargé de fluide électrique en rencontre un autre moins chargé qui lui sert comme de briquet.

On s'était déjà apperçu que ce fluide est attiré par des pointes de fer, & qu'il suit la surface des métaux comme les eaux

suivent la pente d'un aqueduc. En conséquence on éleva dans des temps d'orage des cerfs-volants, qui portaient une petite tringle de fer pointu. Ces tringles parurent bientôt étincelantes & comme entourées de petits éclairs ; on voyait alors le feu du Ciel autour des cerfs-volants ; il ne s'agissait plus que de le faire descendre à terre, & ceci était bien facile d'après les connaissances qu'on avait déja acquises. On éleva d'autres cerfs-volants dont la petite corde était accompagnée d'un mince fil d'archal ; on avait cru d'après l'expérience que le feu devait suivre la surface extérieure de ce léger conducteur, comme une liqueur suit la surface intérieure d'un tuyau qui penche ; on ne s'était point trompé, car celui qui tenait le bout de la corde & du fil d'archal, reçut bientôt une secousse violente dont il manqua de mourir. Dans la suite pour éviter un pareil danger, on attacha le bout de la corde & du fil de fer au pied d'un arbre,

auprès duquel on plaça successivement divers animaux, sur lesquels, par ce moyen, on fit tomber la foudre. On remarqua en outre que le feu du Ciel une fois arrivé dans la terre ne pouvait pas faire plus de mal que les eaux d'un torrent quand une fois elles sont arrivées à la mer; vous voyez par-là, que si j'élève aux quatre coins de votre château quatre tringles pointues qui aillent aboutir à la cave, la foudre ne pourra jamais passer sur votre demeure sans être aussi-tôt conduite vers la terre qui est son grand réservoir. Encore un coup, ce sera comme un torrent dont vous n'auriez plus à craindre les inondations, les débordements & les ravages quand on aurait construit un aqueduc pour le conduire jusqu'à la mer.

M. Gombaud & sa Dame, furent si satisfaits de cette réponse, qu'ils me demandèrent aussi-tôt quelle somme je pourrais exiger pour leur construire ces quatre paratonnerres.

Je leur répondis que je serais suffisamment récompensé par le plaisir de leur être utile, & qu'ils pourraient s'arranger pour le prix du fer avec le Serrurier, & ensuite avec l'Orfévre, pour des pointes que je voulais faire faire en or ou en argent pour éviter la rouille.

Mon désintéressement leur fit plaisir, du moins ils me le témoignèrent par divers amusements qu'ils cherchèrent à me procurer de nouveau pendant plusieurs jours ; cependant je ne perdis pas entièrement mon temps ; j'étais alors novice dans l'ouvrage que j'allais entreprendre, & la crainte d'y commettre quelque erreur, me fit écrire à mon ancien Professeur de Physique, pour lui demander des éclaircissements qu'il m'envoya par le premier Courier. Aussi-tôt que je les eus reçus, je montai sur le toît du château, pour prendre mes dimensions, & je fis un plan sur lequel je marquai pour le Serrurier, la longueur, la forme, & la grosseur des barres de fer dont j'avais besoin ; j'en

fis ensuite autant pour les pointes d'argent, que je fis faire par un Orfévre de Vienne, en Dauphiné.

M. Gombaud m'avait laissé le maître de faire mon prix avec les divers Ouvriers que je devais employer; mais quand les paratonnerres furent posés à leur place, je lui présentai un mémoire bien circonstancié, dans lequel je lui fis voir que je n'usais point des supercheries ordinaires, pour faire de ces profits illicites, qu'on appelle *tours du bâton.*

Ce Seigneur en fut si content, qu'aussi-tôt il me fit présent de vingt-cinq louis; une demi-heure après, Madame me demanda quelle heure il était; je lui répondis que je n'en s'avais rien, parce que je n'avais pas de montre, & à cette occasion elle me fit présent de la sienne, qu'elle me pria très-gracieusement d'accepter. Dans ce moment M. Boniface était à côté de moi, & comme il me regardait avec ses grands yeux & la bouche béante, il semblait vouloir

me dire : *ma foi, quand les talents ne serviraient qu'à être bien reçu dans un château pour y gagner vingt-cinq louis, & une montre d'or, ils seraient encore bons à quelque chose.*

M. Gombaud voulait nous retenir encore quelques jours dans sa terre, & nous procurer de nouveaux amusements ; mais le desir que j'avais de voir bientôt Lyon & Paris, ne me permit pas de rester plus long-temps. Il nous fit reconduire par un Domestique qui portait, pour le Villageois Thierry, de nouvelles Gazettes, avec une lettre dans laquelle on lui marquait que je m'étais acquitté de mon entreprise avec autant de succès que d'honnêteté. Ce bon Laboureur en fut si content qu'il me demanda si j'avais besoin de quelque chose pour continuer ma route, & m'offrit des témoignages pécuniaires de sa reconnaissance ; mais je le remerciai en lui apprenant jusqu'à quel point le Seigneur & la Dame de son Village m'avaient

témoigné la leur. Quand nous fûmes sur le point de partir de chez lui, il dit à sa femme qu'il allait nous accompagner jusqu'à une lieue, & nous suivit ensuite en portant un petit panier à sa main. Avant d'arriver sur le grand chemin, nous rencontrâmes dans un champ, M. Gombaud qui chassait avec un de ses amis, & nous traversâmes avec eux un bois dans lequel je fus témoin d'une bonne action qui me fit plaisir. Ce bois appartenait à M. de St. Thiebaud, qui avait défendu depuis peu, sous les peines les plus sévères, d'y conduire des bœufs ou des vaches; cependant nous trouvâmes dans l'endroit le plus épais de la forêt, un bon vieillard, qui fesait paître une vache & un veau. Aussi-tôt que cet homme se vit surpris en flagrant délit par son Seigneur lui-même, il manqua de s'évanouir, & il aurait voulu, pour échapper à sa colère, pouvoir se rendre invisible. Il se croyait perdu sans ressource, & il ôtait son chapeau en tremblant, comme un Nègre qui se prépare

à recevoir humblement la bastonade ; lorsque M. Gombaud lui dit : hé bien, notre ami, comment va la joie ; Monseigneur, dit le vieillard, en balbutiant, je vous demande bien pardon ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit ce bon Seigneur, êtes-vous content ? je le serais bien, dit le bonhomme, si vous vouliez me pardonner.

Hé, comment voulez-vous que je vous pardonne, dit M. Gombaud ; vous ne m'avez pas fait de mal.

Monseigneur, dit le Vieillard, ma vache & moi, nous mourrions de faim si je ne venais la faire paître ici.

C'est fort bien fait, dit M. Gombaud en tirant de sa poche une de ces grosses tabatières qu'on appelle des *demi-journées*, & puisque c'est ainsi, je vais vous en donner une prise. Alors ce Seigneur, versa de son tabac sur la main du bon homme ; mais ce fut en le puisant à plusieurs reprises avec un écu de six francs, & il finit par laisser sur la main du Vieillard, le tabac & l'écu qui avait servi de

cuiller. Je ne sai ce que pensèrent là-dessus tous ceux qui furent témoins de cet acte de bonté ; mais je m'apperçus bien que le bon Vieillard ne fut pas le seul qui versa des larmes de joie.

Quand nous eûmes quitté les Chasseurs, nous arrivâmes bientôt sur le grand chemin, & M. Thierry après nous avoir accompagné jusqu'au village prochain, me demanda si je voulais lui rendre un double service ; je lui dis que j'étais prêt à faire pour lui tout ce qui dépendrait de moi. Dans ce cas, me dit ce brave homme, je vous prie en premier lieu de m'écrire quand vous serez à Paris, pour me faire savoir votre heureuse arrivée ; secondement de vouloir bien prendre mon panier pour le laisser à l'auberge où vous irez dîner.

Mais pour cela, lui répondis-je, il faut que vous me disiez à quelle auberge.

N'importe laquelle, me répliqua-t-il, vous y laisserez le panier, & vous prendrez ce qu'il y a dedans ; je sai que vous ne devez rencontrer que des villages &

des petits cabarets ; il n'y aura peut-être rien à manger ; mais vous trouverez dans le panier un chapon roti pour votre dîner, & puis des pêches & du raisin pour votre dessert. J'ai eu soin aussi, ajouta-t-il, d'y mettre deux merles pour vous accoutumer à garder vos sentiments de pitié pour les hommes qui en ont besoin, afin que vous ne ressembliez pas à ces grosses Dames qui, à ce qu'on dit, se trouvent mal en voyant tuer un oiseau, & qui dépensent de beaux louis pour nourrir leurs petits chiens, quand elles ont bien de la peine à jetter un sou au pauvre qui pleure à leur porte, & quand elles savent que plus d'un infirme aurait besoin de leur protection pour entrer à l'hôpital.

Je lui fis mille remercîments, tant pour ses bonnes attentions que pour la manière dont il me les témoignait, & nous nous séparâmes en nous promettant mutuellement de nous écrire.

M. Boniface me témoigna la joie qu'il avait de m'avoir rencontré, & me re-

mercia pour toutes les petites jouissances que je lui avais procurées ; je me félicitais moi-même de mon aventure, moins encore pour la montre d'or & les vingt-cinq louis que j'avais gagnés, que pour le plaisir d'avoir fait connaissance avec des personnes aussi estimables par les qualités du cœur ; mais hélas, la suite de mon histoire ne prouvera que trop que c'est quelquefois un grand malheur pour un jeune homme qui doit voir le monde, de n'y trouver en commençant que des personnes dignes d'estime. Les politesses qu'il reçoit, & les vertus dont il est témoin, peuvent lui inspirer une trop grande idée du cœur humain, & lui ôter cette méfiance qui est si nécessaire dans les sociétés où l'on ne trouve quelquefois que des fripons.

Il est bien vrai que mon aventure avec le Perruquier ambulant, aurait dû me faire voir que tout le monde ne pense pas comme le villageois Thierry & son Seigneur ; mais quand on a plus

de bonté que d'expérience, on croit naturellement que les hommes *pervers* font exception à la loi commune, & malheureusement c'est tout le contraire (1).

(1) Bien des Lecteurs sans expérience, regarderont cette assertion comme un horrible paradoxe ; mais on les prie de vouloir bien observer que tout ce qu'on pourrait dire pour & contre là-dessus, se réduirait à une dispute de mots. Si l'on n'entend par hommes *pervers*, que ceux qui se font pendre, ou qui méritent de l'être, la proposition peut être fausse ; mais si l'on entend par-là tous ceux qui cachent quelque grand vice sous des dehors trompeurs, elle ne pourra que paraître vraie à tout homme qui aura souffert de grandes injustices, pour avoir eu trop de confiance, & pour s'être formé une idée trop avantageuse du cœur humain. Celui qui se voit privé de tous ses biens pour avoir possédé une belle ame, & qui a eu le malheur de ne rencontrer dans ce monde que de faux amis, & des protecteurs bienfaisans à triple usure ; celui-là, dis-je, se trouve naturellement si élevé au-dessus du commun des hommes, qu'il lui est permis de voir quel-

Nous

Nous étions si dispos, & nous marchions si vîte après nous être reposés quinze jours, que nous allâmes ce jour-là, dîner à Vienne; c'est-à-dire, trois lieues plus loin que le village où nous avions projeté de nous arrêter.

L'auberge où nous entrâmes, était sur une petite place à côté des tréteaux d'un Charlatan. Je ne sai si l'Empirique vendait beaucoup de ses drogues; mais j'observai en l'écoutant un instant, qu'il avait une adresse merveilleuse pour s'attirer l'attention de son auditoire. Ce n'était pas par de grands mots, ni par de beaux

---

quefois des crimes, là où les autres ne croient voir que des vertus. C'est comme un Roi qui regarde souvent avec raison, comme très-petits, ceux-à qui le vulgaire donne le nom de *grands*.

Il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

NANINE, *Acte I.*

gestes, qu'il cherchait à éblouir, mais par une éloquence d'autant plus persuasive qu'elle était simple; le style à moitié naïf de l'Orateur, était d'ailleurs appuyé sur des faits imposans, comme on va le voir.

Bien des personnes, dit-il, prétendent qu'après avoir perfectionné l'art de guérir, j'ai trouvé le moyen de faire un feu économique pour se chauffer pendant l'hiver sans brûler ni bois ni tourbe, ni charbon; cela n'est point exact: on me donne à cet égard une réputation que je ne mérite point, & comme je ne suis pas un Charlatan, je vais vous dire en deux mots à quoi se réduisent mes découvertes. Il est bien vrai que j'ai guéri cinq à six personnes dont la maladie paraissait mortelle, & qui étaient réellement condamnées à mort par les autres Docteurs; il est bien vrai que j'ai enrichi la Pharmacie d'une douzaine de petits remèdes plus efficaces que ceux qu'on employait auparavant pour la pleurésie,

l'hydropisie & la goutte ; mais il ne s'ensuit pas de-là, que je puisse faire des miracles, & je vous avoue que bien des gens ont acheté mes remèdes dans l'idée qu'ils seraient délivrés de la fièvre en moins d'une demi-heure, & qui n'ont réellement été bien guéris qu'au bout de deux jours. Je vous avoue aussi, que toutes mes découvertes sur le feu consistent à faire des lampes qui ne brûlent que de l'air, au lieu de consumer de l'huile & du coton ; l'air que nous respirons, & que j'enferme dans ces lampes, forme à la vérité une flamme qui éclaire autant que dix bougies ; mais avant de parvenir à faire un grand feu pour chauffer les appartements avec ce combustible, & avant qu'on puisse se passer de charbon ou de bois à brûler, j'ai peut-être encore à travailler plus de trois ou quatre mois pour perfectionner mon invention.

Alors, il donna deux vessies à deux Payans, & les pria de souffler dedans

pour les remplir, l'une avec l'air des poumons, & l'autre à l'aide d'un soufflet. Quand elles furent pleines d'air atmosphérique, le Docteur y adapta un tuyau de cuivre recourbé; ensuite il en mit une sous son bras comme une musette, & plaça l'autre sur un tabouret, après l'avoir chargée d'une pierre pour en faire sortir l'air par la compression. Dans ce moment, quoique l'air commençât à s'échapper, on ne voyait encore aucune apparence de feu; mais quand l'Opérateur eut présenté une bougie allumée au bout des tuyaux de cuivre par où l'air sortait peu-à-peu, l'un de ces tuyaux qui n'avait qu'un trou, nous présenta une simple flamme comme celle d'une chandelle; & l'autre qui en avait six fut surmonté de six petites flammes qui formaient une espèce de fleur; mais qui étant détachées du tuyau, paraissaient isolées en l'air comme des feux folets.

M. Boniface témoin de cette expé-

rience, en fut si enthousiasmé, qu'il me tint ce langage : puisque l'air ne coûte rien, me dit-il, & qu'on a trouvé le moyen de le rendre inflammable, il faudrait, au lieu d'employer une vessie, construire une grande enveloppe de cuir, pour le faire sortir par de gros tuyaux, afin d'avoir un grand feu ; & si l'on voulait qu'il y eût toujours de l'air dans l'enveloppe qui servirait de réservoir, on pourrait y adapter un soufflet qu'on ferait mouvoir avec un tourne-broche, ou par un gros chien, à l'aide d'une roue. Par ce moyen, continua M. Boniface, on aurait toujours à la cheminée un feu qu'on pourrait alimenter sans aucune dépense.

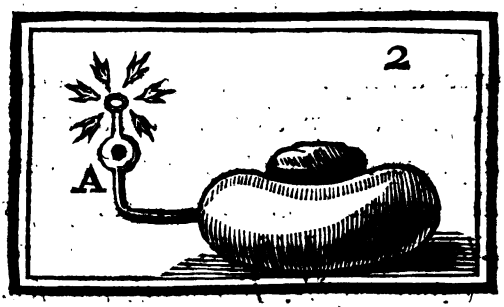
Il s'applaudissait, en secret, d'avoir perfectionné l'idée du Charlatan, & il espérait bonnement de pouvoir faire fortune en Hollande en enseignant son secret aux Bourgeois d'Amsterdam, lorsque je le déconcertai par cette observation. Croyez, lui dis-je, que si cet

homme avait fait une découverte aussi importante qu'il semble vous l'avoir prouvé par une fausse expérience, il n'aurait pas besoin de vendre ici de l'orviétan ; car il gagnerait cent fois davantage à construire ses lampes économiques & merveilleuses ; il se serait fait couronner en pleine Académie, & il aurait reçu des récompenses honorifiques & pécuniaires de la part du Gouvernement. C'est pourquoi je crois que l'air ne brûle pas lui-même en sortant du tuyau ; mais qu'il sert tout simplement de véhicule à quelque substance inflammable cachée endedans, & qui est vraisemblablement aussi coûteuse que l'huile à brûler.

Quand je fis cette réponse à M. Boniface, je ne parlais que par conjecture ; mais voici ce que j'ai appris depuis.

La boule A, qui fait partie du tuyau recourbé par où passe l'air de la vessie, contient une éponge imbibée d'éther,

& à travers laquelle l'air est obligé de passer avant de sortir. Voyez la fig. 2.




C'est donc l'éther qui brûle, & non l'air atmosphérique ; par conséquent, celui qui se flatte d'avoir rendu inflammable l'air de l'atmosphère, ressemble à celui qui prétendrait faire brûler du sable mêlé avec de la poudre à canon, & qui voudrait faire un feu économique en faisant brûler des pierres qu'on aurait imprégnées, à grands frais, de substances sulphureuses & bitumineuses.

## CHAPITRE TROISIEME.

*Courte description de Lyon. Tandis que Jerôme Sharp s'amuse dans un Café à proposer des charades & à deviner des questions aussi oiseuses que subtiles, deux Juifs projettent contre lui un tour perfide. Il console une femme désolée par un phénomène effrayant; & après avoir démontré quelques erreurs de Voltaire & du Spectateur, il soutient sa propre cause en faisant l'éloge des Auteurs subalternes, & finit par l'explication d'une jolie récréation Chymique.*

LYON étant la seconde ville du Royaume, je crus devoir y séjourner quelques jours pour en examiner les beautés; mais en satisfaisant ma curiosité sur ce point, j'éprouvai que quand on a jugé un objet d'après la relation de ceux qui ne l'ont

apperçu que du beau côté, on est ensuite surpris de voir par soi-même qu'il ne répond pas à l'idée avantageuse qu'on s'en était formé d'avance. Je ne trouvai dans Lyon que des rues fort sales, remplies d'ouvriers oisifs, que la suspension du travail dans les manufactures de soje réduisait à la mendicité; je vis une ville resserrée entre deux rivières & deux montagnes, & qu'on tâchait presqu'en vain, d'agrandir sur un terrein rempli de marais infects. Je passai sur quatre ou cinq ponts de bois, où je fus obligé de payer un modique péage; mais où l'on me changea souvent un louis pour recevoir un liard, en me rendant quelquefois d'assez mauvaise monnoie. Je remarquai ensuite, la noble fierté de certains Négocians, la cherté des vivres, & la nonchalance de Messieurs les Comédiens Français, qui, n'ayant point de rivaux dans cette ville, ne se gênent point pour amuser le public, par la raison que *les chevaux sont toujours mal*

*ferrés dans un lieu où il n'y a qu'un Maréchal.* Ensuite je remarquai sur le mur de l'Hôtel-de-Ville, une jolie amplification de Collége, que je vais rapporter ici.

*Flumineis Rhodanus quâ se fugat incitus undis,*
*Quâque pigro dubitat flumine mitis Arar,*
*Lugdunum jacet antiquo novus orbis in orbe;*
*Lugdunumque vetus orbis in orbe novo.*
*Quod nolis alibi quæras, hîc quære quod optas;*
*Aut hîc aut nusquam vincere vota potes:*
*Lugduni, quodcumque potest dare mundus habebis;*
*Plura petas hæc urbs & tibi plura dabit.*

Jusqu'alors, j'avais cru que les qualités essentielles d'une inscription, étaient la précision & la brieveté; c'est pourquoi quand je vis le mot *Lyon* enchassé trois fois dans huit vers, (sans compter la périphrase qui le désigne au confluent du Rhône & de la Sône) & lorsque je remarquai que les quatre derniers vers disent quatre fois, sous différentes expressions, *qu'on trouve à Lyon tout ce*

*qu'on desire*, je ne pus m'empêcher de dire en moi-même ; c'est bien faux, car outre qu'on n'y trouve point de belles rues spacieuses, ni de beaux ponts, ni un air bien pur, ni de grands Acteurs, ni de Parlement ; je ne vois point dans cette inscription la brieveté que je voudrais y trouver : elle sent un peu le brouillard du Rhône qu'on respire à Lyon. Celle qu'on lit sur l'Hôtel-de-Ville de Marseille, est bien différente ; elle ne contient aucune répétition fastidieuse ; chaque mot y est un habile coup de pinceau : on y trouve autant d'énergie que dans les habitants de la Provence, & son style est pur comme l'air qu'on respire dans cette belle contrée.

*Massilia,*
*Phocensium filia,*
*Romæ soror, Carthaginis terror,*
*Athenarum æmula,*
*Altrix disciplinarum,*
*Gallorum agros, mores, animos*
*Novo cultu ornavit ;*

*Illustrat quam sola fides,*
*Muros quos vix Cæsari cesserat,*
*Contra Carolum V*
*Meliori omine tuetur.*
*Omnium fere gentium*
*Commerciis patens,*
*Europam quam modò terruerat*
*Modò docuerat*
*Alere & ditare gaudet.*

*An. MDCCXXVI. Reg. Lud. XV.*

Persuadé que pour bien connaître un pays, il vaut mieux observer les mœurs de ses habitants que d'étudier sa description topographique; je résolus de fréquenter aussi bonne compagnie que ma position pouvait me le permettre; & je crus avoir un moyen de m'introduire tôt ou tard auprès de quelques citoyens, en fréquentant le Spectacle & les Cafés; mais je fus trompé dans mon attente, car dans les premiers Cafés de la place des Terreaux comme à la Comédie, je cherchai en vain l'occasion d'en-

trer en conversation avec autant de bon sens que d'honnêteté : toutes les physionomies semblèrent me repousser, & me dire d'un commun accord : *quel est cet intrus, qui croit que la politesse, l'esprit & le savoir, sont un passe-port suffisant pour parvenir jusqu'à nous.* J'espérai d'avoir un peu plus de succès au café d'Apollon, & à celui des Muses ; mais hélas ! je n'y trouvai que des Commis de bureau, des Marchands, & des Courtauds de boutique ; & dans un lieu où je croyais entendre parler de Belles-Lettres, il ne fût jamais question que de lettres-de-change.

Un jour que j'étais assis tout seul sur une banquette de la place *Bellecour*, un Marchand de barometres m'aborda pour me demander si j'avais besoin d'une lorgnette d'Opéra, ou d'un pèse-liqueur. Je me mis à causer un instant avec lui sur la pesanteur de l'air & des habitants de la ville ; alors un homme bien couvert & d'un extérieur honnête, s'appro-

cha de nous, sous prétexte d'acheter au Marchand quelques-uns de ses instruments; aussi-tôt, je lie conversation avec lui; le Marchand se retire, & nous continuons de parler de physique. Après un assez long entretien, il m'indiqua le café du Prophête Elie, comme un rendez-vous où je pourrais le trouver tous les jours, & où je serais reçu à bras ouverts par une société de gens instruits qui, à ce qu'il m'assura, seraient ravis de m'entendre. Le lendemain je ne manquai pas de me rendre avec M. Boniface au lieu indiqué; j'y trouvai en effet quelques érudits, & des demi-savants qui agirent avec moi aussi bonnement & aussi familièrement que s'ils m'eussent connu depuis plusieurs années. Je m'apperçus bien que j'avais à faire à des Juifs, dont quelques-uns étaient Rabins, ou Docteurs de la loi; mais je dis en moi-même: Dieu soit loué, ce sont ici de bonnes gens, & tant qu'il ne s'agira que de s'amuser, j'aime mieux être avec de

bons Israëlites, qu'avec ces Chrétiens rébarbaratifs qui m'ont traité *de Turc à Maure.*

Ces Messieurs, en liant amitié avec moi, & en m'invitant à leurs parties de plaisir, ne me firent point avec l'indiscrétion ordinaire, les cents questions qu'on fait presque toujours à un nouveau venu, touchant ses parents, sa position, sa fortune, ses projets, & ses espérances; mais ils me parlèrent si souvent de leurs affaires en me fournissant adroitement l'occasion de parler des miennes, qu'ils apprirent peu-à-peu de moi, sans me le demander, tout ce qu'ils avaient envie de savoir. Cependant, on ne parlait d'affaires d'intérêt, que par parenthèse, & la conversation roulait souvent sur les objets les plus frivoles; on passait quelquefois un après-dîner à deviner des charades, & à proposer des questions oiseuses & subtiles.

Parmi les charades qui me furent pro-

posées par un Rabin, voici les trois que j'ai retenues.

Première charade. Mon premier se sert de mon dernier, pour manger mon entier.

Solution : *le* CHIEN *se sert de la* DENT *pour manger le* CHIENDENT.

Deuxième charade. Mon entier se sert de mon premier, pour manger mon dernier.

Solution : *le* BEC-FIGUE *se sert du* BEC *pour manger la* FIGUE.

Troisième charade. Mon premier broute le dernier de mon entier.

Solution : *la* CHEVRE *broute la* FEUILLE *du* CHEVRE-FEUILLE.

Parmi les questions subtiles, on proposa les suivantes, dont je vais donner l'explication avec d'autant plus de plaisir, que plusieurs personnes l'ont demandée depuis quelles ont été proposées dans le préambule de mon Codicile.

PREMIERE

## PREMIERE QUESTION.

Comment partager dix écus à trois hommes, de manière que le premier en ait la moitié, le second un tiers, & le troisième un quart ?

## *RÉPONSE.*

A la rigueur, c'est impossible, puisqu'en ajoutant la moitié de dix écus (qui est 15 l.,) au tiers (qui est 10 l.,) & au quart (qui est 7 l. 10 s.,) on aura trente-deux liv. dix sous, qui font plus de dix écus ; & ce n'est pas bien étonnant, parce que la moitié, le tiers & le quart, valent essentiellement plus que le tout. Sous ce point de vue, la chose est aussi difficile que s'il s'agissait de partager un écu en quatre tiers, ou en six cinquièmes ; mais la question peut être entendue d'une autre manière. Pour cela, supposons qu'un homme ait laissé dans son testament dix écus à partager comme la question l'annonce ; dans

ce cas, ce n'est de sa part qu'une erreur de calcul, & pour exécuter son intention, autant que faire se peut, il est clair qu'il faut diminuer la portion de chaque légataire, de manière que les trois portions soient entre elles comme la moitié, le tiers, & le quart. Alors on n'a qu'à diviser dix écus en treize parties, pour donner six treizièmes au premier légataire, quatre treizièmes au second, & trois au troisième; il est clair que les trois portions faites de cette manière, formeront précisément trente livres, puisqu'elles en seront les treize treizièmes, & qu'elles auront la proportion requise, parce que les nombres six, quatre, & trois, sont entre eux comme la moitié, le tiers, & le quart. Voici la portion de chacun exprimée en livres, sous, & deniers.

pour le premier. . 13 liv. 16 s. 11 d. $\frac{9}{13}$
pour le second. . . 9 : 4 : 7 : $\frac{1}{13}$
pour le troisième. . 6 : 18 : 5 : $\frac{2}{13}$

total. . . . 30 liv.

## SECONDE QUESTION.

Que signifient les lettres suivantes de l'alphabet: l, n, n, e, o, p, y; l, i, a, v, q; l, i, a, t, t; l, i, e, d, c, d?

## *RÉPONSE.*

Il n'y a qu'à nommer toutes ces lettres en Français, & l'on prononcera naturellement la phrase suivante : *Helène est née au pays Grec ; elle y a vécu ; elle y a été ; elle y est décédée.*

## TROISIEME QUESTION.

On a posé une Sentinelle sur un pont, en lui consignant (sous peine de la corde) de laisser passer tous ceux qui diraient la vérité, & de jeter tous les autres dans la rivière. Un instant après, un homme passe, & lui dit : *tu me jeteras dans l'eau* ; là-dessus la Sentinelle est fort embarrassée, car si elle jette cet homme dans la rivière, elle manquera

à sa consigne, en jetant un homme qui a dit la vérité, & si elle le laisse passer sans le jeter dans l'eau, elle fait grace à un homme qui n'a pas dit la vérité, ce qui est également contraire à sa consigne. Maintenant, on demande par quel moyen (ET IL Y EN A UN,) la Sentinelle peut éviter la potence sans déserter, & sans demander grace.

## RÉPONSE.

Le Factionnaire n'a qu'un moyen de ne pas mourir à la potence; c'est de se jetter lui-même dans la rivière avec une pierre au cou. On me dira, peut-être, que cette solution n'est guère satisfaisante, tant pour celui qui propose la question, que pour la Sentinelle. J'en conviens; mais la consigne qu'on suppose à ce dernier, étant souverainement injuste, le Soldat est censé condamné d'avance à la mort sans l'avoir mérité, & puisque la question est ab-

surde, il n'est pas étonnant qu'on en donne une solution peu satisfaisante.

## QUATRIEME QUESTION.

On a fait VINGT traits sur une planche avec de la craye ; on demande par quel moyen on peut les effacer tous en CINQ coups de torchon, de manière qu'à chaque coup on efface un nombre IMPAIR.

## *RÉPONSE.*

Cette question prise dans le sens qui se présente naturellement, est réellement insoluble, parce que cinq nombres impairs ne peuvent jamais faire un nombre pair ; mais il y a une manière de l'entendre, qui en rend la solution très-facile. Pour cela, supposons qu'après avoir tracé les vingt traits, on s'avise de les numéroter comme à la page suivante.

— 1
— 2
— 3
— 4
— 5
— 6
— 7
— 8
— 9
— 10
— 11
— 12
— 13
— 14
— 15
— 16
— 17
— 18
— 19
— 20.

Supposons de plus, que du premier coup de torchon, on efface les quatre premiers traits avec les chiffres correspondants; que du second, on efface les

quatre suivants, également avec les chiffres qui leur correspondent, & ainsi de suite; de cette manière, la question se trouvera résolue en un sens; car le premier coup de torchon aura effacé le chiffre 3, qui est impair; le second, aura effacé le chiffre 7, & ainsi du reste; par conséquent, il n'y aura pas de coup de torchon qui n'ait effacé un nombre impair.

On peut proposer ainsi une infinité de questions, qui, à l'aide d'une équivoque, sont aussi faciles en un sens que difficiles de l'autre. Telle est celle où il s'agit de faire voir un cheval qui ait la queue là où les autres ont la tête (en lui attachant la queue à la crêche.) Telle est celle où l'on propose de faire voir une *serpentinette*, (en dessinant une *serpe* dans une petite *tine*, ce qui n'est autre chose qu'une *serpe en tinette*.) Telle est enfin celle où il s'agit de mettre trois Normands dans deux bateaux éloignés, de manière qu'il y en ait autant dans

l'un que dans l'autre (en mettant un Manceau dans chacun, parce qu'un Manceau est Normand & demi.) Les problêmes de cette espèce sont à-peu-près aussi nombreux que les jeux de mots. J'ai vu des gens qui par la facilité qu'ils avaient à les résoudre, se regardaient comme des personnes de génie, & j'ai été moi-même la dupe du fol orgueil que mes talents en ce genre m'avaient inspiré. Il n'est pas possible, disais-je intérieurement, en pensant aux Juifs avec lesquels j'avais fait connaissance, que ces Messieurs, dont la plupart sont si ineptes à résoudre des questions subtiles, soient en état de jouer quelque tour à un homme comme moi qui vient de développer tant de sagacité. Quelle était mon erreur? N'aurais-je pas dû savoir qu'on peut être instruit sur un point & ignorer tous les autres, & que celui-là même, qui sait prédire les éclipses & calculer les équations du troisième degré, peut succomber auprès d'un idiot

par-tout où il est question d'intérêt ? N'aurais-je pas dû savoir que quand un homme subtil & bien intentionné a quelque chose à démêler avec un fripon, quelque sot qu'il soit, la partie n'est pas égale, & que le dernier a tout l'avantage ? 1°. parce que le premier a besoin de parer à toutes les ruses, & que le second n'a besoin que d'une ; 2°. parce que l'un faisant parade de son savoir peut faire connaître facilement le côté par où il est faible, tandis que l'autre qui n'étale rien, peut cacher des ressources inconnues : telle était ma position vis-à-vis d'un Juif nommé Moïse, qui ne disait presque rien ; mais qui paraissait ravi de m'entendre. Il me témoigna la plus grande amitié, & je crus que c'était un effet de ma facilité à deviner des charades qui me procurait cet avantage.

Un jour que nous étions seuls dans le Café, il me proposa de m'aller promener

avec lui ; nous allâmes sous les arbres du *Breuteau* au-delà du Rhône ; là nous rencontrâmes un homme que le Juif salua en l'appellant *mon Capitaine*, & en lui demandant depuis quand il était de retour du Pérou. Il y a trois mois, répondit cet homme, que je suis entré avec mon vaisseau dans le port de la Rochelle. J'ai fait un voyage très-lucratif, & je n'ai besoin que de faire une autre campagne pour achever ma fortune.

M. Moïse le félicita de ses succès, & la conversation continua sur des objets indifférents. Une demi-heure après, le Capitaine dit au Juif : mon ami, j'ai dépensé beaucoup d'argent dans cette ville, soit au jeu, soit avec les femmes. Ce n'est pas étonnant, dit le Juif, car les Marins se dédommagent toujours, quand ils sont à terre, des privations qu'ils ont essuyées en mer. A propos, dit ensuite le Marin, vous devez con-

naître des Orfévres dans cette ville ; pourriez-vous me faire vendre des lingots d'or ? C'est très-facile, dit M. Moïse ; mais afin que l'Orfévre ne puisse pas nous en imposer, il faudra que j'en fasse l'essai pour en connaître le titre ; je suis bien-aise, dit le Capitaine, en lui montrant un petit lingot, que vous soyez en état d'en juger par vous-même ; essayez celui-là, continua-t-il, vous le trouverez à vingt-trois karats, comme tous les autres que j'ai chez moi.

Alors nous allâmes chez le Juif qui, pour faire cette opération, mit dans une coupelle vingt-quatre grains d'or, avec quarante-huit grains d'argent, & quatre gros de plomb ; quand les métaux parfaits furent fondus, & les imparfaits calcinés, à l'exception du plomb qui fut vitrifié, il ne resta dans le creuset que l'or & l'argent qu'on applatit ensuite sous le marteau pour en former une lame très-mince qu'on roula en manière de cornet. On mit ce cornet dans une

fiole, pleine aux trois quarts d'acide nitreux, & après la dissolution de l'argent, par cet acide, on retira *l'or de départ* qui, quand il fut pesé n'eut perdu qu'un grain par la coupellation. Il est, dit le Juif, à vingt-trois karats, comme vous me l'avez dit; mais il faudra faire l'essai des autres lingots pour savoir si tout votre or est également pur. Le Capitaine sortit aussi-tôt, pour aller querir d'autres lingots, & le Juif me tint ce langage: ce Marin, dit-il, est un bon enfant, qui ne sera pas fâché que je gagne quelque chose sur sa marchandise; je veux la lui acheter moi-même; mais comme je n'ai pas assez d'argent pour prendre le total, il dépendra de vous de saisir l'occasion & d'en faire votre profit. Je pourrais bien, ajouta-t-il, donner *part au gâteau* à quelqu'un de mes confrères; mais ils sont la plupart si ingrats envers moi, que j'aime mieux obliger un véritable ami tel que vous.

Je répondis que je n'étais pas assez riche pour pouvoir faire de pareilles acquisitions, & que d'ailleurs le gain licite que je pourrais y faire, serait trop peu considérable pour que je voulusse me priver de mon argent comptant, dont j'avais besoin.

Il parut surpris & mécontent de ma réponse ; mais il tâcha de dissimuler, & de cacher sa surprise & son mécontentement, en me disant : *ce que j'en dis, n'est que pour votre bien.*

Cependant le Marin reparut bientôt, & apporta une douzaine de petits lingots qui furent tous essayés & trouvés bons comme le premier. Le Juif proposa de les acheter lui-même, & de les payer dans le courant du mois.

Cela ne suffit pas, dit le Marin, vous pouvez bien garder le tout pour m'en rendre compte à loisir ; mais il faut que vous me donniez tout à l'heure cinquante louis, dont j'ai le plus grand besoin.

M. Moïse répondit, que dans ce moment il n'en avait que trente ; mais il ajouta, que si je voulais en avancer vingt pour compléter la somme, il me les rendrait le lendemain, & que je pourrais avoir un lingot en nantissement, pour la sûreté de la dette.

J'étais en état de satisfaire sur le champ à sa demande ; mais j'eus en moi-même une espèce de pressentiment qui semblait m'avertir de quelque malheur.

Cependant, craignant qu'un refus total ne me fît passer pour méfiant & ridicule, je dis que je n'avais en mon pouvoir que dix louis. Donnez toujours ce que vous avez, me dit alors le Juif, parce qu'un de mes voisins me prêtera le reste.

Cette manière de s'arranger selon mes facultés me parut un peu suspecte, & pour ne pas me laisser leurer, j'offris d'aller chercher cet argent à mon auberge, quoique je l'eusse sur moi, & je les priai de me confier un petit lin-

got, me proposant de le faire essayer par un Orfévre, avant mon retour.

Le Juif qui soupçonna mon dessein, parut surpris de ma précaution, & après avoir jeté un coup-d'œil au Marin, il lui dit tout bas, mais de manière que je pusse l'entendre : ce M. ne nous connaît pas, & nous ne pouvons que louer sa prudence ; ensuite il limà un petit lingot, & me dit : emportez cette limaille pour la faire essayer.

L'Orfévre à qui je fus la présenter, me dit que c'était de bon or, & je rentrai bientôt pour compter mes dix louis qu'on promit de me rendre dans le courant de la semaine, en me donnant pour gage le lingot dont j'avais fait essayer la limaille.

Quelques jours après, je ne trouvai le Juif, ni dans le Café qui nous servait de rendez-vous ordinaire, ni dans son hôtel garni. Cette disparition m'avertit que je pouvais avoir donné dans un piége, & j'appris bientôt après, que

je n'avais en possession pour la sûreté de mes dix louis, qu'un lingot de cuivre ou de similor. Cependant le lingot que j'avais reçu, portait la marque que j'avais vu faire avec la lime, & je ne sai si après avoir limé un lingot d'or, on y en avait substitué un de cuivre, avec une marque pareille; ou si après avoir limé un lingot de cuivre on en avait escamoté la limaille pour ne me donner que de la poudre d'or; quoi qu'il en soit, ce tour m'apprit que ceux avec qui il est si facile de faire connaissance, sont quelquefois beaucoup plus à craindre que ceux qui se montrent d'abord inaccessibles, & qu'il ne suffit pas de savoir jaser avec des Juifs soi-disans Chymistes, ou Marins; mais qu'il faut encore se tenir sur ses gardes avec quelques-uns de ces Messieurs, qui ne sachant faire ni logogryphes ni charades, savent cependant très-bien faire des dupes.

M. Boniface, à qui je fis part de cette

cette aventure, me dit qu'il n'aurait pas donné dans un pareil piége, parce qu'il aurait voulu faire essayer le lingot même, & non la limaille. Je sai bien, lui répondis-je, que beaucoup de Médecins connaissent la cause des maladies quand il n'est plus temps de les guérir; mais l'amitié que le Juif me témoignait, la richesse apparente du Marin, & le hasard qui nous l'avait fait rencontrer à la promenade, tout a concouru à diminuer mes soupçons, & nonobstant votre prudence, je ne voudrais pas encore assurer que vous ne seriez pas trompé vous-même dans des circonstances pareilles.

Le soir de ce même jour, comme j'entrais dans l'hôtel garni où je demeurais, près la place des Cordeliers, je trouvai la maison en deuil, & toutes les physionomies accablées de surprise & de chagrin. La Maîtresse du logis poussait des cris & des sanglots, tandis que son mari & plusieurs autres person-

nes tâchaient, en vain, de la consoler. Je demandai à la servante quelle était la cause de ces gémissements; elle me dit que sa Maîtresse venait d'apprendre la mort de son fils unique, qui était au service. Et d'où vient, lui dis-je, que le père ne montre pas la même tristesse? Je ne sai pourquoi, me dit-elle, cependant il a beaucoup de tendresse pour son fils; mais il croit peut-être qu'il se porte bien. Mais encore, lui répliquai-je, comment la mère peut-elle avoir appris sa mort, tandis que le père le croit en vie? Alors elle me dit que dans un instant où la mère se reposait dans sa chambre, deux gouttes de sang avaient tombées sur son front & sur sa ceinture, & que c'était pour cette femme un signe d'autant plus infaillible de la mort de son fils, qu'on connaissait à Constantinople, un Laboureur [illegible] appris [illegible] sur un signe pareil. [illegible] mort, reprit la servante,

nous avons un chien dans ce quartier qui aboye tous les soirs dans les rues, & ce ne peut être qu'un signe de malheur.

Voyant que l'ignorance d'un phénomène simple & naturel, portait ainsi la désolation dans une famille, je demandai à parler à cette tendre mère, pour tâcher de lui donner quelque consolation. Je trouvai dans sa chambre un grand nombre de voisins, parmi lesquels il y avait deux Savants ou prétendus tels, qui se disputaient sur la certitude du signe qui causait tant de [illegible]ées.

Le premier disait que deux gouttes de sang tombées sur le front & sur la coëffure d'une femme, n'annoncent pas plus la mort d'un homme que le rêve sur un numéro de la loterie n'annonce sa sortie de la roue de fortune. Il peut bien arriver, disait-il, que le numéro vu en songe soit bon une fois, parce que le rêve ne doit pas l'empêcher de sortir; mais il arrive cinquante fois qu'il ne

sort point, parce qu'il n'y a aucune liaison réelle entre l'imagination d'un homme endormi & les combinaisons du hasard. On a vu, continua-t-il, un Officier se noyer en Flandre, dans l'Escaut, le même jour & à la même heure que sa sœur s'est noyée à Toulouse dans la Garonne. Dira-t-on pour cela que la vie de la sœur était essentiellement dépendante de celle du frère ; comme si on ne voyait pas de temps en temps des gens se noyer sans qu'il arrive aucun autre malheur dans la famille ? De là je conclus que deux gouttes de sang peuvent être tombées sur le front d'un Vieillard de Condrieu, le jour même que sa fille est morte à Genève, sans qu'on puisse induire de là que le même phénomène indique toujours le même malheur.

Et moi, je vous soutiens, disait l'autre Savant, que ces gouttes de sang annoncent la mort, parce que vous ne pouvez point me citer de faits pareils

qui soient arrivés sans annoncer quelque désastre; tandis que je peux au contraire, vous rappeller le sang qui tomba sur une table où l'on jouoit aux dés à la Cour de Henri quatre, ce qui fut le présage de l'assassinat de ce bon Prince, & de l'événement funeste qui mit la France en deuil.

Vous vous trompez, répliqua le premier, & vous croyez trop légérement un fait rapporté sans preuves, par des Historiens qui n'en ont pas été les témoins oculaires. Lisez Voltaire sur ce point; il vous dira que si le Père Daniel avait été un peu Physicien, il aurait su que les rayons de lumière réfléchis par les points noirs des dés à jouer & vus sous un certain angle, doivent paraître rouges, & qu'on peut alors prendre des taches d'encre pour du sang; d'où je conclus, que le fait que vous citez sur Henri quatre est apocryphe.

Le Docteur à qui on proposa cette

objection inattendue, ne sut guère que répondre ; mais il fut encore plus embarrassé quand on lui demanda d'où pouvaient provenir ces gouttes de sang, sinon de quelqu'un de la famille.

Alors je priai ces Messieurs de vouloir bien m'écouter un instant, & je leur dis : il est vrai que Voltaire fait sur le Père Daniel la remarque qu'on vient de citer, & je ne sai si le Poëte a tort ou raison de reprocher à l'Historien son ignorance en Physique ; mais si Voltaire était Physicien, & s'il était ici, je le prierais de vouloir bien m'expliquer quel est cet angle sous lequel il faut voir des points noirs pour qu'ils paraissent comme des gouttes de sang, à tous les Seigneurs de la Cour qui les voient sous différents angles, sans que personne s'apperçoive de cette illusion d'optique. Voltaire qui reproche si légérement aux autres de n'être pas Physiciens, a bien la mine de ne pas con-

naître lui-même le phénomène sur lequel il fait le savant ; quoi qu'il en soit, voici mon avis.

Un Naturaliste de Dijon a découvert que lorsque la chrysalide d'une certaine chenille qui s'attache aux planchers, se change en papillon, elle verse quelques gouttes de sang, qui peuvent tomber sur une table ou sur une personne qui est dans l'appartement. On a d'autant plus de tort de regarder ces gouttes de sang comme un signe de mort, qu'elles annoncent tout simplement la résurrection d'un insecte.

Cette remarque donna envie de vérifier si dans la chambre où nous étions il y avait quelques insectes attachés au plafond, & l'on trouva effectivement vers l'endroit où était la Maîtresse de la maison, quand le sang était tombé sur sa tête, divers grouppes de chrysalides, capables d'inspirer vingt fois la même terreur. Là-dessus, je fis quelques raisonnements pour prouver à cette mère dé-

solée le peu de rapport qu'il y avait entre la mort de son fils & la naissance d'un papillon ; & je parus lui faire plaisir quand je lui dis : Madame, je ne peux connaître de science certaine, que votre fils est en vie, parce qu'il n'est pas immortel & que je ne suis pas devin ; mais nonobstant vos craintes, il y a cent à parier contre un, qu'il se porte bien.

Mais, me dit-elle, que signifie donc ce chien que j'entends aboyer tous les soirs d'une manière effroyable ; n'est-ce pas pour annoncer la mort de quelqu'un ? Il y a dix ans, ajouta-t-elle, que ma mère est morte, & la même nuit nous entendîmes un dogue qui beuglait comme un taureau.

Madame, lui répondis-je, la faim peut faire aboyer un chien d'une manière effroyable, sur-tout quand il a perdu son Maître, & que les ténèbres de la nuit augmentant sa douleur lui ôtent tout espoir de trouver un gîte ;

il aboyerait dans un désert où il ne meurt personne, comme dans une grande ville où il meurt tous les jours du monde, & ses aboiements n'ont pas plus de rapport avec la mort de tel homme en particulier, que le chant nocturne du hibou ou le vol de la chauve-souris avec celle de cinq cents personnes qui meurent en France toutes les nuits.

Là-dessus, il lui resta encore quelques doutes ; mais ils furent entiérement dissipés deux jours après, lorsqu'elle reçut une lettre de son fils, qui annonçait son retour.

Parmi les personnes qui avaient accouru pour consoler cette femme, il y avait un Marchand du voisinage avec lequel je fis connaissance, & qui trois jours après m'invita à dîner chez lui ; nous eûmes ensemble une conversation que je crois pouvoir rapporter ici.

Il est bien étonnant, me dit-il, qu'un grand génie comme Voltaire se soit trompé comme vous l'avez prouvé l'autre

jour, sur un point aussi simple d'histoire naturelle.

Je ne suis pas plus étonné, lui répondis-je, d'apprendre qu'un grand Homme s'est trompé, que d'entendre dire qu'il y a des taches au Soleil : le Poëte Philosophe a trop écrit pour avoir toujours rencontré juste, & il n'y a que ceux qui ne font rien, qui ne se trompent jamais.

Cependant, me dit-il, je ne crois pas que les autres Auteurs se soient trompés si grossièrement.

Vous n'avez donc pas entendu dire, lui répliquai-je, que les erreurs de Descartes ont été réfutées par Newton, & que celui-ci a commenté l'Apocalipse ; vous ne savez donc pas, que selon un grand Naturaliste, la terre que nous habitons n'était autre chose que du verre, il y a environ vingt-cinq mille ans, & que s'il faut en croire le Spectateur, le Roi d'Angleterre pourrait perdre toutes ses possessions en Amérique, & même le

Royaume d'Ecosse, sans avoir lieu de les regretter.

Oh, pour ce point, me dit-il, je crois qu'il est vrai, parce que la puissance d'un Roi ne consiste pas dans l'immensité du terrein qu'il possède; mais seulement dans le nombre & l'industrie de ses sujets, d'où il s'ensuit que le Roi d'Angleterre ne perdrait rien en abandonnant la moitié de ses Etats, pourvu que dans l'autre moitié, il prît des moyens pour redoubler l'industrie & la population.

Voilà à-peu-près, lui dis-je, la raison que donne l'Observateur Anglais; mais je pense que sur ce point il a mal observé. Voici pourquoi : que diriez-vous du Propriétaire d'une forêt, qui en abandonnerait la moitié en disant : ce n'est pas l'étendue de la forêt, qui fait ma richesse, ce sont les arbres; or, je peux planter la même quantité d'arbres dans la moitié de mon terrein; donc je peux

abandonner l'autre moitié sans rien perdre

Il semble, me dit le Marchand, que ce raisonnement est juste.

Dans ce cas, lui dis-je, il peut faire sur la moitié le même retranchement qu'il a fait sur le tout, & se réduire au quart, en y plantant quatre fois autant d'arbres, que ce quart en contenait auparavant. Ensuite, il peut se réduire au huitième, en y en plantant huit fois autant, qu'il y en avait.

Le Marchand me dit alors, que ce n'était pas possible, à cause que le quart & le huitième de la forêt, ne pourraient jamais contenir autant d'arbres que la forêt entière en avait auparavant.

Et quand même cela se pourrait, lui dis-je, on aurait tort de resserrer une forêt dans des bornes si étroites, en en abandonnant les trois quarts, ou les sept huitièmes; parce que si on peut parvenir à faire valoir un quart autant

que valait le tout, on aurait évidemment quadruplé sa richesse, si au lieu d'abandonner les trois quarts on eût exercé son industrie sur la totalité.

Faites maintenant l'application aux Etats du Roi d'Angleterre, & voyez d'abord si ce Souverain pourrait mettre dans une seule partie de la Grande-Bretagne, autant de Sujets qu'il en a dans ses trois Royaumes, avec ceux de l'Inde & de l'Amérique, sans qu'ils fussent obligés de se manger les uns les autres; dans le cas où cela se pourrait, voyez ensuite si l'Irlande, l'Ecosse, & toutes les terres des Colonies que nous supposons abandonnées, ne seraient pas suffisantes pour en nourrir quelques millions de plus, & par conséquent dignes d'être conservées à la Couronne.

Quand vous aurez examiné ces deux points, voyez si le Parlement d'Angleterre, où il y a de si grands Politiques, aurait fourni tant d'argent & fait verser tant de sang, pour conserver treize

Provinces dans le nouveau monde, s'il avait pensé, comme le Spectateur, qu'on n'avait pas intérêt de les garder.

Je connais des Anglais qui pensent dans la théorie, comme l'Auteur que je réfute; mais je suis très-persuadé que s'ils étaient propriétaires d'un troupeau & d'une prairie, ils n'abandonneraient pas facilement la moitié de leurs paturages, sous prétexte qu'ils pourrraient nourrir le même troupeau dans l'autre moitié.

Vous voyez, d'après cela, qu'il ne faut pas toujours croire les Auteurs sur leur parole, soit qu'ils se trompent de bonne foi, soit qu'ils prétendent faire croire aux autres ce qu'ils ne pensent pas eux-mêmes. Il n'y a presque pas d'erreur qui n'ait été soutenue par quelque grand Homme; celui-ci prétend que les bêtes ont de la raison, & cet autre soutient que les hommes n'ont qu'un instinct. L'un dit que tout est bien, & l'autre réfute le système de Leibnitz, sans l'entendre, ou, pour mieux dire, il

fait semblant de ne l'avoir pas entendu, pour avoir le plaisir de le réfuter. L'un vous dira que le corps humain est une machine, montée d'avance pour produire tous les mouvements correspondants aux volontés de l'ame, & prétendra expliquer, par cette *harmonie préétablie*, comment l'ame paraît agir sur le corps; l'autre vous dira que les comètes sont des météores passagers, quoiqu'il soit démontré en Astronomie que ce sont de véritables planètes qui décrivent des ellipses excentriques. Je ne finirais point, si je voulais vous donner ici le catalogue de toutes les erreurs consignées dans nos bibliothèques; il en est des systêmes philosophiques, comme des procès qu'on plaide au Palais, & comme des prétentions de deux Souverains qui sont en guerre; c'est-à-dire, qu'il n'y en a point qui ne soit en même temps soutenu & combattu par de vaillants champions.

Si cela est, me dit le Marchand, un homme qui n'est pas en état de juger par lui-même, est obligé de douter de tout.

Pardonnez moi, lui répliquai-je, car, comme nous avons en politique des points sur lesquels deux Nations s'accordent toujours d'après le droit des gens, & comme on connait en Jurisprudence des principes assez certains, & des maximes assez constantes pour ne jamais fournir matière à procès ; de même nous avons dans les sciences, des vérités si bien démontrées, qu'elles ne peuvent pas donner lieu à différents systêmes. Quant à celles sur lesquelles les Savants n'ont pas été d'accord, il en est plusieurs qui ne fournissent plus matière à contestation, & sur lesquelles le procès est à présent jugé ; & sur ce qui reste d'indécis, c'est au Lecteur prudent à écouter attentivement les raisons fournies de part & d'autre, pour porter

ensuite un jugement impartial en prenant pour devise :

*Amicus Aristoteles, sed magis amica veritas.*

Alors un des convives, dont l'habit noir & les cheveux longs annonçaient un Jurisconsulte, se mêla de la conversation, en commençant de cette manière : le métier de faire des Livres est le dernier de tous, & la plus grande satyre qu'on puisse faire d'un homme, après avoir dit que c'est un fripon, c'est d'ajouter que c'est un Auteur.

Monsieur l'Avocat, lui répondis-je, vous parlez un peu légérement, en condamnant ainsi, sans aucun discernement, les grands & les petits Ecrivains, & votre sort ne serait sûrement point digne d'envie, si cette mauvaise cause que vous voulez entreprendre ressemblait à toutes celles que vous avez à soutenir au Palais.

Pourquoi donc ? me dit le Légiste ;

n'est-il pas clair qu'on ne publie aujourd'hui que des idées réchauffées & rajeunies. Tout ce que disent nos Ecrivains, a été dit par leurs prédécesseurs, & souvent par leurs contemporains, d'où je conclus que la littérature est un pillage, & que les Auteurs ne sont que des corsaires.

Hé, quand même, lui répliquai-je, on ne publierait aujourd'hui que des idées réchauffées ou rajeunies, comme vous le prétendez; la chaleur & la fraîcheur du style, sont-elles donc des qualités assez peu considérables pour qu'on doive les négliger & les mépriser? Mais n'allons pas si vîte, & si vous voulez me persuader qu'il n'y a que de vieilles idées dans les Ouvrages nouveaux, commencez par me prouver, si vous le pouvez, que les connaissances humaines ne font absolument aucun progrès, que tout est découvert depuis plusieurs siècles, qu'on n'invente plus rien dans les Arts, qu'au lieu d'admirer nos Palais modernes,

il ne faut admettre dans nos villes, qu'une Architecture rustique, & qu'il faut brûler l'Histoire Naturelle de Buffon, & les Comédies de M. de Callhava, pour ne lire que les Ouvrages d'Aristote & les farces Italiennes; quand vous m'aurez fourni cette preuve, ce qui ne sera peut-être pas pour vous une tâche bien facile, il vous restera encore à me faire voir, qu'un Auteur ne contribue aucunement à la propagation des connaissances humaines, quand il ne publie aucune idée de son invention; comme s'il fallait briser une glace, parce que les rayons qu'elle réfléchit ne viennent pas de son propre sein; ou comme si la Lune n'était d'aucun secours au voyageur nocturne, parce qu'elle brille d'une lumière empruntée; mais vous auriez trop à faire, s'il fallait me fournir toutes ces preuves, & pour vous soulager, un peu, de ce pesant fardeau, je vous offre, moi, de vous démontrer qu'il n'y a point d'Ou-

vrage littéraire ou scientifique, quelque pitoyable que vous puissiez le supposer, qui ne soit utile dans son genre, depuis un traité d'Alchymie jusqu'à un recueil de calembours.

Hé bien, me dit l'Avocat, dites-moi donc à quoi peut servir le Manuel des Oisifs, ou le recueil de charades.

Il sert, lui répondis-je, à amuser les amateurs de ce genre, qui sont en grand nombre : il en est de la nourriture de l'esprit comme de celle du corps : tout le monde ne peut pas digérer des viandes nourrissantes ; il est des malades qui sont obligés de choisir les aliments les plus légers ; mais quoique la charade soit ordinairement l'aliment des esprits faibles, il y en a quelquefois de très-vigoureux qui s'astreignent, pour peu de temps, à ce régime, pour pouvoir ensuite savourer avec plus de plaisir des matières plus substantielles. D'ailleurs, vous savez qu'il ne faut pas disputer des goûts ; & parce que vous aimez la danse

de Vestris, & la musique de Gluck & de Piccini, vous ne devez pas exiger que ceux qui aiment les amusements champêtres s'ennuyent tristement lorsqu'ils peuvent s'amuser au son du fifre & du tambourin. Si vous n'aimez que le genre sérieux, ou profond, pleurez tant que vous voudrez à la lecture d'un Drame, palissez sur un Livre de Droit ou d'Algèbre, & bâillez en lisant un discours Académique ; pour moi j'aime à rire quelquefois avec un faiseur de charades & de calembours, & plus il est bête, plus il m'amuse. Au reste, le Manuel des Oisifs est utile sous un autre point de vue bien plus intéressant, puisqu'il a fait naître la bienfaisance du sein même de l'oisiveté & de la frivolité ; c'est un digne Curé de campagne, qui a publié ce Recueil au profit des indigens de sa Paroisse ; & il n'y a peut-être pas de charade dans cette Compilation, qui n'ait valu cinq à six sous à un pauvre.

A ces mots, l'Avocat me dit qu'il passait condamnation sur l'utilité du Manuel des Oisifs ; mais, ajouta-t-il, à quoi peut servir un Ouvrage d'Alchymie qui ne donne & ne peut donner que de fausses recettes pour faire de l'or ?

Je conviens, lui dis-je, que l'art de faire de l'or n'est autre chose par rapport à l'Auteur, que l'art d'attraper de l'argent ; j'en connais un qui s'étant ruiné à acheter un laboratoire pour faire de bonnes expériences Chymiques, a rétabli sa fortune en composant un assez mauvais Traité sur la pierre Philosophale. Il est bien vrai que l'Ouvrage n'a pas été aussi utile aux Lecteurs qu'à l'Auteur & au Libraire ; mais le public pouvait-il exiger raisonnablement qu'on lui donnât pour un petit écu, l'art de faire de l'or, & le moyen de s'enrichir ? Cependant, on peut dire que les acquéreurs de l'Ouvrage ont reçu à-peu-près en espérance, la valeur de leur argent ; voici pourquoi ; ces sortes de Traités ne

sont destinés, en général, qu'à des gens qui se repaissent de chimères. Le seul espoir de faire, par leur art, dans un creuset, ce que la Nature a fait dans les mines du Pérou, les occupe continuellement, & leur fait supporter le fardeau de la vie; & quand un homme n'a pas d'autre bien, n'est-ce pas le servir utilement, que d'entretenir son espérance? Je connais un malade que la peur ferait mourir subitement, si on lui apprenait que sa maladie est incurable; il serait très-dangereux pour lui, qu'il fût détrompé. L'art du Médecin consiste, en pareille circonstance, à promettre continuellement une guérison qu'il ne peut effectuer, & cela pour calmer l'esprit du patient, & le faire vivre quelques mois de plus. Si le Docteur ne peut consoler le malade, que par de belles paroles, ce n'est pas sa faute; mais il fait son devoir, ou pour le moins son métier. Tel est l'Auteur Alchymiste à l'égard de ceux qui ont

conçu le projet insensé de faire de l'or ; s'il prolonge l'espérance de ses Lecteurs *bénévoles*, c'est seulement pour retarder l'accès de leur chagrin, & ce doit être compté pour quelque chose.

Votre cause est faible, me dit l'Avocat, & la comparaison n'est pas exacte, en ce que le Médecin ne mérite aucun reproche, puisqu'il n'est pas la cause de la maladie mortelle, qu'il promet de guérir ; au lieu que l'Auteur d'un traité d'Alchymie fait naître lui-même, par le titre de son Ouvrage, dans l'esprit de ses Lecteurs, un fol espoir qu'il ne peut accomplir.

A cela, je répondis qu'on ne peut guère inspirer l'espérance de faire de l'or, par le seul titre d'un Ouvrage, à moins que le Lecteur ne soit entièrement insensé, parce qu'il faut avoir bien peu de raison, pour ne pas voir que si le secret était bon, l'Auteur l'aurait gardé pour lui, que le Libraire le vendrait plus cher, que des millions

de Lecteurs en feraient leur profit, & enfin, que l'or deviendrait commun, & qu'un secret d'une pareille importance perdrait absolument toute sa valeur par la publication. Cependant, continuai-je, si nonobstant ces raisons il y a quelque homme de bon sens à qui le titre d'un traité d'Alchymie puisse en imposer, cet Ouvrage n'en sera pas moins utile, car le monde savant & littéraire, ressemble au monde physique, où les êtres qui sont en apparence inutiles ou pernicieux, tournent le plus souvent à notre avantage. Ces montagnes incultes & couvertes de bruyères, où l'on ne trouve que des serpents, vous choquent la vue, mais elles vous fourniront du marbre pour embellir votre demeure; elles cachent souvent les minéraux les plus précieux, & c'est de leur sein que sortent les fleuves & les rivières qui fécondent vos campagnes, en faisant fleurir le commerce par la navigation. Les grandes chaleurs de l'été, font éclore des mil-

lions d'insectes venimeux, mais elles mûrissent vos moissons ; le renard mange vos poules, mais vous faites un manchon de sa peau ; l'Auteur Alchymiste vous paraît n'avoir écrit que pour la propagation de l'erreur ; & c'est en faisant les fausses expériences qu'il indique, qu'on a trouvé un véritable spécifique pour vous guérir d'une maladie.

On peut comparer les Gens de Lettres, collectivement pris, à une armée complette dont chaque membre fait partie essentielle, quoiqu'il y ait beaucoup d'éclopés qui traînent la jambe en marchant. Celui-ci, après avoir écrit en prose, monte sur le cheval Pégase, & nous étonne par la sublimité de son style poétique : c'est un Dragon qui fait alternativement le service de l'Infanterie & de la Cavalerie ; celui-là fait, sans goût, une mauvaise compilation méprisée du public : c'est un Soldat maraudeur à qui on inflige une punition exemplaire ; il y en a qui mettant les autres à contri-

bution, & rassemblant tous les traits de lumière répandus dans divers Ouvrages, en forment un corps lumineux, qui les fait couronner dans une Académie : ce sont des Capitaines qui, soutenus d'une vaillante cohorte, gagnent la bataille & se couvrent de gloire ; d'autres, soit par paresse, soit par impuissance, renoncent à écrire, & cependant ils se mettent vaillamment à la tête des Ecrivains, en indiquant la marche qu'il faut suivre, & en faisant beaucoup plus de bruit que d'ouvrage : ce sont des Soldats qui ne voulant point manier les armes, se sont fait Tambours ; l'un vient de publier un premier essai qui n'est point un chef-d'œuvre, mais il mérite de l'encouragement : c'est une recrue qui peut entrer un jour dans la compagnie des Grenadiers ; l'autre a fait imprimer un Ouvrage dont le titre promet des merveilles, mais dans lequel on ne trouve que des mots : c'est un Militaire fanfaron qui sera méprisé de ses camarades pour

apprendre à pratiquer la devise du Régiment Dauphin.

*Res non verba.*

On en voit qui parlent quelquefois de littérature, sans rien écrire, ou qui gardent le silence en se reposant agréablement sur le plus joli fauteuil : ce sont des Invalides qui s'entretiennent de combats sans prendre part eux-mêmes dans la guerre actuelle, & dont le repos contribue à inspirer le courage, en offrant à ceux qui combattent, une agréable perspective.

Enfin, il y en a quelques-uns qui, après de nombreuses chûtes dans la carrière littéraire, renoncent entièrement à un genre de combat qui leur a procuré des blessures sans gloire ; mais on en trouve aussi, qui recouvrant leur ancienne vigueur, redoublent leurs efforts pour éviter ensuite les écueils qui les ont fait échouer : c'est comme à la suite d'une Armée, un hôpital ambulant où

il y a des moribonds & des convalescens ; mais d'où il sort de temps en temps de braves Militaires. Vous voyez, par-là, que dans la république des Lettres comme dans une Armée, les maux particuliers, tels que la paresse, les chûtes & la forfanterie sont inévitables, & qu'ils contribuent également au bien général. Mais comme le Chef d'une Armée ne pourrait exécuter aucun grand dessein, s'il n'était soutenu par des combattans de tous les ordres, je vais vous prouver pareillement que les grands Ecrivains ne sont tels, que par le secours des Auteurs subalternes.

Croyez-vous, par exemple, que Molière ait tiré de son propre fonds tous les traits dont l'ensemble forme des chef-d'œuvres ? Lisez le traité sur l'Art de la Comédie, & vous verrez que quand cet illustre Ecrivain puise son intrigue dans Plaute, & son dénouement dans Térence, un Auteur Espagnol lui fournit les incidens, & les Contes de Bocace lui

donnent le sujet de la Pièce : tout son mérite ne consiste pour ainsi dire, qu'à séparer l'or du cliquant, ou à extraire la quintessence des fruits & des fleurs qu'on lui apporte de toutes parts ; mais sans les ouvriers qui ont exploité la mine, ou qui ont ramassé les fleurs & les fruits, qu'est-ce qu'aurait pu faire le savant Chymiste, & l'habile Distillateur ?

Dans le genre scientifique, prenons pour exemple les Ouvrages Astronomiques de M. de la Lande. Croyez-vous que cet habile Astronome, aurait pu découvrir lui seul toutes les vérités lumineuses qu'il développe si savamment ? N'a-t-il pas profité des instructions de toutes sortes d'Observateurs, depuis Hipparque jusqu'à Picard ? En corrigeant les erreurs de Ptolomée & de Tycho-brahé, ne profite-t-il pas de leurs découvertes, pour calculer ensuite l'orbite de la planète de Herschel ? Je ne prétends pas en cela, diminuer la gloire

de M. de la Lande ; je veux dire seulement, que chacun a son mérite, & que l'habile Architecte qui construit la coupole d'un beau temple, peut bien laisser à d'autres l'honneur d'en avoir élevé l'échafaudage, & d'avoir posé les premiers fondements de l'édifice.

Pour les Ouvrages d'un genre moyen, je citerai les éléments de Géographie, par Buache. Cet Auteur n'a sûrement pas vu tous les Pays dont il donne la description, & il n'a pas été témoin oculaire de tous les traits historiques qu'il rapporte. Qu'a-t-il donc fait ? il a consulté les Anciens & les Modernes ; il a profité du Journal aride d'un Pilote, & de la Relation informe des Voyageurs ; il a mis à contribution l'Histoire Civile & Naturelle de divers Ecrivains ; & sous ce point de vue, je ne vois dans son Ouvrage, qu'un fleuve formé par le concours de plusieurs rivières qui ont été formées elles-mêmes par des gouttières & des ruisseaux.

Vous voyez par ces exemples, que le grand & le petit tiennent nécessairement ensemble, que l'excellent & le médiocre sont dans une mutuelle dépendance. Les habitants des chaumières nourrissent le grand Seigneur dans son palais, & le fanal ne brille au haut de la pyramide, que parce que l'édifice est supporté par des pierres exposées aux éclaboussures. Depuis la mousse jusqu'à l'arbre de haute-futaie, & depuis le portrait à la Silhouette jusqu'aux tableaux de Vernet, la Nature & les arts offrent par-tout une infinité de rangs & de nuances, & vous voudriez bannir de la littérature toute médiocrité, & ne juger dignes de l'impression que des Ouvrages sublimes! Quand même vous pourriez faire exécuter un pareil projet, que pourrait-on imaginer de plus décourageant?

L'Avocat fut si content de mon petit plaidoyer, en faveur des Auteurs subalternes, qu'il devint mon ami, & m'invita à faire un tour de promenade avec lui,

lui, pour me conduire ensuite chez un Physicien qui s'amusait à faire des expériences Chymiques. J'appris en cette occasion, un petit secret dont je crois devoir faire part à mes Lecteurs.

Le Physicien nous montra d'abord sept bocaux remplis de liqueurs différemment colorées, & nous dit : Messieurs, je ne fais point comme le vulgaire des Chymistes qui, pour changer la couleur d'une substance liquide en versent une autre, qui, par le mêlange, produit ce changement. Je ne verserai rien, je ne toucherai point à mes bocaux, & cependant, à votre commandement, ils changeront tous de couleur. Alors, à mesure que nous l'ordonnions & sans qu'on touchât à l'appareil, le bocal jaune devint verd, le bleu fut changé en cramoisi, le rouge devint bleu, & le bleu parut violet. Le brun fut aussi changé en jaune, le rouge en noir, & le verd en rouge.

Cette expérience nous surprit, d'autant plus que nous ne pouvions entrevoir aucun moyen naturel de l'exécuter; mais nous fûmes encore plus surpris, lorsqu'on opéra sur trois autres bocaux; car l'un qui était verd, perdit sa couleur pour la reprendre ensuite au commandement, & tandis que le second qui était rouge, devenait noir pour recouvrer ensuite sa première couleur, le dernier qui contenait une liqueur limpide, devint alternativement noir, transparent, & encore noir.

Si nous eussions vu verser dans les bocaux quelque liqueur, ou quelque poudre, nous aurions attribué à cette cause, des effets qui auraient été alors beaucoup moins surprenants; mais ne voyant absolument rien de cette nature, & voulant cependant tâcher de découvrir quelque moyen d'expliquer de pareils phénomènes, nous priâmes le Physicien Chymiste, de vouloir bien réité-

rer ses expériences, en lui disant qu'on ne pouvait se lasser de les voir & de les admirer.

*Nec vidisse semel satis est, juvat usque morari.*

Ce ne serait qu'avec bien de la peine, nous dit-il, que je pourrais recommencer, & j'aurais besoin pour cela de quelques préparatifs; mais si vous voulez savoir par quel art je produis ces petites métamorphoses, apprenez, que tous mes bocaux adaptés à ma commode, communiquent par un tuyau caché à des vases qui sont un peu plus élevés dans la chambre voisine, & que par conséquent, lorsque mon Domestique verse secrétement dans quelqu'un de ces vases une certaine liqueur, elle se glisse aussitôt dans le bocal correspondant, pour y produire les changements qui viennent de vous surprendre.

Il nous donna ensuite la recette des liqueurs, qu'il fallait mettre dans les

vases & dans les bocaux, & je vais en faire présent à mes Lecteurs, après les avoir priés de jeter un coup-d'œil sur la figure suivante, qui représente la position d'un vase & de son bocal. Voyez fig. 3.

1°. *Pour faire changer le jaune en verd.*

Le bocal doit contenir de la teinture de safran, & le Domestique caché dans la chambre de derrière doit verser dans le vase, de la teinture de roses rouges.

2°. *Pour faire changer le bleu en cramoisi.*

Teinture de violettes dans le bocal, & esprit de soufre dans le vase.

3°. *Pour changer le rouge en bleu.*

Dans le bocal, teinture de roses rouges, & dans le vase, esprit de corne-de-cerf, &c.

4°. *Pour changer le bleu en violet.*

Dans le bocal, teinture de violettes, & dans le vase, de la dissolution de cuivre.

5°. *Pour changer le brun en jaune.*

Du lixivium dans le bocal, & de la dissolution du vitriol de Hongrie, dans le vase.

6°. *Pour changer le rouge en noir.*

Dans le bocal, de la teinture de roses, & dans le vase, de la dissolution de vitriol de Hongrie.

7°. *Pour changer le verd en rouge.*

De la dissolution de cuivre dans le

bocal, & de la teinture de cyanus, dans le vase, &c.

8°. *Pour ôter & rendre ſa couleur au verd.*

Dans le bocal, diſſolution de cuivre, & dans le vase, 1°. de l'eſprit de nitre, 2°. de l'huile de tartre.

9°. *Pour faire que le rouge devienne noir; & enſuite rouge.*

Dans le bocal, teinture de roses : & dans le vase, 1°. diſſolution de vitriol, 2°. huile de tartre.

10°. *Pour faire qu'une liqueur limpide devienne ſucceſſivement noire, tranſparente, & encore noire.*

Dans le bocal, de l'infuſion de galles : & dans le vase, 1°. diſſolution de vitriol, 2°. huile de vitriol, 3°. huile de tartre, &c. &c.

## CHAPITRE QUATRIEME.

*Il fait de vains efforts pour donner de l'esprit à une Financière qui lui apprend ce que c'est que de* L'EAU BÉNITE DE COUR, *& après avoir enseigné des mots qui s'écrivent de cinq à douze manières différentes, quoiqu'ils soient toujours les mêmes pour l'oreille, il expose le danger de jouer au domino dans les Cafés, & dévoile l'art de faire parade de science sans en avoir. Un Lyonnais lui fait manger du poisson d'Avril au mois d'Octobre. Conversation avec un Peintre Matérialiste, dont le système sur la formation des insectes, n'était fondé que sur un tour de passe-passe.*

J'AVAIS fait connaissance à Lyon avec plusieurs riches Bourgeois, qui paraissaient se plaire à ma société, & m'invitaient à toutes leurs parties de plaisir. Je pouvais, chaque jour, aller dîner

chez l'un, & souper chez l'autre, & j'étais assuré d'être bien reçu ; mais outre que j'avais une aversion naturelle pour la profession de parasite, je me dégoûtai bientôt de ce genre de vie, quand je m'apperçus que la nécessité de me présenter toujours sous un costume brillant, m'occasionnait beaucoup plus de dépense que je n'en aurais pu faire en vivant philosophiquement chez moi ; d'ailleurs mon introduction dans le beau monde, ne me conduisait à rien ; je voyais tous les jours mes finances diminuer, & quoique mon entrée dans de bonnes maisons excitât l'envie de plusieurs personnes qui avaient quatre ou cinq mille livres de rente, cet avantage n'était pas très-agréable pour moi, à qui il ne restait qu'environ quinze louis de capital. Je pressentis que je pourrais me trouver dénué de toutes ressources, quand je serais dans la détresse, & je pensai que je ferais bien mieux de combattre cette maladie, dès

sa naissance, que d'attendre, pour y remédier, qu'elle fût parvenue à son comble.

*Principiis obsta serò medicina paratur,*
*Cum mala per longas invaluere moras.*

C'est pourquoi je fis part de ma position à tous ceux qui m'avaient témoigné de l'estime & de l'amitié, en les priant de me procurer parmi leurs connaissances, quelques élèves, dont je pusse commencer, ou perfectionner l'éducation. Alors, il y en eut plusieurs qui me tournèrent poliment le dos : tous les autres me firent des promesses, & un seul me tint parole. Celui-ci m'introduisit chez une riche Financière, jouant la Marquise, & soi-disant protectrice des gens à talents, qui voyant ses charmes diminuer tous les jours, voulait y suppléer par ceux de l'esprit & du savoir; ce n'est pas qu'elle voulut précisément devenir savante, ou précieuse ridicule; mais comme elle avait trop écouté dès

sa plus tendre jeunesse les admirateurs de sa taille & de sa figure, elle se repentait d'avoir négligé les autres moyens de plaire. Madame *Turcaret* était une beauté sur son déclin, & quoiqu'elle jouît d'une fortune immense, ses soupirans désertaient peu-à-peu, tandis que sa sœur, moins belle & moins riche, mais qui avait eu soin de cultiver son esprit, tant par la lecture des bons Livres que par la conversation avec des Gens de Lettres, se voyait tous les jours entourée de personnes du plus haut rang & du plus grand mérite, qui lui faisaient la cour. La Financière qui avait autrefois causé beaucoup de jalousie à sa sœur, était à son tour un peu jalouse, & pour pouvoir inspirer de l'estime quand elle n'inspirait plus d'amour, elle se mit en tête d'avoir de l'esprit, & demanda un Maître qui pût lui en donner.

Ayant été choisi pour l'exécution de ce projet, je représentai à Madame, combien il était difficile, & toutefois

pour dorer la pillule, je lui dis en manière de compliment, que la Nature l'avait douée de qualités si brillantes, que l'art n'avait presque plus rien à faire. Cependant, ajoutai-je, l'art d'avoir de l'esprit, s'il y en a un, présente beaucoup plus de difficultés à vaincre, qu'aucune science en particulier, puisqu'il s'étend en général, sur toutes les connaissances humaines qui sont son élément. L'esprit, tantôt superficiel, tantôt profond, s'exerce également sur toutes les matières frivoles & intéressantes; tout est de son ressort, depuis le gain d'une bataille jusqu'à une déclaration d'amour; quand il nous étonne par la hardiesse & la nouveauté de ses productions, on l'appelle *génie*; mais quelque nom qu'on lui donne, il se replie de mille manières, & se cache de temps en temps pour paraître ensuite avec plus d'éclat, & s'il montre quelquefois une fausse lueur, il doit toujours finir par répandre

des traits de lumière aussi brillants qu'inattendus.

Je pense bien, me dit Madame Turcaret, que c'est en cela que l'esprit consiste, car c'est en parlant de toutes sortes d'objets, & en donnant à ses idées une tournure toujours nouvelle, que ma sœur excite alternativement le rire & l'admiration, selon ses desirs; mais, ajouta-t-elle, il faut donc que je commence comme ma sœur, qui a étudié longtemps les Eléments de Chymie, d'Histoire & de Mécanique; elle sait parfaitement la Grammaire Anglaise & l'Astronomie; elle fait des vers comme Cicéron, & moi je sai à peine écrire de la prose.

Madame, lui répliquai-je, il est très-possible qu'une Dame fasse des vers Français, aussi bien, & même un peu mieux que Cicéron n'en faisait en Latin; mais, si outre cela, cette personne a bien étudié la Langue Anglaise par principes, elle ne peut pas avoir eu le temps

d'apprendre parfaitement la Mécanique, l'Histoire & la Chymie ; chacune de ces sciences, en particulier, peut occuper un Savant toute sa vie, sans qu'il parvienne à la perfection ; (1) vous parler autrement, ce serait vous tromper, & je ne veux vous promettre que ce que je peux accomplir. Croyez que Madame votre sœur n'a qu'une légère idée des sciences, & que c'est assez pour faire briller une femme quand ceux à qui elle parle lui font la politesse de n'être point exigeants, & sur-tout quand elle a l'art d'éluder les questions qu'elle ignore pour ne parler que de ce qu'elle sait. Au reste, je ne suis ni Chymiste, ni Historien, ni Mécanicien, ni Géomètre. Il vous faudrait vingt Maîtres différents, pour vous expliquer toutes les sciences, & vous n'en apprendriez aucune ; mais comme je connais de tout un peu, à-

(1) *Ars longa, vita brevis, experientia fallax, judicium difficile.*

peu-près, comme Madame votre sœur; si les connaissances variées que j'ai acquises peuvent vous être agréables, j'offre de vous en faire part.

Alors elle me pria de lui donner réguliérement des leçons méthodiques de Géographie, à condition que nous y joindrions l'Astronomie & l'Histoire, & qu'en parlant de la patrie des Virgiles, des Archimèdes, & des Vaugelas, nous ferions de fréquentes incursions sur la Poésie & les Mathématiques, sans négliger l'orthographe.

Voulant vaincre toutes ces difficultés, & me tirer, comme on dit, de ce mauvais pas, avec les honneurs de la guerre, je me procurai diverses sortes de Livres, que je regardai non comme des instruments de ma victoire, mais comme des armes défensives qui pouvaient me procurer une capitulation honorable. Ce n'est pas que j'eusse besoin d'étudier moi-même, pour instruire mon élève des plus petits éléments des sciences;

mais je prévoyais que m'érigeant en Maître, je pourrais être obligé tôt ou tard, de lutter contre des forts, qui par jalousie ou par amour-propre, chercheraient à me convaincre de ma foiblesse. Tel un Maître en fait d'Armes, qui n'a souvent à montrer que la tierce ou la quarte, à ceux qui commencent à s'escrimer dans son art, est cependant obligé d'en connaître toutes les ruses, pour se défendre au besoin contre ses concurrents.

Ce que j'avais prévu arriva bientôt après, car un jour que j'avais expliqué dans ma leçon en présence d'un prétendu Savant, comment les planètes paraissent s'arrêter ou reculer dans le Ciel, lors même quelles avancent dans leur orbite, il m'attaqua sur les comètes, & me prouva facilement que je n'étais pas en état de prédire au jour & à l'heure le retour de celle qui parut en 1661. Je convins de mon ignorance sur ce point, & sur plusieurs autres qu'il n'en-

tendait pas mieux que moi; mais comme il affecta de m'interroger sur les points les plus difficiles, qui forment encore un problême parmi les Savants, & comme il semblait vouloir prouver à mon élève qu'elle n'avait pour Maître qu'un petit écolier, je l'interrogeai à mon tour, sans aucun égard pour son air de suffisance, & quand j'eus découvert le côté faible qu'il voulait me cacher, je le poursuivis, l'épée dans les reins, en le frappant d'estoc & de taille. Apprenez, lui dis-je, en finissant, que quoique je sois un petit Astronome, je sais bien distinguer ceux qui ne le sont point; sachez encore, qu'on peut très-bien montrer l'usage d'un planétaire, sans être obligé d'expliquer tous les phénomènes célestes, par la raison qu'un Pilote *Côtier* peut conduire un vaisseau hors du port & de la rade, pour le laisser entre des mains plus habiles quand il est parvenu en pleine mer. Apprenez enfin, que si j'étais savant

Astronome,

Astronome, je n'expliquerais point ici la définition du Zodiaque & du Méridien, avec la diversité des saisons, parce que le Souverain d'un Empire ne doit pas être chez lui, l'introducteur des Ambassadeurs. Madame *Turcaret* étudiait aussi l'Anglais, tant pour suivre la mode, que pour avoir le plaisir de parler dans l'occasion avec quelques-unes de ses amies, sans être entendue par ses gens. Son Maître de Langues lui donnait tous les jours un theme & une version, pour lui apprendre la Langue Anglaise, comme on apprend le Latin dans les Collèges. Un jour qu'elle était embarrassée pour traduire quelques vers de Pope, elle me pria de lui aider à faire sa traduction; & comme je connaissais passablement les principes de cette Langue, je parvins facilement, à l'aide d'un Dictionnaire, à faire ce qu'elle desirait. Ensuite elle montra mon ouvrage au Maître de Langues, qui la félicita de ses progrès, croyant que c'é-

tait elle qui avait traduit le passage du Poëte. Elle fut si contente des éloges qu'elle reçut en cette occasion, que le lendemain & les jours suivants, voulant obtenir les mêmes louanges, elle me pria de lui rendre le même service. En continuant ainsi pendant deux mois, j'appris l'Anglais pour elle ; le Maître croyait toujours que mes traductions étaient l'ouvrage de son élève ; il voyait avec peine arriver le moment où il n'aurait plus rien à faire, & cependant il la félicitait sur son intelligence, tandis qu'elle riait en s'applaudissant en secret du tour qu'elle lui avait joué.

Lorsqu'elle vit que j'en savais à-peu-près autant que son Maître, elle le congédia pour devenir encore mon écolière en cette partie. Je voulus commencer par lui expliquer quelques dialogues familiers, sur divers sujets ; mais elle préféra de traduire un Roman dont on lui avait parlé, comme d'un Ouvrage *délicieux*. D'abord, je lui en expliquai

tous les jours un chapitre, en m'attachant au *mot à mot*, pour mieux inculquer les principes ; mais comme la matière devenait tous les jours plus intéressante, Madame *Turcaret* m'ordonna de laisser là toutes discussions grammaticales, pour avancer plus vîte vers le dénouement. Dans la suite, elle prit tant d'intérêt à l'Héroïne du Roman, qu'elle se contenta de me le faire lire en Français.

C'est ainsi que finit son étude de la langue Anglaise, & comme elle savait à peine dire en cette Langue, *bonjour* & *bonsoir*, elle me fit reproche de lui avoir donné tant de leçons pour ne lui rien apprendre. Je lui représentai que ce n'était pas entièrement ma faute, & que si j'avais manqué mon but, c'était parce qu'elle m'avait indiqué une fausse route.

Cette réponse lui fit comprendre que ce n'est pas à l'aveugle à montrer le chemin à son conducteur, & dans la

suite, elle se prêta de meilleure grace à adopter de temps-en-temps ma méthode dans les leçons que je lui donnai sur d'autres matières.

Elle apprit passablement les Eléments de l'Histoire de France, & la Description de l'Europe & de la Mappemonde; mais la Grammaire fut son écueil. Je crois qu'elle aurait mieux appris la définition d'une *parallaxe* que d'un *adjectif*, & j'aurais eu plus de facilité à lui montrer les loix de Képler, sur la distance & les mouvements des planètes, qu'à lui enseigner les règles de Restaud, sur les participes Français. Je ne pus jamais lui faire entendre aucun principe général sur l'orthographe : il est bien vrai que lorsque je lui expliquais ces principes, elle me disait à chaque instant : *je vous entends bien ;* mais quand il fallait en venir à l'application, elle écrivait à chaque mot, deux ou trois lettres de plus ou de moins, qu'il ne fallait; cependant elle avait la meilleure

volonté du monde ; elle se roidissait contre toutes les difficultés ; mais je renonçai à lui expliquer les principes généraux, & me voyant réduit à imiter les Maçons qui cachent le tuf avec du plâtre, je lui montrai l'orthographe de chaque mot en particulier, en lui faisant écrire sous ma dictée, quelques Poésies légères pour diminuer la sécheresse des leçons.

Un jour qu'elle voulait absolument comprendre comment un mot doit quelquefois être écrit différemment, selon le sens de la phrase, quoiqu'il soit toujours le même pour l'oreille : elle appuya ses deux coudes sur la table, & mit sa tête dans ses deux mains pour mieux m'écouter sans aucune distraction. Alors je fis une assez longue dissertation pour expliquer en détail la différence qu'il y a entre le *sein* d'Abraham, le *seing* privé, le *saint* Martyr, le *cinq* Janvier, & le *sain* & sauve ; mais tandis que je parlais, elle fit un somme, & quand

elle fut éveillée, elle écrivit ; le *cinq d'hAbraame*, le *sein privée*, le *sain Jean Vié*, le *saint & sove*, & le *seing Marc tire.* (1)

Voyant son peu de progrès dans cette partie, je pensai qu'elle devait continuer de faire écrire toutes ses lettres par son Secrétaire, & je me regardai comme un Agriculteur malheureux qui n'a cultivé qu'un terrein stérile. Cependant je remarquai que, puisqu'elle ne visait à autre chose qu'à avoir de l'esprit, nous nous étions un peu écartés de son but, parce

(1) Les personnes qui veulent faire parade de savoir en fait d'orthographe, demandent quel est le mot qui est toujours le même pour l'oreille, quoiqu'il doive s'écrire, selon le sens, de douze manières différentes. Ce nombre étonne d'abord ; cependant ils prouvent qu'ils ont raison, en écrivant ce qui suit : la pensée, les pensées, je peux penser, j'ai pensé, des nombres pensés, vous pensez, cheval pansé, jument pansée, je peux les panser, je les ai pansés, je les ai pansées, vous les pansez.

que l'esprit consiste moins à savoir l'Histoire, la Géographie, l'orthographe, & les autres parties de l'éducation, que dans la facilité naturelle qu'on a de les apprendre ou d'y suppléer : or cette facilité peut bien se perfectionner par l'habitude ; mais c'est la Nature qui la donne. Je fis part de quelques-unes de ces réflexions à Madame *Turcaret* ; mais elle ne fut pas de mon avis, & pour me prouver combien j'avais tort, elle me fit lire la lettre d'un jeune Seigneur, qui lui enseignait l'art d'acquérir de l'esprit, de la manière suivante.

« Lisez de temps en temps quelque conte plaisant, & des historiettes amusantes ; apprenez par cœur des épigrammes, des couplets satyriques, & des chansons burlesques ; parcourez les recueils de bons mots & de reparties fines ; exercez-vous à faire des équivoques ; bannissez la science & le bon sens, & ne prenez pas tant de peine pour faire de l'esprit, puisque nous

avons des magasins où on le trouve tout fait ».

Madame *Turcaret* me blâma de ne lui avoir pas donné moi-même cette recette, qui lui paraissait très-bonne ; mais je lui répondis ; Madame, ce n'est là que la recette d'un Empyrique, qui n'apprend autre chose qu'à faire des Charlatans comme lui, en fait de bel esprit ; car il y en a en ce genre, comme en Médecine.

Est-il possible ? me dit la Financière. C'est réel, lui répondis-je, car qu'entend-on par Charlatan, si ce n'est un homme qui en impose en étalant des biens qui ne lui appartiennent point, & qui se disant possesseur d'un secret que tout le monde connaît, cache son ignorance sous de belles paroles, & se montre couvert de clinquant & d'ornements empruntés ?

Voilà Madame, ce que l'on fera en suivant votre recette ; mais le secret qu'on vous confie, est éventé depuis

long-temps. On a déja fait des Comédies avec des Recueils de bons mots, & l'on puise tous les jours dans le Dictionnaire d'Anecdotes, de quoi briller en conversation. La Librairie publie tant de petits Livres merveilleux pour rendre spirituels par artifice ceux qui ne le sont pas naturellement, & l'esprit d'emprunt est devenu si commun, qu'on trouve à peine le véritable, & que dans peu, quiconque voudra se singulariser, sera obligé d'avoir un peu de bon sens.

Nonobstant ma réponse, Madame *Turcaret* m'invita à faire usage de sa recette, & me pria de lui donner en cela tous mes secours : de sorte qu'après avoir parlé contre le charlatanisme, je fus obligé d'en poser les premiers fondements.

Depuis le *Menagiana* jusqu'au *Santeuillana*, nous parcourûmes des *ana* de toute espèce. Nous parvînmes à en extraire deux mille huit cents pointes, qui en étaient comme la quintessence,

de sorte, qu'on ne pouvait guère nous parler sans que nous eussions l'occasion d'intercaler quelque repartie superfine de Santeuil, de Scarron, ou de Roquelaure. Par ce moyen, nous en imposions facilement aux gens du commun, & nous parraissions riches avec le bien d'autrui. Tel est un Marchand Bijoutier qui étale dans sa boutique une infinité d'objets précieux, où l'on voit briller l'or & les diamants: ceux qui ne connaissent pas les crédits du commerce, le regardent comme un millionnaire; mais les gens mieux instruits, savent souvent que ce qu'on voit chez lui appartient à ses créanciers.

Telle était à-peu-près notre position, en fait de bel esprit. Nous ne pouvions rien étaler dans la conversation, dont nous ne fussions redevables à quelque Auteur subtil, & les personnes instruites s'appercevaient facilement, non-seulement que tous nos discours brillaient d'un éclat emprunté, mais encore que

tous nos propos étaient autant de larcins.

Madame *Turcaret*, mécontente de voir qu'elle n'avait pu obtenir qu'un succès éphémère, me reprocha indirectement de lui avoir fait perdre son temps. Mais, me disait-elle, êtes vous bien en état de montrer ceci ? pouvez-vous bien enseigner cela ?

Il est possible, Madame, lui répondis-je, que je n'aye pas autant de facilité à vous montrer que vous en avez à apprendre ; mais, au moins, veuillez faire attention, que vous m'avez presque toujours indiqué ma route, & que si je me suis égaré en la suivant, je ne vous ai jamais promis plus de succès que vous n'en avez. D'ailleurs, ajoutai-je, si vous voulez bien vous rappeller les nombreuses distractions que vous ont causé votre Parfumeur & votre Marchande de Modes, vous verrez que vos progrès sont sensibles, eu égard au peu de temps que vous avez employé à l'étude.

Madame *Turcaret* m'invitait souvent à dîner, & je remarquai qu'elle affectait toujours de m'inviter lorsqu'elle donnait des repas de parade, comme pour me rendre témoin de toute sa grandeur, & de tous les honneurs qu'on lui rendait chez elle. Le matin, quand je lui donnais leçon, je la voyais, pour ainsi dire, dépouillée de tout son éclat, & accompagnée de son seul mérite. Souvent nous déjeûnions ensemble sans façon ; nous lisions quelques scènes de Molière, ou nous jouions au volant, tandis que d'honnêtes gens se morfondaient dans l'anti-chambre, parce que jusqu'à midi, on faisait dire qu'il n'était pas jour. Mais à l'heure du dîner, c'était à moi à me morfondre à mon tour, pour expier les menus-plaisirs dont j'avais joui le matin. Je me trouvais dans une compagnie brillante dont je n'étais que la partie honteuse. L'or & la broderie éclataient sur tous les habits, excepté sur le mien, & je voyais tant de

joie factice sur tous les visages, que je croyais être dans un bal où tout le monde me paraissait masqué, excepté moi. On s'accablait réciproquement de cérémonies, en disant qu'on n'en faisait point, & quand une Dame ennuyait la compagnie par des contes à dormir debout, un flatteur bâillant à bouche close, lui répondait fort sérieusement, qu'il y avait de quoi mourir de rire. J'étais absolument seul dans une société si nombreuse, & j'étais continuellement obligé de garder le silence; car comment aurais-je pu placer un mot, dans un lieu où personne n'était disposé à m'écouter, & où l'on ne parlait que d'objets qui m'étaient entièrement inconnus. Le vieux *Dorimon* ne citait d'autre Auteur, que son Marchand de chevaux Normands; le jeune *Damis* employait toute sa rhétorique à faire un éloge perpétuel d'une jeune Paysanne qu'il avait enlevée dans un village; il cherchait à faire admirer sa bienfaisance, en se vantant d'avoir

envoyé quelques écus de six francs à une pauvre mère dont il avait déshonoré la fille : & tandis que Madame *Turcaret* pérorait sur ses bijoux & ses chiffons, son mari agitait les grandes questions, de savoir si le vieux Mondor était bon Gentilhomme, & si, quand il serait veuf d'une vieille prude, il épouserait une jeune coquette.

A tous ces beaux discours j'étais comme une pierre,
Ou comme la Statue est au Festin de Pierre.

Ce qui me tourmentait le plus dans cette occasion, c'est que la plupart des Orateurs me regardaient de temps en temps, comme pour me demander mon suffrage, & j'étais obligé d'applaudir des yeux, & d'un signe de tête, à des discours qui ne faisaient qu'étourdir mes oreilles.

Quoique je ne jouasse là-dedans, qu'un rôle muet, je me gardais bien de rester dans une parfaite inaction ; je mangeais bien, & je buvais mieux ; mais en fai-

sant main basse sur les perdrix & les poulardes, je disais en moi-même : heureux le Philosophe, qui ne connaissant ni l'ambition ni l'infortune, peut manger tranquillement une côtelette dans son grenier ; chez les Riches, continuais-je, & chez les heureux du siècle, le Sage est toujours déplacé ; il ne peut ouvrir la bouche qu'au risque d'être accusé de pédanterie, & ceux qui lui imposent silence, sont les premiers pédants, puisqu'ils parlent toujours de leur métier.

Quand on m'invitait à dîner dans cette maison, c'était pour moi un jour de corvée. J'étais obligé d'accepter par bienséance, car lorsque je voulais trouver un prétexte pour m'en dispenser, en disant, par exemple, que j'avais des leçons à donner en ville, on me donnait à entendre que je devais me féliciter de l'honneur qu'on me faisait, & négliger toutes mes affaires pour faire ma cour. Je me gênais ainsi, trois ou quatre

fois par semaine ; mais c'était avec d'autant plus de raison, que Madame *Turcaret*, outre qu'elle payait mes leçons au prix ordinaire, m'avait promis dès le commencement, un poste de mille écus de rente, cependant au bout de quelques mois, elle me dit que cette place ne me produirait qu'environ dix-huit cents livres. Je lui dis que ce serait bien assez pour moi ; mais dans la suite, ma protectrice se réduisit à me promettre douze cents francs, & enfin quand il fallut en venir à l'exécution, elle m'envoya chez un de ses amis, qui me dit, que si je voulais étudier la Minéralogie pendant deux ans, j'aurais une corde de plus à mon arc, & qu'il pourrait me placer ensuite, *je ne sai où*, en qualité de surnuméraire, avec six cents livres d'appointements ; j'appris, en cette occasion, ce que c'est que de *l'eau bénite de Cour*.

Une circonstance concourut à me dessiller les yeux sur la belle perspective qu'on

qu'on m'avait fait voir, comme à travers un verre d'optique ; car un jour qu'un jeune *merveilleux* parlait à Madame *Turcaret* d'un certain protecteur, qui promettait la même place à six personnes différentes, pour recevoir en attendant l'encens que ses protégés lui offraient de toutes parts ; elle trouva ce fait si naturel, qu'au lieu d'en témoigner son indignation, elle ne fit qu'en sourire.

On se gênait si peu avec moi dans cette maison, (à cause de la fortune qu'on m'avait promise), qu'on me faisait venir quelquefois à huit heures du matin, pour donner une leçon à midi, & me laisser sortir à la fin du jour ; cependant, je gagnais à peine pour mon entretien, & l'on me faisait perdre trop de temps pour que je pusse employer ailleurs une partie de la journée à des occupations utiles ; je projetais une retraite, lorsque Madame *Turcaret* me dit qu'elle se trouvait suffisamment instruite en littérature, & me proposa de montrer

à lire à sa fille. J'avais regardé comme un grand honneur, d'être employé à perfectionner l'éducation d'une Dame estimable ; mais quand il fut question de montrer à épeller à un enfant, je me retirai bien vîte, crainte qu'on ne finît un jour par me proposer un place de Portier.

Lorsque je sortis de cette maison, pour n'y plus rentrer, il me sembla que mes épaules étaient soulagées du plus pesant fardeau, & que je commençais à respirer un air plus pur. Je repris mon ancienne gaieté, & tout en jouissant du présent, je m'occupai un peu de l'avenir, bien décidé à ne pas me laisser leurer une seconde fois, de belles espérances, à ne plus baguenauder chez des gens qui n'estiment que l'argent, & à préférer toujours une honnête liberté à des chaînes d'or.

Mon introduction dans le grand monde, m'avait causé tant d'embarras, & procuré tant d'ennui, que j'aurais volon-

tiers fait mes adieux à tout le genre humain ; mais il ne m'était guère possible de prendre ce parti, parce que

Pour être misantrope, il faut avoir des rentes.

Je cherchai donc à me faire des amis ; mais pour ne pas perdre entièrement mon temps, j'employai toutes mes heures de loisir à lire des Gazettes dans les Cafés, & à écouter des conversations de politique. J'appris en cette occasion, deux tours d'une nouvelle espèce, dont je ne fus pas la dupe, mais que je crois devoir rapporter ici, pour empêcher quelques-uns de mes Lecteurs de s'y laisser prendre. Le premier consiste à tricher au *domino*. On joue quelquefois à ce jeu dans les Cafés de Lyon, quoiqu'on y joue plus souvent aux cartes ; & je fus témoin que le premier est susceptible d'autant de tricheries que le second : les tours de cartes, ayant été suffisamment expliqués (dans mon Testament), je me borne ici à dire un mot du domino : ayant observé qu'un

certain Chevalier d'industrie gagnait tous les jours deux ou trois louis à ce jeu, & supposant que pour y réussir, il avait pour lui d'autres moyens que le hasard & le cacul, je l'observai avec quelque attention sans faire semblant de rien. Je remarquai d'abord, que mon Chevalier clignant les yeux, & faisant semblant d'être *myope*, baissait souvent la tête pour voir ses dés de plus près, comme un homme qui a la vue basse. Je pensai qu'il pouvait bien profiter de l'occasion pour jeter un coup-d'œil sur les dés qui étaient à l'écart, afin de les distinguer à quelque petite marque extérieure, & de connaître par ce moyen le jeu de son adversaire. Le Chevalier était d'autant moins soupçonné de cette industrie, qu'on le regardait comme une espèce d'aveugle. Je fus entièrement confirmé dans mon idée, quand je le vis jouer presque toujours aussi bien que s'il eût vu les deux jeux, & il ne me resta aucun doute

lorsque je le vis brouiller les dés à son tour ; car en faisant semblant de les mêler au hasard, il retenait les meilleurs sous un pouce, & les plus mauvais sous l'autre, ayant bien soin de prendre les premiers pour lui, & d'examiner si son adversaire s'emparait des seconds. Cependant, il me restait à expliquer comment le Chevalier pouvait distinguer par le dos, des dés qui de ce côté-là paraissaient se ressembler ; mais je fis attention qu'un homme n'a jamais sur son habit deux boutons qui se ressemblent parfaitement, & que sur cinquante écus de six francs frappés au même coin, on trouvera sur un certain nombre, quelques petits points ou quelques petites rayes qui les feront distinguer de tous les autres, quand on les examinera avec attention. La chose est encore plus facile avec les dés du domino ; car quand on les brouille, soit qu'on sue de la main, soit qu'on l'ait mouillée tant soit peu avec la langue, on peut laisser sur

ceux qui n'ont aucune marque extérieure, une légère empreinte qui ne sera pas sensible pour celui qui tourne le dos au grand jour, mais qui sera très-visible pour celui qui se baisse afin de les voir de près, & sous un jour favorable. Le fripon peut aussi avoir un *compere*, qui se plaçant à côté du Joueur dupé, pour regarder son jeu avec une indifférence simulée, le fait connaître à son complice par des signes de doigts; en un mot, ce jeu est susceptible d'autant de friponneries, que beaucoup d'autres qui semblent ne dépendre que du savoir & du hasard. On pourrait faire un gros Volume sur les mille & une fraudes qui s'y commettent tous les jours, & le seul moyen bien assuré que je connaisse pour n'y être pas trompé quand on est avec des personnes d'une probité suspecte, c'est de n'y pas jouer du tout, ou de ne jouer qu'une prise de tabac.

Le second tour que j'appris dans un

Café de Lyon, est d'un genre plus amusant & moins dangereux ; il consiste à montrer beaucoup d'esprit & de science, sans avoir ni l'un ni l'autre.

Deux jeunes gens s'y disputèrent, d'abord, très-savamment, en citant, à l'appui de leurs assertions, une infinité d'Auteurs Grecs & Latins, dont ils ne manquaient pas d'assigner la page & le chapitre, & lorsqu'un d'entre eux semblait avoir terrassé son antagoniste, celui-ci se relevait avec plus de vigueur, & devenait vainqueur à son tour. Le dernier qui parlait, semblait toujours avoir raison. Un Académicien qui se trouvait là, par hasard, les avait écoutés, d'abord, avec indifférence ; mais il ne put s'empêcher de les admirer, quand il les vit s'engager dans une nouvelle contestation, où ils surent également s'attaquer & se défendre. Ils se livrèrent ensuite un troisième & un quatrième combat, où la victoire resta toujours indécise ; mais lorsque la conversation vint

à rouler sur des objets moins intéressants, il y en eut un, qui resta le maître du champ de bataille. Alors son adversaire s'avouant vaincu, le regarda comme son maître, & le pria d'expliquer divers phénomènes. Dans une dissertation que fit ensuite le vainqueur sur les causes du bâillement & du sommeil, il se montra savant Anatomiste, & il finit par une digression sur les divers soporifiques, qui se fabriquent tant chez l'Apothicaire que chez l'Imprimeur. Un instant après, on lui demanda s'il savait dans quels parages le brigantin Anglais appellé *the Sparrow*, avait été pris en 1780. Le brigantin, le *Sparrow*, répondit le fier athlète, ne peut pas avoir été pris en 1780, puisqu'il n'a été construit à Bristol qu'en 1781. Il sortit de la rade le 15 Février 1782, commandé par le Capitaine *Peter*, qui avait pour Lieutenant, *Jean Adamson*; & quand ils furent arrivés à l'embouchure de la *Delaware*, le 8 Avril de la même an-

née, ils se laissèrent prendre comme des poules mouillées, par une frégate Espagnole, nommée *la Sainte Marie du Rosaire*: mais cette prise ne coûta pas aux Espagnols, autant que celle du Port Mahon, par le Maréchal de Richelieu, ni autant que la conquête du Pérou, par Pizarre; car les Anglais n'avaient à leur bord, que douze Mousses, huit Matelots, & trente-cinq Soldats, parmi lesquels étaient vingt-deux Recrues qui n'avaient pas de pierre à leur fusil.

L'Académicien, qui jusqu'alors, n'avait vu dans ce jeune homme qu'un Savant hérissé de Grec & de Latin, fut bien surpris de l'entendre parler de nouvelles politiques, avec autant de volubilité, & sur-tout d'entendre citer les noms & les dates avec autant de précision; mais le Nouvelliste ne s'en tint pas là, car ayant eu occasion de parler de la pièce intitulée *les Battus payent l'Amende*, jouée aux *Variétés Amusantes*, il entreprit l'Histoire détaillée de ce

Théâtre Forain, depuis le temps où l'on ne *variait* qu'en jouant la même Pièce deux cents fois de suite, jusqu'à son établisement au Palais Royal, époque où l'on a commencé de le regarder comme un second Théâtre Français; mais quelqu'un l'ayant interrompu pour parler d'un jeune homme qu'on disait marié avec une Actrice, il répondit : cela n'est point exact; Mademoiselle *Fretil*, n'est point Comédienne de profession, puisqu'elle n'a jamais joué que dans la Comédie Bourgeoise : c'est sur un petit théâtre du Marais, qu'elle fit connaissance avec *Fierval*; mais ils n'ont jamais joué ensemble, du moins à la Comédie; car l'un n'a jamais eu d'autre rôle que celui de *l'Enfant Prodigue*, de *l'Indiscret* & de *l'Etourdi*; tandis que l'autre jouait continuellement *la Femme Industrieuse*.

C'est ainsi, que ce jeune homme nous régala de plusieurs anecdotes, après nous avoir étonnés par des discussions

scientifiques ; de sorte qu'en s'en allant, il nous laissa dans l'incertitude, si nous devions le prendre pour un Savant ou pour un homme du monde ; mais un Vieillard, de la compagnie, qui jusqu'à ce moment avait gardé le silence, nous dit que c'était un Comédien.

Comment cela se peut-il, lui répondit-on, puisque nous le connaissons de vue, depuis dix ans, & que nous ne l'avons jamais vu sur aucun Théâtre ?

C'est très-possible, répliqua-t-il, parce qu'il ne joue la Comédie que dans des Cafés : tout son rôle consiste à réciter deux ou trois chapitres de *Vinnius* & de *Schneideven*, qu'il a appris par cœur, avec quelques dialogues de la Physique de Regnauld, un chapitre des Lettres Persannes, & trois ou quatre pages du *Colporteur* : celui qui dispute contre lui, ajouta le Vieillard, est un *compère* qui ne lui propose que des argumens communiqués, & c'est aujourd'hui pour la cinquième fois, que, depuis un an, je les

entends agiter les mêmes questions sans y rien ajouter de nouveau. Il est bien vrai, que par ce moyen, ils ne font autre chose qu'escamoter quelques applaudissemens par-ci par-là ; mais c'est là leur manie ; chacun a la sienne, & la mienne consiste, en ce moment, à vous dire naïvement ce que j'en pense.

Ceux qui se plaisaient au merveilleux, aimèrent mieux croire que ce jeune homme ressemblait au fameux Pic de la Mirandole, qui, comme on sait, n'était âgé que de dix-huit ans, quand il soutint des thèses générales *de omni scibili* ; mais ceux qui avaient assez étudié pour connaître les bornes de l'esprit humain, & l'étendue immense de l'Encyclopédie, convinrent que Pic de la Mirandole, & tous ceux qui ont prétendu l'imiter, n'étaient autre chose que des Charlatans, en fait de science, & d'adroits ignorants.

Ne voulant point aller perdre tous les jours mon temps dans les Cafés, je

me fis annoncer dans le Journal de Lyon, pour donner des leçons d'Histoire & de Géographie. Cette annonce me procura d'abord deux Ecoliers, & quelques jours après, trois ennemis. D'autres Maîtres, jaloux de mon entreprise & de mes succès naissants, vinrent me trouver, sous prétexte de recevoir eux-mêmes de mes leçons ; mais n'ayant réellement d'autre but que de me décourager, ils me firent cent questions, pour sonder ma capacité, en disant que j'avais tort de m'annoncer ainsi au public, sans avoir fait mes preuves. Je leur dis, en m'appercevant de leur projet, que je fournirais mes preuves à quiconque voudrait m'employer, mais que pour le moment, il me suffisait d'avoir la permission de la Police, & que je voulais éviter, avec soin, toute altercation avec des concurrens qui chercheraient à me faire perdre mon temps, sous prétexte de me faire gagner leur estime ; voyant qu'il n'y avait rien à

mordre, ils s'avisèrent de me jouer un petit tour d'espiéglerie, en m'écrivant par la petite poste une lettre dans laquelle on me marquait, que si je voulais me rendre le lendemain au fauxbourg de Seran, près du château de Pierre-Ancise, on me procurerait trois Ecoliers, &c.

Je me rendis au lieu indiqué; mais je n'y trouvai qu'une vieille femme, qui me remit une lettre conçue en ces termes :

*Une affaire imprévue m'empêchant de me trouver au rendez-vous que je vous ai donné dans ma lettre d'hier, je vous prie, Monsieur, de revenir la semaine prochaine, si vous n'aimez mieux m'aller trouver avant la fin de celle-ci, au fauxbourg de la Guillotière, vis-à-vis l'Eglise.*

*Signé*, JEAN PORTAL.

La femme qui me remit cette lettre, était une Boulangère, qui m'assura ne

connaître que de vue celui qui l'avait déposée entre ses mains ; mais à la description qu'elle me fit de cet homme, je crus connaître un des trois champions qui m'étaient venus voir la veille. Cette circonstance me fit soupçonner qu'on pouvait bien vouloir me faire courir d'un fauxbourg à l'autre, pour me *mystifier*. Cependant, soit par curiosité, soit pour n'avoir aucune négligence à me reprocher, j'allai, en me promenant, au lieu indiqué, vers l'autre extrémité de la ville, c'est-à-dire, à une petite lieue de Pierre-Scise. Je trouvai effectivement M. Portal ; mais il me dit qu'il n'avait écrit à personne, qu'on avait signé son nom sans imiter son écriture, & que vraisemblablement on avait voulu me faire manger du *poisson d'Avril* au mois d'Octobre. Cette aventure ne fut cependant pour moi, qu'un très-petit désagrément ; parce que j'avais appris de bonne heure que, depuis deux Savoyards, qui se disputent pour savoir à qui gagnera un sou, jus-

qu'aux Rois qui se font la guerre pour la possession d'une Province, par-tout où il y a quelque chose à gagner, ce ne peut être qu'à la pointe de l'épée.

Dans la suite, je me trouvai dans une maison Bourgeoise, où je fis connaissance avec un Peintre qui était un homme vraiment singulier. (1) En donnant sa première leçon de Dessin, il débuta par

(1) Lecteur, qui lirez peut-être avec répugnance les prétentions absurdes de ce soi-disant Philosophe, permettez-moi de les exposer à vos yeux, quelque choquantes qu'elles puissent être: celui qui s'occupe de la recherche de la vérité, est obligé de jeter quelquefois la vue sur le tableau dégoûtant de l'erreur; par la raison qu'un Médecin ne saurait procurer la santé, s'il dédaignait d'écouter la description fastidieuse de la maladie; c'est à l'Hôpital, parmi les morts & les mourants, que celui-ci peut apprendre tous les jours à guérir les infirmités du corps; c'est en écoutant les faux Philosophes, que vous apprendrez à réfuter leurs systêmes, qui sont les maladies de l'esprit, &c.

dire

dire à la Maîtresse du Logis, qu'il était Peintre de *Philosophie*, & quand on lui eut demandé ce qu'il entendait par là, il répondit : Madame, vous savez qu'il y a des Peintres d'Histoire, & de batailles, qui expriment, avec des couleurs, les actions que les Historiens ont tant de peine à peindre avec des paroles; hé bien, je suis Peintre de Philosophie, parce que je démontre avec mon crayon & mon pinceau, de grandes vérités que les Sçavants ne sauraient expliquer dans leurs systêmes.

Ceci paraît intéressant, lui dit la Dame; mais quels sont ces systêmes, & ces grandes vérités ?

Madame, répondit-il, c'est le systême du monde, & l'origine du genre humain.

Alors, j'observai que ceci n'était pas très-nouveau, à cause que nous avons des dessins qui représentent le systême de Copernic, & des tableaux représentant la création.

Vous n'y êtes pas, me dit-il, car je vous démontrerai en Peinture, que le genre humain vient d'un tas de vermisseaux, que nous descendons en droite ligne de la taupe & de la souris, & que les araignées sont autant de filières par où l'espèce humaine a passé avant d'arriver à sa perfection.

Ici on s'apperçut bien que le Peintre avait un petit grain de folie, si ordinaire parmi ceux qui cultivent les arts d'imagination; & quelqu'un qui ne se gênait point, lui dit: votre système est sûrement trop absurde pour être dangereux; cependant je ne vous conseillerais pas d'aller enseigner votre Philosophie dans les carrefours; car vous pourriez bien vous faire loger aux cabanons, parmi les Philosophes de Bicêtre.

Point du tout, répliqua-t-il; on est trop éclairé aujourd'hui, pour ne pas voir que quand la terre refroidie cessa d'être une boule de verre, elle dut naturellement être couverte d'une infinité

d'insectes ; ce fut alors le genre humain, dans son enfance, parce que la foiblesse était son partage ; mais quand ces insectes eurent été métamorphosés en petits quadrupèdes, la vigueur commença à se développer ; ce fut l'adolescence du genre humain. Dans la suite, les petits quadrupèdes furent changés en singes, dont les grimaces, les mouvements brusques, & les gestes animés annonçaient plus de pétulance que de raison ; c'était la jeunesse de l'espèce humaine. Enfin l'homme parut, & l'on vit éclore la Poésie, la Fable & la Peinture, & voilà le genre humain arrivé à l'âge viril.

Mais, lui dit-on, si tous les hommes raisonnaient comme vous, croyez-vous que le genre humain serait encore bien loin de l'enfance du dernier âge ?

Ho, dit-il, tout le monde ne peut pas raisonner comme moi, parce que dans un corps, les pieds ne ressemblent pas à la tête.

C'est-à-dire, lui répliqua la Dame, que vous vous placez modestement à la tête du genre humain, & que vous vous regardez comme le premier homme du monde.

Oui, Madame, ajouta-t-il, je suis le premier qui ait donné de l'espèce humaine, la généalogie complette, que voici : l'homme civilisé vient du sauvage parlant ; celui-ci vient du sauvage balbutiant, qui vient du *sauvage muet ;* le sauvage muet descend de l'orang outang, ( ou homme des bois). L'orang outang vient du babouin, qui est arrière petit-fils du singe-nain. Le singe-nain vient du loir & de la taupe, qui viennent de la souris : celle-ci vient du *mulotin* qui descend de la salamandre & du *lézardinet.* Le *lézardinet* descend de la chenille & du ver, & le ver vient des quatre éléments combinés ensemble.

Tout cela est fort bien, lui dit la Dame, en haussant les épaules ; mais il me semble que vous mettez dans notre

généalogie, des ayeux dont il n'est point parlé dans l'Histoire, & dont vous ne prourriez pas prouver l'existence par des titres authentiques : qu'est-ce que c'est, par exemple, que les *sauvages muets*, les *lézardinets* & les *mulotins*, en auriez-vous vu dans des cabinets d'Histoire Naturelle ?

Il est vrai, répondit le Peintre, que je n'en ai jamais vu ; mais ils peuvent avoir existé, & si je supplée aux défauts de l'Histoire par des faits de mon invention, je ne fais en cela qu'imiter les plus grands Généalogistes.

On pourrait, lui dit-on, pardonner à un Généalogiste de nous donner quelquefois pour des êtres réels, ceux qui n'ont été créés que par son imagination, parce qu'il n'a d'autre but que de prouver l'antiquité de la Noblesse qui est un bien imaginaire ; mais un Philosophe qui prétend démontrer de grandes vérités, ne devrait jamais appuyer ses démonstrations sur des mensonges.

Ce ne sont pas là des mensonges, répliqua le Peintre, parce que personne ne peut me prouver que la Nature n'a jamais produit d'animaux d'une forme telle que je la conçois dans mon *mulotin* & mon *lézardinet*, & quand même je me tromperais sur ce point, & que je serais obligé d'y faire quelque changement, mon système ne serait pas moins bien étayé, parce qu'on peut tous les jours ôter une mauvaise pierre d'un mur, sans faire écrouler un grand édifice.

Vous avez raison, lui dit-on, pourvu que l'ouvrage soit composé d'ailleurs de bons matériaux, & qu'il ne soit pas bâti sur le sable.

Mon système, répliqua le Peintre, n'est point un édifice fondé sur le sable, puisqu'il est principalement appuyé sur le feu, l'air & l'eau.

C'est encore pire, lui répliqua-t-on; mais laissons là la métaphore, & prouvez-nous, comme vous nous l'avez promis, que la peinture sert de développe-

ment à vos principes ; & d'appui à vos prétentions.

Alors il tira de sa poche un gros cahier, dans lequel il avait dessiné & colorié sept à huit cents espèces d'animaux, depuis la plus laide chenille, jusqu'à la plus belle femme. Ces animaux, dit-il, sont arrangés de manière, que chacun ressemble à son voisin, & cependant, en les parcourant tous, depuis le premier jusqu'au dernier, on passe par des nuances insensibles de la laideur à la beauté, de la foiblesse à la force, & de l'instinct à la raison. Telle serait une armée dont tous les Soldats seraient arrangés sur une même ligne par rang de taille. Par-tout, où l'on en choisirait deux ou trois de suite, ils seraient de la même hauteur, & cependant on trouverait à une extrémité, le plus petit Tambour, & à l'autre, le Grenadier le plus gigantesque. Dans la galerie d'animaux que je vous présente,

continua-t-il, chacun ressemble si bien à ses deux voisins, qu'il peut être évidemment le fils de l'un & le père de l'autre ; mais après plusieurs générations, la différence commence à paraître, de sorte qu'après avoir augmenté peu-à-peu, elle fait voir une jolie femme, & un petit-maître, parmi les descendants du singe & de la guenon.

Il vous manque trois points essentiels, lui répondis-je, je ne dis pas pour compléter, mais pour commencer votre démonstration : premièrement, il faudrait prouver qu'il n'y a pas de ligne de démarcation & de barrière insurmontable, entre l'instinct aveugle & muet des animaux brutes, & la lumière de la raison, qui est accompagnée dans l'homme du don de la parole. Il faudrait en second lieu, retrancher, de votre galerie, une cinquantaine d'animaux imaginaires, pour en substituer d'autres, plus réels ; enfin, vous de-

vriez nous expliquer d'où viennent les quatre éléments, & comment ils ont pu produire des vers.

Ce dernier point est bien facile, répondit le Peintre, car les atômes ronds ou cylindriques, pointus & crochus, qui pendant plusieurs millions d'années s'étaient mus dans l'espace, en suivant des lignes paralleles, changèrent enfin de direction pour suivre des lignes convergentes; par ce moyen, ils se rencontrèrent *un beau matin*, & s'accrochèrent, je ne sai comment. Il en résulta une confusion que je ne saurais vous démêler; mais le chaos se débrouilla de lui-même, & c'était bien naturel, car tandis que le feu, comme plus léger, s'élevait pour former le soleil & les étoiles fixes, la terre & l'eau, comme plus pesantes, devaient évidemment rester en bas, & l'air devait occuper la région moyenne. Quant à la formation des vers, par la combinaison des quatre éléments, je vais la faire paraître

sous vos yeux. Vous mettrez, vous-même, de la terre & de l'eau dans une bouteille, & après l'avoir échauffée au bain *marie*, je vous y ferai voir un million de vers. Ce ne sera pas, dit-il, de ces petits insectes qu'on ne peut voir qu'au microscope, & que les Physiciens Naturalistes font remarquer dans une infinité de substances. Ce seront des vers de deux ou trois pouces, que vous pourrez distinguer à la vue simple, & personne que moi, ne connaît cette expérience merveilleuse.

Ceci étant un fait, parut un peu plus intéressant que toutes les vaines paroles dont il nous avait amusés ; c'est pourquoi on le pria, d'une commune voix, d'exécuter cette jolie expérience. Alors, il tira de sa poche, une bouteille de verre blanc, & nous pria d'y mettre nous-mêmes de l'eau & de la terre, ensuite, il la boucha, & la cacheta, pour nous faire voir qu'il lui était impossible d'y introduire les animaux qu'il prétendait tirer du

néant. D'abord, nous n'apperçûmes dans la bouteille que ce que nous y avions mis ; mais quelle fut notre surprise, lorsque la bouteille chauffée, & secouée, nous fit voir une infinité de vers vivants, dont quelques-uns étaient longs de deux ou trois pouces ; on les voyait se remuer & s'agiter, comme pour exprimer le plaisir & la surprise d'avoir reçu l'existence. Ce n'est pas le tout, dit le Peintre, je vais leur ôter la vie que je viens de leur donner, & dans un instant vous ne verrez que des cadavres. En effet, il ne fit que poser la bouteille dans un vase, & deux minutes après, les vers immobiles ne donnèrent aucun signe de vie.

Quand on demanda au Peintre, s'il pouvait sur le champ, répéter son expérience, il dit que non, en reprenant la bouteille qu'il avait fournie lui-même ; ce qui me fit penser qu'il lui fallait quelques préparatifs, & qu'il y avait un peu d'escamotage.

Je soupçonne, lui dis-je, que votre expérience n'est autre chose qu'un tour de passe-passe ; vous savez, ajoutai-je, que de la petite corde à violon, qu'on appelle *chanterelle*, coupée en petits morceaux, & jettée sur un chapon qu'on vient de faire rotir, paraît comme de petits vers, parce que la chaleur la met en mouvement, à-peu-près comme du cuir qu'on jette sur la braise. (on se sert quelquefois de cette petite supercherie pour empêcher certaines gens de manger du chapon, tandis que ceux qui sont du secret le mangent sans répugnance ;) Vous savez aussi, continuai-je, que plusieurs autres substances animales, telles que le crin, le drap, le parchemin, les cheveux, la corne & la plume, se meuvent & se replient sur un fer chaud ; la corne quand elle est bien mince, se remue par la simple chaleur de la main. Je sais, par expérience, que si on racle cette matière avec un morceau de verre, la raclure, jettée dans l'eau tiède, se

remue & s'agite pendant quelques secondes, & ressemble, par ce moyen, à de petits vers plats, qui deviennent immobiles, & paraissent morts quand l'eau est réfroidie, ou qu'ils sont imbibés; votre expérience ne se réduirait-elle pas à cela, ou à quelque chose de pareil?

Dans ce cas, me répondit-il, il faudrait m'expliquer par quel moyen j'ai pu introduire quelque chose dans la bouteille, après l'avoir bouchée & cachetée.

Il est possible, lui répliquai-je, que je ne connaisse pas en détail, tous les moyens employés par un Escamoteur, pour exécuter ses prétendues métamorphoses, & cependant, je suis bien assuré que ses tours ne sont que de vaines apparences, & qu'il n'emploie en général, que de l'adresse, des mensonges, & de la subtilité.

Alors, pour me faire voir que son opération ne consistait point en une vaine illusion, il vuida sa bouteille dans un plat, & nous fit remarquer que

ce que nous avions vu en dedans, était réellement un tas de vers, & non des substances animales, mises en mouvement par la chaleur de l'eau.

Cette observation me mit dans le plus grand embarras ; mais un heureux hasard me fournit la réplique. Le Peintre ayant laissé tomber par mégarde un gros bouchon qui roula sous une commode, il se hâtait de le ramasser, lorsque pour lui en épargner la peine, je fus assez poli pour le ramasser moi-même. Je fus bien récompensé de ma politesse, car je m'apperçus que ce bouchon était creux, & ouvert dans sa partie inférieure, comme un petit verre renversé.

Je vois bien, à présent, lui dis-je, que votre système n'a pas plus de solidité que votre bouchon ; c'est sans doute, là-dedans, que vous aviez caché les vers, & vous aviez vraisemblament bouché la petite ouverture avec un morceau de sucre qui s'est fondu, pour laisser tomber les vers dans l'eau, quand

vous avez secoué la bouteille ; ensuite vous avez fait mourir ces vers, par la chaleur, en faisant chauffer peu-à-peu la bouteille au bain-marie, &c.

Le Peintre, soi-disant Philosophe, fut entièrement déconcerté par cette petite découverte. En rougissant jusqu'au blanc des yeux, il avoua sa supercherie, & quelqu'un lui dit que son système n'était point un édifice fondé sur le sable, mais qu'il était pour le moins aussi imaginaire que les châteaux en Espagne.

*Nota.* Si quelqu'un de mes Lecteurs, voulait faire cette expérience avec de la raclure de corne, comme je l'ai dit précédemment, il pourrait bien ne pas y réussir à la première fois, & m'accuser injustement de lui avoir indiqué un mauvais moyen, parce qu'il est un art de faire les expériences, & parce qu'en fait de tours, comme en Physique, les Théoriciens sont quelquefois maladroits, quand il faut en venir à la manipulation ; je les prie donc d'observer,

1°. que si l'eau est un peu trop chaude, la corne se remuera à peine, pendant une seconde, parce qu'elle sera trop tôt imprégnée de molécules ignées ; &c. 2°. que si les morceaux sont un peu longs & larges, ils se remueront un peu plus long-temps, dans l'eau tiède, parce que présentant un peu moins de surface, en proportion de leur volume, ils seront un peu plus long-temps à être pénétrés par la chaleur dans toutes leurs parties; 3°. que les parois de la bouteille doivent être un peu épaisses, ou peu transparentes, (si l'on n'aime mieux faire usage d'eau trouble) afin que les spectateurs puissent appercevoir le mouvement de ces vers artificiels, sans remarquer que ce sont des substances inanimées; 4°. qu'il ne faut laisser la bouteille sous les yeux du spectateur, que pendant un instant, crainte que l'immobilité qui doit survenir ne fasse découvrir la supercherie ; 5°. que l'expérience doit se faire dans une bouteille à gros goulot, afin

que

que le bouchon puisse contenir plusieurs morceaux de corne, sans qu'ils soient trop resserrés, parce que s'ils formaient un grouppe, en forme de peloton, ils seraient empétrés les uns dans les autres, ce qui nuirait à la liberté des mouvements, &c.

## CHAPITRE CINQUIEME.

*Jérôme Sharp & son compagnon de voyage, logent à Auxerre, dans un petit cabaret borgne, avec une troupe de Saltimbanques. Définition du mot* BANQUISTE. *Dialogue avec un Directeur de Spectacle, qui égorgeait ses Acteurs quand ils ne jouaient pas bien leur rôle. Avis au Public sur les Marchands Ambulants, & sur certains voyageurs soi-disant dévalisés. Conseil aux Curés de campagne sur les Marchands d'encens. Leçon aux bonnes gens qui ont des parents dans des pays lointains. Notice sur les Mendiants connus sous le nom de* FRANCS-BOURGEOIS. *Tour d'escroquerie joué à un Aubergiste. Moyen de vendre trois louis un vieux pot-de-chambre de fayance. Récréation hydraulique.*

N'AYANT fait que végéter à Lyon, je me hâtai d'en sortir pour continuer ma route. M. Boniface avait séjourné quel-

que temps dans la même ville, non pour attendre mon départ, mais pour obtenir le paiement d'une petite somme qui lui était dûe ; on l'avait renvoyé d'une quinzaine à l'autre, pendant cinq mois, & comme par ce moyen on lui avait déja fait perdre tout espoir, il finit par s'estimer très-heureux de n'avoir dépensé que vingt louis pour se faire payer six cents francs.

Sur la route de Lyon à Auxerre, nous ne vîmes pour ainsi-dire, de Châlons à Saulieu, que des montagnes incultes, des villages déserts, & des châteaux en ruine. Ces aspects sauvages pourraient me fournir ici un assez long article, où je donnerais la description de divers points de vue comme si je savais la Peinture, & où je répéterais, tout comme un autre, ce qui a été dit si souvent en fait d'Histoire Naturelle & d'Architecture gothique ; mais n'écrivant que mon Histoire, je ne dois parler d'objets étrangers à mon sujet, qu'autant qu'ils m'ont

fourni quelques réflexions, & j'avoue que sur ceux que je viens de nommer, je n'en fis aucune; d'ailleurs je n'aime à faire des digressions que sur la Nature vivante, & je veux m'attacher sur tout à peindre cet animal qui est alternativement savant & crédule, impie & superstitieux, franc & suborneur, assassin & bienfaisant.

A Auxerre, nous logeâmes par hasard dans une auberge qui était le rendez-vous des *Banquistes*, & comme ce mot ne doit se trouver que dans les prochaines Editions du Dictionnaire de l'Académie, je vais en donner ici une définition; on entend par *Banquistes*, toute sorte de gens qui vont de ville en ville, pour vivre aux dépens du public qu'ils attrapent. Les uns vendent de l'onguent pour la brûlure, les autres des cloux rouillés pour guérir du mal aux dents; ceux-ci font voir un bœuf à la tête duquel on a industrieusement ajouté une troisième corne, ceux-là, montrent

pour de l'argent un grand jeune homme habillé en femme, qu'ils appellent une *Géante* ; il y en a qui vendent des cantiques de S. Hubert avec un petit anneau, pour guérir de la peste & de la rage ; quelques uns vendent des bouts de suif, qu'ils appellent *de la graisse d'ours*, pour faire croître les cheveux ; d'autres font voir des singes de Ceylan, & des léopards d'Afrique ; mais la plupart, pour me servir de leurs expressions, ont *un truc, pour roustir les gonzes* ; c'est-à-dire, une supercherie pour attraper les bonnes gens, & payer quelquefois leurs dettes en monnoie de singe ; il y a dans cet état, comme dans beaucoup d'autres, de bons & de mauvais sujets, des victimes & des coryphées. On a vu des gens très-riches y manger leur bien, & des Savoyards y faire fortune ; ils ont quelquefois de grands protecteurs, & ils sont presque tous autorisés par la Police, non en tant qu'ils attrappent le public ; mais seulement en tant qu'ils l'amusent,

& comme un mal nécessaire. On n'apprendra peut-être pas sans surprise, qu'il y a à Paris un homme de cet état, qui est si enthousiasmé de ce genre de talent, qu'il reçoit, loge & nourrit chez lui, *gratis*, pendant trois jours, tous les pauvres *Banquistes* qui vont lui demander l'hospitalité; mais j'en parlerai dans la suite de mon Histoire, & je reviens à mon auberge.

Il y avait là une douzaine de gros gaillards, qui n'avaient pas tous une très-bonne mine, quoique plusieurs eussent de l'oripeau sur leur habit; ils avaient avec eux leurs femmes, que je pris d'abord pour des Vivandières; mais leur conversation m'apprit bientôt en quelle compagnie je me trouvais. Je demandai une chambre particulière, pour M. Boniface & moi; mais l'Aubergiste me dit que cela ne se pouvait point, & que puisque j'aimais la solitude, il me ferait coucher dans une petite chambre à quatre lits. Il était trop

tard, pour aller chercher une autre auberge; c'est pourquoi je fis de nécessité vertu, & je soupai à table d'hôte avec toute la compagnie; d'abord, on parla peu; mais en compensation, on but beaucoup, parce que les convives observaient à chaque instant qu'il fallait profiter de l'occasion, puisqu'on était dans la Bourgogne. Une demi-heure après, la conversation s'anima peu-à-peu; mais M. Boniface & moi, n'y prîmes aucune part, parce qu'on parlait d'une infinité d'objets qui nous étaient inconnus; c'est pour cela qu'on parut ne faire aucune attention à nous, ou qu'on nous regarda comme deux imbécilles, plus propres à être la proie des aigrefins qu'à faire des dupes. Je voudrais pouvoir donner ici à mes Lecteurs une idée du bavardage que j'entendis ce soir là, parmi ces Messieurs; il me suffirait, peut-être, de dire que leurs discours étaient aussi libres que leurs manières, & aussi bigarrés que leurs habits; mais je crois pouvoir rap-

porter ici un petit dialogue qui eut lieu entre un des convives, qu'on appellait *l'Aboyeur*, & un autre, qu'on appellait *le Directeur.*

L'ABOYEUR.

Hé bien, Monsieur le Directeur, comment va votre spectacle? êtes-vous toujours bien content de vos Acteurs & de vos Actrices?

LE DIRECTEUR.

Ils commencent à jouer passablement leur rôle; mais j'ai un Danseur & une Danseuse, qui ne peuvent jamais paraître sur le théâtre sans faire quelques faux pas.

L'ABOYEUR.

Pourquoi ne leur faites-vous pas payer l'amende?

LE DIRECTEUR.

Tu sais bien qu'ils n'ont pas le sou.

L'ABOYEUR.

Je le sais bien, Monsieur le Directeur ; mais vous pourriez les punir en les faisant coucher sans souper.

LE DIRECTEUR.

Si je prenais ce moyen, ils danseraient encore plus mal le lendemain, & le public, mécontent, finirait par abandonner mon spectacle.

L'ABOYEUR.

Dans ce cas, il faut les renvoyer dans leur pays pour en faire venir d'autres.

LE DIRECTEUR.

Il m'en coûterait trop, de les ren-

voyer à cinquante lieues ; j'aime bien mieux les tuer.

L'ABOYEUR.

Vous auriez peut-être tort de les tuer, parce qu'ils peuvent se corriger, & mieux danser dans la suite.

LE DIRECTEUR.

Ils sont incorrigibles, & demain matin je leur coupe la tête.

Surpris de cette résolution sanguinaire, je ne pus m'empêcher de m'écrier, quoi, Monsieur, vous voulez couper la tête à un Danseur & à une Danseuse ; & le Directeur en colère, me répondit : oui sans doute, je veux les égorger, les éventrer, & leur manger le cœur ; au reste, ajouta-t-il, ils ne seront pas les premiers, car j'en ai embroché beaucoup d'autres.

Dès ce moment, je crus être dans une bande d'assassins ; je regardai le Direc-

teur comme un de ces fameux férailleurs, qui méprisent les petits spadassins lorsqu'ils n'ont encore tué que deux ou trois hommes. Cependant, ma surprise allait toujours en augmentant, & je ne pus m'empêcher de faire diverses questions pour savoir les *pourquoi* & les *comment*; mais alors, tout le monde, excepté mon compagnon & moi, se mit à rire, en disant : on voit bien que ces Messieurs ne sont pas *Banquistes.*

Le lendemain, je séjournai à Auxerre, pour attendre le départ du coche de Paris : & en faisant quelques informations sur M. le Directeur, j'appris qu'il m'avait dit la vérité ; mais que je l'avais mal entendu. Cet homme avait dressé dans la ville un petit théâtre, sur lequel il faisait danser des canards & des dindons au son du violon & de la flûte ; je vis par là, que pour nourrir ses Acteurs il n'avait pas besoin de Boulanger, & que pour se nourrir lui-même il pou-

vait les égorger, & les envoyer chez le Rotisseur.

Si on desire savoir comment on peut faire danser des dindons & des canards; voici ce que j'ai appris depuis, dans un petit Ouvrage fort rare, de M. de Nougaret.

On les met sur un théâtre de tôle, entouré d'un grillage de fil-d'archal; de sorte que ce théâtre n'est autre chose qu'une grande cage, dont le fond est une mince plaque de fer. Pour commencer la danse, on allume le feu sous le théâtre, & les pauvres bêtes, qui commencent à sentir la chaleur, lèvent alors tantôt un pied, tantôt l'autre; dans ce moment, les violons jouent très-lentement; mais lorsque la chaleur augmente, & que la tôle devient un peu rouge, les Acteurs sont obligés de sauter, sous peine d'avoir le pied roti jusqu'aux ergots; alors les violons jouent beaucoup plus vîte, & les Musiciens ont

soin de suivre le mouvement des dindons, tandis que les spectateurs ignorant la supercherie, s'imaginent que ces animaux ont l'instinct de suivre la musique.

Voyant que le Directeur & ses confrères n'étaient pas si méchants que je l'avais cru d'abord, la curiosité de les entendre encore une fois, & le desir de les observer, m'empêchèrent de changer d'auberge. Nous soupâmes donc une seconde fois avec la même compagnie, & la conversation y devint plus animée que le jour précédent, parce qu'on but quelques bouteilles de plus. Sur la fin du repas, il y en eut un qui desira, pour l'instruction générale, que chacun se vantât du plus joli tour qu'il jouoit dans l'occasion; si vous y consentez, dit-il, je vous promets pour récompense, de vous enseigner comment j'ai fait pour vendre trois louis un pot de-chambre de fayance, qui ne m'avait coûté que six sous. Alors, chacun fut piqué de curiosité, & l'on acquiesça à la proposition.

Le marché paraissait d'autant plus avantageux, qu'en enseignant un seul tour, chacun pouvait en apprendre une douzaine. Les tours que j'appris en cette occasion, ne sont, à proprement parler, que des tours d'escroquerie, & je crois devoir les dénoncer au public, afin qu'on n'ose plus les employer. Si quelque Lecteur, trop scrupuleux, me reprochait de donner ici des instructions dont les personnes mal intentionnées pourraient quelquefois faire mauvais usage, je le prierais d'observer qu'il faudrait blâmer pour la même raison, dans les Livres de Botanique, la description des plantes venimeuses, parce qu'elles peuvent devenir funestes entre les mains d'un empoisonneur. Je le prierais aussi de faire attention que plus un trait d'escroquerie est connu, moins il est dangereux, parce qu'on n'ose plus le faire paraître, & que le public averti, se tient sur ses gardes par une méfiance salutaire; Messieurs les Auteurs du Journal de Pa-

ris, sont si persuadés de cette vérité, qu'ils ont dévoilé plusieurs fois les petites friponneries des aigrefins dont leur ville fourmille ; & les Anglais qui sont nos maîtres en politique & en morale, donnent tous les jours dans leurs Gazettes, le catalogue des ruses qui ont été mises en pratique la veille, pour leurer les honnêtes Citoyens de Londres. (1)

Voici donc l'aveu que firent huit des convives, d'après l'invitation d'un de leurs confrères.

PREMIER BANQUISTE.

Mes chers confrères, je suis encore novice dans mon état, & je ne vous dirai peut-être rien qui ne vous soit

(1) Il y a aussi des pièces de Théâtre où l'on dévoile des tours d'escroquerie ; telle est la Comédie de *l'Avocat Patelin*, & la Farce de Nicolet, qui a pour titre, *les Girandoles.*

connu ; quoi qu'il en soit, voici ma meilleure ruse. Lorsque je vends des mouchoirs dans les rues ou dans les promenades, je m'adresse ordinairement de préférence à ceux dont la physionomie annonce l'inexpérience & la crédulité : sachant que beaucoup d'hommes sont bien aises de faire de bonnes affaires aux dépens du pauvre, que les circonstances obligent de perdre, je ne manque pas de dire que je donne ma marchandise à vil prix, & que j'ai besoin d'argent : alors plusieurs personnes croyant profiter d'une occasion favorable, veulent savoir le prix de ma marchandise, & comme je sai qu'ils ne m'offriront guère que la moitié de ma demande, j'ai toujours soin de leur demander le double de ce que je veux obtenir. Ici j'emploie dans l'occasion, un petit tour d'escamotage pour faire croire que mes mouchoirs sont plus grands que tous ceux avec lesquels on peut les comparer, quoique dans le fait, ils soient plus petits ; mais

ce

Ce n'est là que le commencement de ma finesse ; car tandis que mon chaland s'en va devant moi, sans marchander, & que je suis par derrière, en le priant d'ajouter quelque chose à l'offre qu'il m'a déja faite, je mets subtilement sous mon habit les deux ou trois mouchoirs qu'il a déja vûs, & j'en tire de ma poche quelques autres qui ont à-peu-près la même apparence ; mais qui sont plus petits & plus grossiers. Après cela, je continue de lui offrir ma marchandise en rabattant quelque chose de ma première demande ; mais ordinairement il s'obstine, & ne me répond rien ; alors je passe devant lui ; je jette les nouveaux mouchoirs par terre comme par désespoir, & je lui donne à entendre que c'est le besoin d'argent, qui m'oblige de vendre à si bas prix. Aussi-tôt, il me paye en se félicitant du bon marché, tandis que je me félicite au contraire d'avoir bien vendu, & quand il est en train de ramasser les mouchoirs,

je m'en vais bien vîte, crainte qu'il ne me rappelle pour les changer ; voilà, Messieurs, par quel moyen je peux *solir pour une roue de derrière ce qui m'a coûté cinquante ronds* ; (c'est-à-dire, vendre six francs, ce qui m'a coûté cinquante sous).

SECOND BANQUISTE.

Quant à moi, Messieurs, je ne suis pas encore assez adroit pour faire des tours de main, & je me contente de ne jouer que des tours d'esprit. J'allais un jour de Paris à Cambray, & j'étais sur un cheval que j'avais emprunté (*pour ne pas le rendre*) ; quand j'arrivai à Senlis, vers les huit heures du soir, je m'arrêtai devant une auberge, où je ne pouvais entrer faute d'argent, & je me mis à conter, à quiconque voulut l'entendre, que je venais d'être attaqué dans la forêt, par des voleurs qui m'avaient pris ma bourse après m'avoir

assommé. Je m'étais réellement battu avec un Cocher de Fiacre, trois jours auparavant, & comme j'avais un œil poché au beurre noir, le peuple qui s'était assemblé en foule autour de moi, crut que cela provenait d'un coup de bâton, de la part des voleurs. Je ne manquai pas de dire comment ils étaient habillés, & de quel côté ils avaient pris la fuite ; j'ajoutai, que j'étais un riche Négociant d'Orléans, que j'allais à la Haye, pour une affaire très-intéressante, & que j'avais une maison dans telle rue, & un bien de campagne dans tel territoire. Alors, un bon homme qui avait tout entendu de sa fenêtre, me fit prier de monter chez lui pour souper ; vous pensez bien, que je ne me présentai point avec un air emprunté, comme mon habit. Je lui contai combien il était intéressant pour ma famille, que j'allasse directement à la Haye, sans retourner à Orléans, & je lui fis voir des lettres-de-change que j'avais faites

moi-même, sur Anvers, Malines, & Roterdam; bref, je jouai si bien mon rôle, qu'il me prêta six cents francs pour continuer ma route; mais je vous assure, mes amis, que cet argent n'est pas perdu pour lui, car mon intention est de le lui rendre aussi-tôt que j'aurai dix mille livres de rente.

TROISIEME BANQUISTE.

Et moi, Messieurs, quand je ne peux plus vendre d'orviétan dans les villes, je suis Marchand d'encens dans les campagnes. Je sais composer une pâte, dont je forme de petites tablettes comme du chocolat. Quand on en jette une au feu, elle produit une épaisse fumée, qui, à vous dire la vérité, ne sent ni bon ni mauvais; mais j'ai le secret de la faire passer pour de l'encens d'Arabie. Ce n'est pas une merveille que de faire cette pâte, l'essentiel est de savoir la vendre; pour cela, je tâche ordinaire-

ment de faire connaissance avec le Carillonneur d'un village. En lui payant bouteille, je lui promets un petit écu, à condition qu'il m'introduira chez son Curé, pour lui dire qu'il me connait, & qu'il a souvent entendu faire mon éloge par des gens de sa connaissance. Appuyé par cette recommandation, je me présente au Curé, pour lui offrir de l'encens de toutes les manières, car en offrant de vendre mes tablettes, je lui fais des compliments qui ne finissent point. Cependant M. l'Abbé, à qui la flatterie n'en impose pas, demande à faire l'essai de ma marchandise; en conséquence, on lui apporte du feu sur une pêle, & il jette un peu de mon encens sur la braise; aussi-tôt, je le prie d'observer qu'il s'y est mal pris, & qu'il faut briser les tablettes. J'en prends parmi les autres, une bonne que je connais, à une marque extérieure, & qui est de véritable encens, &, sous prétexte d'enseigner au Curé comment il

faut faire, je brise celle là en la jettant au feu; par ce moyen, la chambre se trouve embaumée un instant après, & le Curé, flatté de cette bonne odeur, achette mes tablettes, croyant que toutes produiront le même effet. Quand mon tour est fini, le Carillonneur ne manque jamais de me demander l'écu que je lui ai promis; je lui réponds ordinairement que je n'ai pas de monnoie. Mais que je lui donnerai six francs le lendemain, & je vais à quelques lieues de là, pour en faire autant.

## QUATRIEME BANQUISTE.

Messieurs, quand je suis dans une auberge de village, chez de bonnes gens, je tâche de faire connaissance avec l'Aubergiste & avec les Paysans du voisinage. Je fais tourner la conversation sur les gens qui vont courir le monde, & qui ont assez de négligence pour être cinq à six années sans écrire à leurs pa-

rents ; alors il arrive quelquefois qu'on me parle d'un tel & d'un tel, qui sont partis il y a dix à douze ans, & qui, depuis ce temps là, n'ont donné aucune nouvelle. Quand on m'apprend qu'il existe dans le voisinage, des parents désolés pour une pareille cause, je ne manque pas de m'informer bien au juste des mœurs, de la taille, du métier, & des inclinations de ce voyageur absent, &, après cela, j'écris pour lui, ou plutôt à son nom, une lettre dans laquelle je lui fais dire qu'il a fait fortune dans un pays lointain, & que n'ayant point d'enfants, il s'estimera heureux de partager son bien à ses parents. Vous pensez bien, bonnes gens, que je ne manque pas de bien recommander l'honnête homme qui sera porteur de la lettre, & que quand je vais la remettre moi-même, je ne manque pas non plus de dire, du parent absent, tout ce que j'en ai appris dans le village voisin, pour prouver que je le connais. Après cela,

je raconte comment il a fait fortune ; & j'enseigne comment il faut s'y prendre pour qu'il envoie de l'argent. Je n'ai pas besoin de vous dire le reste, & vous voyez sans doute, aussi bien que moi, que la famille devrait être bien pauvre, pour que je sortisse de la maison sans en avoir soutiré *quelques maltaises*, (quelques louis).

## Cinquieme Banquiste.

Quand le jeu des marionnettes ne me produit pas de quoi vivre honnêtement, pour moi, ma femme & mes trois enfants, je fais un autre métier, sur lequel je ne peux pas entrer dans un grand détail, parce qu'il se divise en cinquante branches différentes. Qu'il me suffise donc, de vous dire qu'alors, je me fais *franc-bourgeois*, c'est-à-dire, que je mendie sous un costume qui annonce que j'ai joui jusques là, d'une certaine aisance ; par ce moyen, je m'introduis facilement

dans les bonnes maisons, & quand je porte un vieux habit de velours, je trouve quelquefois telle personne, qui donne à peine un liard au mendiant couvert de haillons, & qui cependant rougirait de m'offrir moins d'un petit écu. Au reste, le métier de *franc-bourgeois* commence à tomber, parce que tout le monde s'en mêle, depuis qu'il y a des MENDIANTS SUIVANT LA COUR. Mais j'ai inventé depuis peu, pour le faire valoir, une bonne ruse, qui peut servir jusqu'à ce qu'elle soit divulguée : je vais à la porte d'un spectacle, & quand je vois un homme de bonne mine qui tient dans sa main, trente sous ou un écu pour prendre un billet de troisièmes loges ou d'amphithéâtre, je me place à côté de lui, & je lui dis tout doucement : *Monsieur, j'ai faim* ; alors il arrive souvent que cet homme me donne tout l'argent qu'il a dans sa main, & que se privant ce jour là du Spectacle, il a le plaisir de faire l'aumône

sans vuider sa bourse ; mais je vous avertis que pour faire ce métier là, il faut être bon physionomiste, & avoir bonne mémoire, car un jour je m'adressai, dans la foule, à un homme qui m'avait donné trente sous un demi-quart d'heure auparavant, & qui me répondit ; *malheureux, tu dis que tu meurs de faim, & il n'y a pas trois minutes que je t'ai donné de quoi acheter trois pains de quatre livres.* Vous pensez, sans doute, que je me sauvai bien vîte, sans attendre mon reste, crainte que la garde ne vînt m'arrêter pour me conduire au dépôt des vagabonds. A cela près, je crois ce *truc* bon, tant qu'il ne sera pas connu, car en jouant cette comédie, il m'est arrivé souvent, de recevoir ainsi, à la porte du spectacle, plus que le meilleur Acteur ne pouvait gagner en dedans.

## SIXIEME BANQUISTE.

Messieurs, à bon entendeur demi-mot ; c'est pourquoi mon histoire sera

courte : voici comment j'ai été *franc-bourgeois* d'une nouvelle espèce ; je passais un jour à Bayonne, ne sachant de quel bois faire flêche, lorsque je m'avisai d'aller trouver le Lieutenant-Général de Police de cette ville, pour lui dire, après m'être muni de bons certificats, (écrits & signés par moi-même), que j'avais eu le malheur en venant de la Sicile, de faire naufrage sur la côte de Portugal, & qu'étant bon Gentilhomme, réduit à la misère, mais n'osant demander l'aumône, je le priais de vouloir bien m'acheter ma dernière chemise. Dans ce moment j'avais un très-bel habit ; mais je n'avais pas de chemise sur le corps, & j'en tirai une de ma poche qui valait bien trois louis à cause des manchettes à point de Bruxelles. Le Magistrat, persuadé par les circonstances, que je disais la vérité, me répondit qu'il ne fallait pas vendre mon linge, & me donna un louis d'or ; mais quand je le priai d'observer que j'allais

à Lille en Flandre, & que cela ne suffisant pas pour faire ma route, je serais obligé, tôt ou tard, de vendre ce qu'il ne voulait point m'acheter, il me dit qu'il ferait une quête pour moi parmi les Gentilshommes de sa connaissance, & que je pouvais revenir le lendemain. Je ne manquai pas d'y aller, à l'heure indiquée; il avait ramassé cinquante écus, qu'il me donna très-poliment, & je pris des chevaux de poste pour aller en faire autant à Bordeaux, & à Nantes. Ce métier me parut si bon, que je ne voulais pas en faire d'autre; mais me trouvant un jour dans une auberge où je faisais le grand Seigneur, j'eus une querelle avec un Cocher, & dans la chaleur de la dispute je fus reconnu par un gros Domestique, qui m'avait vu mendier chez son Maître. Il me traita de gredin, je lui donnai un soufflet; je fus arrêté & mis en prison: un an après je n'en sortis que par une espèce de miracle, car je passai par la

fenêtre, au risque de me casser le cou. Alors mon signalement fut envoyé aux Cavaliers de Maréchaussée de plusieurs Provinces ; on sonna le tocsin sur moi, comme pour la bête du Gévaudan, & mon affaire a fait trop de bruit dans le monde, pour que j'ose recommencer.

## SEPTIEME BANQUISTE.

Messieurs, je n'ai jamais été *franc-bourgeois* ; mais je peux au moins me flatter d'avoir été un *franc coquin*. J'arrivai un jour à Lunel, en Languedoc, avec un de mes amis, qui me servait de Domestique. Je mis pied à terre dans une grande auberge, & j'y fis une certaine dépense, pendant huit jours. Au bout de la semaine, je demandai le mémoire, & je payai généreusement ; mais je dis à mon Hôte, que j'étais obligé de séjourner quelque temps chéz lui, à cause que j'attendais des lettres & de l'argent de la Lorraine pour continuer

mon voyage. Feignant ensuite d'avoir quelques emplettes à faire, je le priai d'aller vendre ma tabatière chez un Orfévre, & je lui remis aussi-tôt une tabatière d'or, en le priant de ne pas terminer le marché sans m'avertir du prix qu'on pourrait lui offrir. Il revint une heure après, & me dit que le bijou était de bon or, & que l'Orfévre en donnerait quarante louis ; je lui répondis que je ne pouvais pas le donner à ce prix, à cause qu'il m'avait coûté trois louis de façon, & qu'il y avait de l'or pour cent pistoles ; en conséquence, je reprends ma tabatière en attendant mes lettres. Cependant ces lettres n'arrivent point ; je continue de faire de la dépense, sans payer, & pour calmer les inquiétudes que mon Hôte pourrait avoir, je lui offre mon bijou en gage. D'abord il fait poliment quelque difficulté de l'accepter ; mais il le reçoit enfin par complaisance, & dit à sa femme de le mettre dans son armoire. Il ignore dans

ce moment que je lui donne une tabatière de similor qui ressemble parfaitement à la première, excepté quant au poids & à la valeur. Quelque temps après, mon Hôte part pour la campagne, & je profite de l'occasion pour dire à sa femme que je connais à Nîmes un riche Négociant que j'aurais envie d'aller voir, & je la prie de me prêter dix louis & un cheval. Elle y consent avec d'autant moins de difficulté, qu'étant munie de ma tabatière, elle ne croit courir aucun risque, & que me croyant très-généreux, elle attend de moi une bonne récompense. Aussi-tôt, je prends Jacques *desloges* pour mon Procureur, & je vais faire un coup de filet dans une autre Province.

## HUITIEME BANQUISTE.

Mes ruses sont meilleures que les vôtres, & pour vous prouver que vous vous amusez à la moutarde, je pourrais vous

enseigner des tours d'un genre supérieur; je les tiens du Procureur *Friponneau*, qui méprise ceux qui escamotent des muscades, parce que d'un trait de plume il a l'art d'escamoter une maison; mais je vous expliquerai tout cela quand nous serons seuls, & je défends que pour le moment, on en dise davantage parce qu'*il pleut.* (Le Lecteur voudra bien observer que ces mots *il pleut*, signifient en langage de Francmaçonnerie : *Taisons-nous, parce qu'on nous écoute, & nous risquons d'être entendus par des personnes qui ne doivent pas connaître nos secrets*).

## NEUVIEME BANQUISTE.

Peu m'importe, qu'il *pleuve* ou non, & je veux m'acquitter sur le champ de ma promesse, en vous apprenant comment j'ai vendu mon pot de chambre trois louis. J'étais domicilié à Namur, lorsqu'une maladie assez longue me réduisit à la dernière misère, & m'obligea de

de vendre successivement mes meubles & mes hardes ; il ne me restait qu'un vieux pot cassé que je réduisis en poussière impalpable ; j'en fis une multitude de petits paquets, que j'arrangeai très-proprement dans une cassette, comme si c'eût été une marchandise très-précieuse ; ensuite, j'achetai d'un Epicier, à deux liards pièce, douze cents exemplaires d'un Recueil de chansons qu'il avait achetées lui-même d'un Poëte, à six sous la livre.

Muni de mes chansons & de ma poudre, je vais sur la place du Marché, j'assemble le Peuple au son de la trompette, & je l'amuse successivement avec mon cor de chasse, ma voix & mon violon. Ensuite je parle en ces termes, à la populace assemblée : Messieurs & Dames, vous voyez en moi le cousin-germain du Juif-Errant ; je suis le fameux *Vulpineti*, qui voyage depuis trente ans en Autriche, en Hongrie, & dans tous les Etats de sa Majesté l'Empereur &

Roi; (ici j'ôte mon chapeau, & tout le monde en fait de même) c'est moi qui suis ce grand Chymiste, inventeur de la poudre merveilleuse, dont une pincée seule dans une pinte d'huile bouillante, suffit pour détruire, dans une maison, les punaises, les souris & les rats; & ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cette même poudre, qui est un poison pour les bêtes malfaisantes, fait le plus grand bien à l'homme, parce qu'il suffit de la porter sur soi, pendant vingt-quatre heures, pour détruire la vermine de la tête & les vers qui sont dans le corps; ce sont ces vers, Messieurs & Dames, qui engendrent en nous, toute sorte de maladies, telles que la dissenterie & la sciatique; ma poudre est à l'épreuve, car elle a guéri de la peripneumonie, M. l'Empeigne, Maître Cordonnier, à Mons: & de la diarrhée, M. Couture, Marchand Tailleur, rue de la Magdelaine, à Bruxelles. Ne croyez point, au reste, que je veuille vous la

vendre ; non Messieurs ; je ne la vend point, mais je la donne ; je suis pensionné de plusieurs Puissances de l'Europe pour en faire la distribution *gratis*, & j'en ferai présent à tous ceux qui acheteront ma chanson.

Après ce beau discours, je me mis à chanter avec un air d'indifférence, comme si j'eusse été là pour leurs menus plaisirs, & sans aucun intérêt ; mais aussi-tôt, chacun me tendit les bras en me donnant deux sous. Ceux qui arrivaient dans ce moment sur la place, voyant tant de monde s'empresser autour de moi, venaient augmenter la foule par curiosité, & quand ils avaient appris le sujet de cet empressement, ils fendaient eux-mêmes la presse pour être servis à leur tour. On se battait pour arriver jusqu'à moi, parce qu'on craignait que bientôt il ne restât plus rien dans ma cassette, & que chacun voulait profiter de ma libéralité. Quand j'eus donné toute ma poudre, & vendu mes

chansons, il resta plus de cent Paysans qui n'ayant pu se procurer de ma drogue, me suivirent jusqu'à ma porte, & je fus obligé d'aller bien vîte piler quelques vieilles assiettes pour avoir de quoi les satisfaire.

Voilà, mon cher Lecteur, les Histoires ou les Romans que j'entendis de la bouche même de ceux qui en étaient les héros. Si j'avais voulu intervertir l'ordre des évènements, j'aurais pu vous faire quelque récit plus agréable, en mettant sous vos yeux des hommes d'une trempe bien différente; mais le détail dans lequel je viens d'entrer, peut vous être utile dans l'occasion, & ressembler par là à quelques sciences dont les racines sont un peu amères, mais dont les fruits sont délicieux.

Ne croyez pas cependant qu'il faille juger de tous les autres faiseurs de tours d'après ceux dont je viens de parler. Il n'y a point de règle sans exception, & je ne vois que la prévention & l'en-

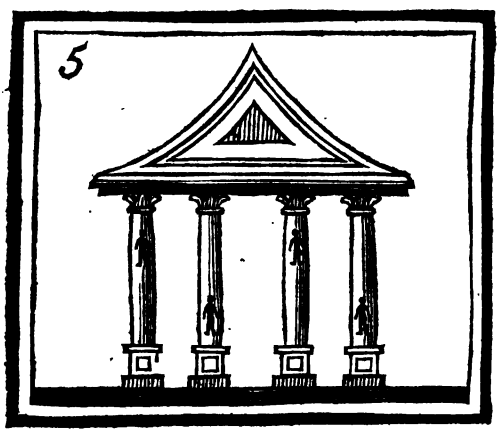
thousiasme qui puissent dire en parlant des gens d'une contrée ou d'une certaine profession, *ab uno disce omnes.* On voit quelquefois des personnes d'une classe inférieure, qui par leurs talents, leur probité & leur sensibilité honorent leur état, tandis qu'un faquin, qui les méprise, déshonore souvent le sien. Jean-Jacques Rousseau a gagné sa vie pendant quelque temps, à faire voir une fontaine de Héron, & les vertus de l'Auteur d'Emile n'ont jamais été mises en question. On voit quelquefois dans le monde des gens qui semblent ne s'être enrichis aux dépens du pauvre que pour avoir le droit de l'insulter par leur faste & leur orgueil ; mais j'ai connu le Directeur d'un petit spectacle, qui semblait au contraire, n'avoir fait fortune au dépens des riches que pour avoir le bonheur de distribuer son bénéfice aux indigens. Sa bienfaisance le rendait d'autant plus recommandable, qu'il croyait ne faire que son devoir. De pareils hommes se-

ront sans doute estimés par-tout où l'on compte la vertu pour quelque chose ; mais il y en a plusieurs, qui sans être bienfaisants ne sont pas moins estimables, parce qu'étant dénués de moyens, ils n'ont que des desirs impuissants ; la fortune pourrait bien donner de l'éclat à leur mérite ; mais ils n'en sont pas moins grands pour être vertueux dans l'obscurité.

Tel était un Mécanicien que j'ai vu confondu dans la foule, comme un diamant dans un fumier ; autant les autres se faisaient remarquer par la pétulance & la prétention, autant il était remarquable par sa douceur & sa modestie. J'ai su depuis peu qu'il avait autrefois joué un certain rôle dans le monde, mais qu'ayant eu du mérite sans ostentation, & des talents sans intrigue, il avait été abandonné de ses protecteurs & culbuté par la calomnie. Ses mœurs pacifiques ayant rendu ses ennemis plus entreprenants, il avait été

obligé de quitter un état où il fallait être continuellement sur la défensive ; cependant il était fort brave, car on doit donner ce nom à tous ceux qui ne cherchent querelle à personne. Son goût pour les voyages & son aversion pour les disputes, lui avait fait adopter un genre de vie, où il trouvait des confrères qui lui parlaient quelquefois d'un ton brusque, mais qui ne pensaient jamais à l'embrasser pour le trahir. On n'avait pas besoin de savoir son histoire pour l'estimer ; car le son de sa voix allait jusqu'au cœur, & la beauté de son ame était peinte dans ses yeux. On ne l'avait jamais vu refuser un service pécuniaire, excepté quand il y était forcé par l'impossibilité ; il faisait voir ses mécaniques *gratis*, & ne trouvait son bénéfice que lorsqu'il avait occasion de les vendre. Quelques-uns de ses ouvrages n'étaient, à proprement parler, que des joujoux pour amuser l'enfance; mais il y en avait d'autres, qui pouvaient

contribuer à enrichir un cabinet de curiosités, comme celui que je vais décrire, & dont il n'était point l'inventeur (1). fig. 5.



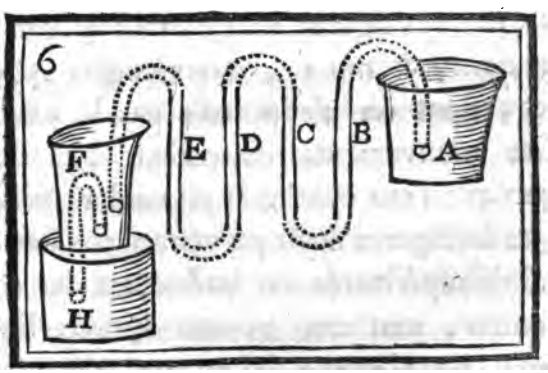

Quatre tuyaux de verre, disposés en colonnade, & surmontés d'un fronton représentent le frontispice d'un palais.

---

(1) Le véritable inventeur de cette pièce est M. le Chevalier de Trouville, avantageusement connu par ses belles découvertes, en Hydraulique.

Ces colonnes transparentes & remplies d'eau, laissent appercevoir de petites figures de cire qui nagent dans l'intérieur, & dont deux montent & descendent, alternativement, tandis que les deux autres ont le mouvement contraire, & le tout sans aiman, sans roue, & sans levier. Voici en deux mots, par quel moyen on exécute cette petite merveille. fig. 6.

*Intelligenti pauca.*




Au point A, est un bassin caché dans le corps du bâtiment, les quatre colonnes ne sont qu'un seul & même tuyau

de verre, recourbé comme le représente la figure ; c'est à proprement parler, un syphon par où l'eau s'écoule du bassin A au bassin F, qui est pareillement caché dans le corps du bâtiment.

L'eau ne peut ainsi passer d'un bassin à l'autre, sans descendre par la première colonne B, & monter par la seconde C, pour redescendre ensuite par la troisième D, & remonter par la quatrième E ; mais comme on ne voit pas alors l'eau se remuer, si elle est bien claire, les figures sont entraînées par le courant, & ont des mouvements opposés, dont on n'apperçoit pas la cause. Ces mouvements cesseraient bientôt, quoique l'eau continuât de couler, parce que les figures étant parvenues aux extrémités supérieures ou inférieures des colonnes, sont trop grosses & trop longues pour suivre le courant dans les contours du tuyau, (où l'on peut d'ailleurs poser un diaphragme pour empêcher les figures de passer) ; mais l'eau

cessant un instant de couler rapidement, par le moyen que nous indiquerons ci-dessous, les figures reçoivent par leur gravité ou légèreté spécifique, un mouvement opposé à celui qu'elles avaient auparavant, car la première qui était descendue dans la colonne B, remonte d'elle-même quand l'eau s'arrête, parce qu'ayant à sa tête un petit morceau de liége, elle tend à surnager : la seconde, au contraire, qui était montée dans la colonne C, descend quand l'eau est immobile, parce qu'ayant à ses pieds une épingle de fer, sa gravité l'entraîne vers le fond ; la troisième & la quatrième font comme la première & la seconde, par la même raison.

Mais si un instant après, l'eau continue de couler avec rapidité, elles quitteront encore leur place, étant entraînées par le courant, pour la reprendre ensuite, quand l'eau s'arrêtera ou lorsqu'elle coulera très-lentement. Tout le secret se réduit donc, à présent, à faire

que l'eau coule & s'arrête alternativement. Voici le moyen que l'on emploie pour produire cette intermittence.

L'eau ne coule du bassin A au bassin F, que parce que ce dernier est plus bas ; si donc, on fait celui-ci assez petit pour qu'il se remplisse en peu de temps, l'eau s'y trouvant bientôt élevée presque à la même hauteur que dans le bassin A, ne pourra plus couler que très-lentement ; voilà donc le courant arrêté pour un instant ; mais si le bassin F se vuide enfin tout-à-coup dans un autre H, qui sera encore plus bas, son eau descendra par ce moyen, & permettra à celle du bassin A de couler encore rapidement. Or, quand l'eau est enfin parvenue à une certaine hauteur, ce bassin F se vuide réellement tout-à-coup, à l'aide du syphon F H ; par ce moyen, l'écoulement rapide & son interruption, auront lieu alternativement jusqu'à ce que le premier bassin soit entièrement vuide. *Qui potest capere capiat.*

## CHAPITRE DERNIER.

*Conversation avec des Militaires Philosophes dans le coche d'Auxerre. Expériences Physiques sur la réfraction de la lumière, & sur le mouvement composé. Joli problême d'Architecture. Tour d'escroquerie joué à Monsieur Boniface, à Fontainebleau, par deux Chevaliers d'industrie sur une récréation Mathématique. Rencontre au village d'Essone, de quelques goguenards de Paris, qui mystifiaient deux Marchands de Vin; le mystificateur est mystifié à son tour. Jérôme Sharp fait des paris à coup sûr; il enseigne l'art d'attraper sans courir, & après avoir prouvé que les plus instruits ne sont pas ceux qui possèdent les plus grandes bibliothèques, il jette un coup-d'œil rapide sur les divers genres de charlatanisme dont il n'a pas encore parlé.*

NOUS prîmes le coche d'eau pour aller à Paris; mais cette barque ne me parut pas aussi commode que je me

l'étais imaginé ; j'avais espéré d'y trouver autant de commodités que dans un vaisseau Marchand, & autant de propreté que dans les chaloupes qui servent aux Dames de Marseille pour aller faire des promenades sur mer ; j'avais cru, pareillement, que le courant de l'Yonne & de la Seine nous conduirait rapidement jusqu'au séjour enchanteur de l'industrie & de la politesse ; mais en cela je m'étais bercé, comme à d'autres égards, d'une vaine espérance ; en entrant dans le coche, je ne trouvai pour m'asseoir, que des tas de meubles & de marchandises, & pour compagnie, que des Savoyards, des Recrues & des Nourrices ; il y avait tant de monde & une si grande quantité de paquets, que par-tout où les eaux étaient un peu basses on était obligé de mettre quelques voyageurs à terre pour alléger la voiture, tandis que d'autres entraient dans l'eau pour pousser par derrière. Ce désagrément n'était pas le seul qu'é-

prouvaient tous ceux qui étaient un peu pressés d'arriver à Paris ; car on essuyait aussi, d'autres retardements près des villages, où le Patron & les Bateliers étaient retenus à chaque instant, soit pour déposer des marchandises, soit pour en embarquer de nouvelles. L'ennui qui nous accablait n'était diminué en aucune manière, ni par les discours des Recrues, ni par les chansons poissardes que nous étions obligés d'entendre : je commençais à me repentir de n'avoir pas continué ma route à pied, & j'enviais le sort de ceux à qui la fortune permet de prendre des chevaux de relais, lorsque trois Officiers qui couraient la poste furent renversés dans leur voiture par une charette, à quelques pas de la riviere. Une de leurs roues s'étant brisée dans un lieu où il n'y avait pas de Charron qui pût en fournir une autre, cet accident les obligea de s'embarquer sur notre coche, avec les débris de leur voiture, & tandis qu'ils se

plaignaient de la dure nécessité où ils se trouvaient réduits, je me félicitais intérieurement de ce qu'il nous arrivait bonne compagnie. Je ne me trompai point dans l'opinion que je conçus d'eux, par la manière libre, mais honnête dont ils se présentèrent; ce n'était point de ces fanfarons qui se croient obligés de faire à chaque instant une vaine parade de leur bravoure, & qui sont bien aises d'en être quittes pour cette démonstration; ce n'était pas non-plus de ces Guerriers sauvages & farouches, du temps des Gaulois, qui s'emblaient n'être devenus les protecteurs de la Nation que pour avoir le droit d'en être les oppresseurs; grace aux Dames Françaises qui ont poli les mœurs de nos Militaires; on trouve rarement aujourd'hui le vrai courage sans qu'il soit accompagné de la douceur & de l'amabilité; mais les compagnons de voyage que le hasard nous envoyait, n'étaient pas tout simplement d'aimables Officiers; c'était des Militaires

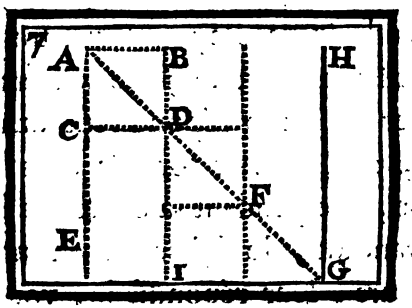
Militaires Philosophes, parlant à tout le monde, ne se familiarisant avec personne, & sachant tenir leur rang sans fierté ; ils avaient assez de mérité pour pouvoir se montrer de près, sans qu'on cessât de les estimer, & ils n'avaient pas besoin d'observer à la rigueur cette étiquette, qui semble n'être autre chose qu'une barrière élevée par des sots, pour empêcher le mérite de parvenir jusqu'à eux, & de les voir tels qu'ils sont. Loin de parler continuellement de leur métier, comme font les pédants, & de garder un profond silence comme ceux qui, privés de la faculté de penser, se trouvent réduits à l'état de pure végétation ; ils changèrent de propos si souvent, que l'occasion s'en présenta, & parlèrent chacun à leur tour, dans les différentes questions qui furent agitées en fait de Politique, de Littérature, & même de Physique & de Géométrie. Les réflexions furent tantôt légères & tantôt profondes, selon l'occasion, mais il n'y

eut ni réponse satyrique ni réplique mordante ; la dispute s'échauffa peu-à-peu, mais sans aigreur, & se termina en me laissant dans l'incertitude sur ce que je devais admirer davantage, ou l'adresse du vaincu qui avait présenté une mauvaise cause sous le plus beau jour, ou la politesse du vainqueur qui avait la modestie de vouloir cacher sa victoire, & de ne jamais s'en prévaloir ; il serait, peut-être, trop long de donner ici le détail de la conversation que j'eus avec ces Messieurs, & dans laquelle nous eûmes le plaisir de nous inspirer une estime réciproque ; mais je crois pouvoir rapporter ici deux petites expériences Physiques, dont je les rendis témoins, & qui parurent leur faire le plus grand plaisir. Ils avaient eu la bonté de m'expliquer comment un boulet de canon décrit une parabole, & par quel art, avec la même quantité de poudre, & en donnant au mortier différens degrés d'inclinaison, on peut cependant faire

parvenir une bombe toujours au même but ; quelques instants après, nous remarquâmes le mouvement apparent du rivage, qui semblait remonter dans tous les endroits où la barque descendait un peu plus vîte, quand elle était entraînée par la rapidité du courant ; cette illusion d'optique nous fournit l'occasion de parler du mouvement apparent du soleil, produit par celui de la terre, en sens contraire. Un de ces Messieurs, qui n'était pas aussi instruit en fait d'Astronomie, que sur le jet des bombes, ou qui peut-être n'avait d'autre but que de savoir jusqu'à quel point j'étais instruit moi-même, me proposa quelques difficultés sur le système de Copernic, & me dit, entre autres objections, que si la terre tournait avec la vîtesse qu'on lui suppose, & qui doit être bien plus grande que celle d'un boulet de canon, les oiseaux qui s'élèvent pour planer dans l'air, sans que la terre cesse de tourner, devraient la voir fuir au-des-

sous d'eux, & ne pourraient plus retrouver leur nid. Cette objection paraissait être d'autant plus naturelle & victorieuse, que je convins d'abord de l'avoir lue dans les Ouvrages du savant Astronome Tycho-Brahé, qui la proposa comme une des principales, contre le mouvement de la terre; mais il fut très-surpris, quand je lui dis, que quand même l'atmosphère ne tournerait point avec notre globe, (ce qui fait que les oiseaux suivent le mouvement de la terre sans s'en appercevoir), ils devraient encore retrouver leur nid, (du moins, quand ils ne s'élèvent que pour un instant), parce qu'ils auroient un mouvement commun avec la terre à cause de l'impulsion qu'ils en auraient reçue avant de s'élever en l'air. Pour lui prouver ce paradoxe, je grimpai au haut du mât de notre barque; là, je me servis d'une perche pour tenir mon chapeau élevé à six pieds au-dessus de moi, & dans un instant où la barque avançait rapide-

ment, je demandai à ces Messieurs, dans quel endroit ils croyaient que tomberait mon chapeau lorque je le laisserais s'échapper ; ils me répondirent unanimement, qu'il devait tomber dans l'eau, à cause, que pendant sa chûte, la barque en avançant, le laisserait en arrière : Messieurs, leur répondis-je, vous allez voir le contraire ; un instant après, je secouai la perche, & le chapeau qui tenait à peine, tomba au pied du mât ; n'en soyez pas surpris, leur dis-je ; le chapeau avait un mouvement commun avec la barque, avant que je secouasse la perche, & ce mouvement l'a accompagné dans sa chûte, de sorte, qu'au lieu de descendre perpendiculairement à l'horizon comme il l'a paru à vos yeux, il a décrit une ligne oblique, comme vous l'auriez vu, si vous eussiez été sur le rivage. Pour compléter ma réponse, quand je fus descendu du haut du mât, je leur fis la figure que voici, (fig. 7). & j'ajoutai ce qui suit.




Quand le chapeau commence de tomber au bout du mât E A, il se trouve poussé verticalement vers le point C par sa gravité, & horizontalement vers le point B, par l'impulsion qu'il avait reçue du mât, avant de tomber. Ne pouvant obéir entièrement à ces deux impulsions différentes, il prend une direction moyenne, & décrit la petite diagonale A D; par ce moyen, il accompagne le mât, qui après le premier instant n'est plus à la même place, & se trouve représenté par la ligne B I. Par la même raison, le chapeau doit se trouver au point F après le second ins-

tant, & au point G après le troisième; il termine donc sa chûte au pied du mât H G, & semble l'avoir parcouru perpendiculairement à l'horizon, quoique dans la réalité & aux yeux d'un homme qui aurait été sur le rivage, il ait dû parcourir la grande diagonale A G. Nous n'avons pas apperçu la direction horizontale du chapeau, parce que nous avions, nous-mêmes, ce même mouvement, & cette loi qui semble purement Physique, se trouve aussi dans le moral; car lorsqu'un homme suit le mouvement de ses passions, selon leur degré de force & de combinaison, ses mœurs ne deviennent choquantes que pour ceux qui n'ont pas les pareilles.

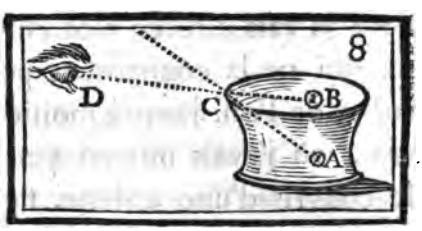
Ces Messieurs, furent si satisfaits de mon explication, & sur-tout de mon expérience à laquelle il n'y avait rien à répliquer, qu'ils me prièrent de leur faire entendre un phénomène dont ils avaient souvent entendu parler; mais dont ils ne connaissaient pas bien la cause. Com-

ment est-il possible, me dirent-ils, qu'on apperçoive le soleil le matin, avant même qu'il soit au-dessus de l'horizon, & le soir un instant après qu'il est couché.

Ceci, leur répondis-je, demanderait une très-longue explication, mais pour vous faire entrevoir la cause de ce phénomène, il me suffira de vous dire, 1°. qu'en général nous ne voyons un objet, que parce qu'il nous envoye directement des rayons de lumière; 2°. que si cependant ces rayons parviennent à notre œil par une route détournée, comme quand ils sont réfléchis par une glace, nous pouvons encore voir l'image de cet objet, & c'est ainsi qu'à l'aide d'un miroir nous pouvons voir en face un homme qui est à côté de nous, quoiqu'il ne se présente directement à nos yeux que de profil; 3°. que les rayons qui viennent peindre un objet sur notre rétine, peuvent changer de route, & décrire une ligne courbe ou brisée en passant dans l'air, dans l'eau ou à tra-

vers un verre ; & dans ce cas, nous pouvons appercevoir l'objet, quoiqu'il y ait un obstacle intermédiaire qui empêche les rayons d'aller directement jusqu'à nos yeux.

Pour faire entendre cette dernière proposition, je mis une pièce de douze sous dans un vase, que je plaçai ensuite à une hauteur convenable, pour que ses bords pussent empêcher de voir la pièce ; ensuite je versai de l'eau dans le vase, & la pièce parut aussi-tôt au point B. fig. 8.

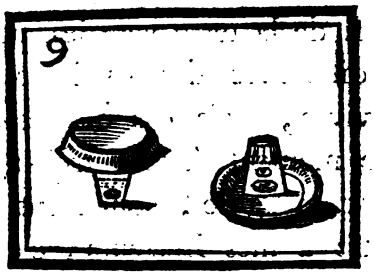



Il vous semble, leur dis-je, que la pièce est au point B, & cependant elle est au point A, parce que les rayons sortant de l'eau pour entrer dans l'air,

changent de route au point C, pour aller à votre œil D, par la ligne brisée D C A ; mais l'œil accoutumé à voir les objets au bout d'une ligne droite, ne peut appercevoir ici la pièce, qu'au bout de la ligne D C B, &c. C'est par la même raison que quand le soleil est sur le point de se lever, ses rayons entrant dans l'atmosphère, changent de direction, & nous le font voir au-dessus de l'horizon, quoiqu'il soit au-dessous.

En terminant mes observations sur la réfraction de la lumière, je fis une autre petite expérience qui est très-vulgaire, mais dont je vais dire en mot en faveur de ceux qui ne la connaissent point.

Je versai de l'eau jusqu'à moitié, dans un verre, où j'avais mis un petit écu, & je le couvris d'une assiette. fig. 9.




Renverssant ensuite l'assiette & le verre, je demandai combien on voulait donner de ce qui était dedans. Plusieurs personnes qui ne connaissaient pas l'expérience, offrirent neuf livres, parce qu'ils croyaient voir un écu de six francs avec un petit écu.; mais en soulevant le verre pour faire sortir l'eau, je leur fis voir qu'il n'y avait réellement que trois livres ; c'est ainsi, leur dis-je, que certains protecteurs font souvent appercevoir dans l'avenir, à travers des promesses emphatiques, une riche perspective qui se réduit à peu de chose quand il faut venir au fait & faire cesser l'illusion.

Nous parlâmes ensuite de l'applatissement de la terre vers les poles, & de la différence des systêmes sur les forces vives, mais ces discussions qui dans ce moment étaient très-agréables pour la compagnie, pourraient bien ne pas l'être à mes Lecteurs, c'est pourquoi je vais continuer le récit de mes petites aventures.

Me voyant dévoué à l'ennui, lorsque ces Messieurs sortirent du coche pour faire racommoder leur voiture, à Sens, & continuer leur route en poste, je proposai à M. Boniface de continuer la nôtre à pied, & aussi-tôt qu'il y eut acquiescé, nous éprouvâmes que quand on entreprend un voyage par une voiture lourde & ennuyeuse, il est prudent de ne pas payer d'avance pour toute la route; car on ne voulut nous rendre aucune partie de la somme que nous avions donnée pour aller jusqu'à Paris; tandis que d'autres plus sages que nous, & qui n'avaient payé que pour aller à

Joigni, à Sens ou à Montereau, étaient libres de continuer en payant le surplus, ou de s'en aller sans rien perdre.

M. Boniface ne fut pas le seul de mon avis, lorsqu'il aima mieux se fatiguer sur le grand chemin que de s'ennuyer dans une voiture qui n'allait souvent qu'à pas de tortue, & dans laquelle il fallait encore passer deux jours & deux nuits. Deux femmes d'une figure intéressante nous suivirent, en nous priant fort honnêtement, de vouloir bien les protéger sur le grand chemin contre les insultes des polissons qu'elles pourraient rencontrer; elles nous apprirent qu'elles allaient trouver un de leurs cousins, à Fontainebleau, pour aller ensuite avec lui jusqu'à Saint-Germain-en-Laye, où une vieille tante qui était malade, demandait à les voir pour faire son testament en leur faveur. Quoiqu'il n'y eût rien d'invraisemblable dans ce discours, j'y soupçonnai quelque mensonge, lorsque je reconnus ces femmes

pour deux de celles qui s'étaient trouvées avec nous à Auxerre, dans la compagnie des *Banquistes*; je leur en témoignai ma surprise; mais une d'elles me répondit, que le hasard les avait conduites comme nous dans cette gargote, & qu'elles étaient aussi contentes que nous de n'être plus en si mauvaise compagnie. Nous sommes encore filles, continua-t-elle, & si la succession que nous attendons nous met en état de nous marier selon nos desirs, nous espérons bien que ce ne sera pas avec des escamoteurs. Alors je me félicitai de ce que je pouvais faire connaissance avec deux personnes fort aimables, que la misère actuelle obligeait de voyager à pied sous ma protection, mais que la fortune pourrait bientôt mettre en état de me devenir utiles dans les environs de Paris. En conséquence, je leur fis tout bonnement ma cour sans témoigner plus d'affection à l'une qu'à l'autre, crainte d'exciter la jalousie. Elles se montrè-

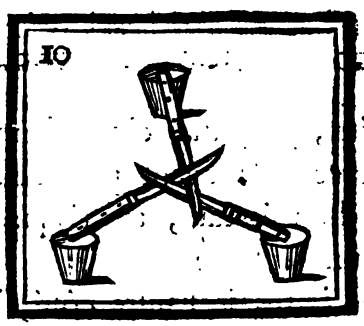
rent assez difficiles pour me faire entendre qu'elles n'étaient pas accoutumées à laisser prendre la moindre des libertés ; mais en même temps, elles parurent assez indulgentes pour me laisser concevoir quelques espérances ; cependant nous avancions, en chantant ; je faisais tous mes efforts pour leur plaire, & je ne manquai pas de raconter comment j'avais gagné vingt-cinq louis & une montre d'or, chez un Seigneur du Dauphiné ; de leur côté, elles me chantèrent les louanges de leur cousin, & firent en même temps mon éloge, en me disant combien il serait satisfait de lier amitié avec un homme comme moi.

A peu de distance de Villeneuve-la-Guyare, nous trouvâmes un petit pont cassé, sur un ruisseau, assez étroit pour qu'un homme pût le franchir sans être un grand sauteur, mais trop large pour qu'une femme pût en faire autant. Les voyageurs avoient formé à travers les champs,

un sentier qui conduisait par un long détour à un endroit où le ruisseau était guéable ; mais ayant suivi ce sentier, nous ne trouvâmes qu'un torrent qu'on pouvait à la vérité passer à cheval ou en voiture, mais dont l'eau était si froide & si rapide, qu'il n'était guère possible de passer à pied ; alors nous suivîmes le ruisseau pour chercher un passage moins difficile & moins dangereux, & nous étions déja réduits à rebrousser chemin, lorsque nous trouvâmes un tas de planches qui nous mit la joie au cœur, parce que nous espérions de pouvoir en faire une espèce de pont ; cependant, quand nous voulûmes essayer de les poser en travers sur le ruisseau, elles se trouvèrent un peu trop courtes pour être bien appuyées sur les bords. Alors j'employai un petit expédient qui prouve que les connaissances qui sont en apparence les plus futiles, peuvent devenir intéresantes lorsqu'on en fait une heureuse application.

Je

Je me rappellai une petite récréation Mathématique, dans laquelle on propose de construire un colombier sur trois piliers, en employant des solives assez courtes, pour qu'elles ne puissent pas aller d'un pilier à l'autre; effet dont on démontre la possibilité en arrangeant trois couteaux sur trois verres, de la manière que voici fig. 10.



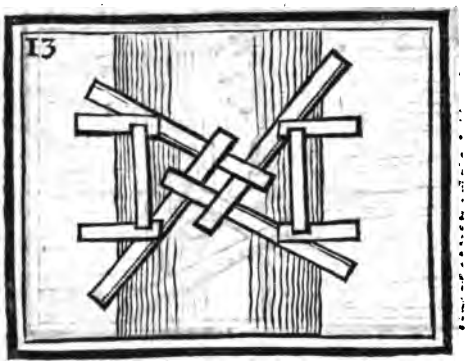

Profitant de cette idée, je pensai à faire un pont, par un moyen semblable. En conséquence, je plaçai en l'air sur le bord du ruisseau, deux planches auxquelles je donnai un point d'appui avec trois hards attachées à un arbre, &

je priai M. Boniface de s'asseoir à une des extrêmités, pour maintenir l'équilibre. fig. 11.

Ensuite, je jettai cinq planches sur l'autre rive, & ayant pris l'élans, je franchis le ruisseau, au risque de me donner une entorse.

Quand je fus de l'autre côté, je posai une troisième planche, qui se trouva soutenue d'une part sur les deux premières, & de l'autre, sur le bord du ruisseau. Voyez la figure 12.

Après cela, j'entrelaçai une quatrième planche avec les trois premières, & par ce moyen, elles formèrent un seul & même corps assez solide, pour que les hards n'eussent plus aucun poids à soutenir. Enfin, je posai en travers, plusieurs autres planches, que j'attachai en certains endroits avec une double ficelle, pour les empêcher de se déranger.




Je n'employai qu'une demi-heure à la construction de ce pont. Quand il fut fini, nos deux jeunes compagnes n'y passèrent qu'en tremblant; mais elles ne purent s'empêcher d'admirer mon industrie, en me répétant à chaque instant, que leur cousin étant un homme d'esprit, serait très-flatté de faire connaissance avec moi.

Mesdemoiselles, leur répondis-je, l'amitié de votre cousin sera pour moi très-flatteuse si elle peut me servir à me procurer la vôtre. — Que feriez-vous de l'amitié d'une Paysanne, me dit la plus

jolie, il vous faut une femme qui sache danser, chanter, & jouer de l'éventail; mais une Villageoise ne sait autre chose qu'aimer tendrement son mari, & prendre soin de son ménage. Cette science, lui dis-je, en vaut bien une autre, & bien des femmes de la ville aurait besoin de l'apprendre.

Alors, elle fit sur les habitants des villes, des réflexions trop fines & trop judicieuses pour me laisser croire qu'elle avait toujours demeuré à la campagne; & tout en conversant de cette manière, nous arrivâmes à Fontainebleau.

Le cousin que nous rencontrâmes, en arrivant, me fit quelques compliments, d'après l'éloge que ses aimables parentes lui firent de moi. Il nous conduisit à une auberge qu'il avait choisie pour y passer deux jours avec ses cousines, en attendant qu'il y eût terminé des affaires de la plus grande importance. Il me dit qu'il connaissait beaucoup de monde à Paris, & qu'il pourrait m'y procurer

le moyen de parvenir ; il ajouta qu'il regarderait sa cousine l'aînée, comme très-heureuse, si la fortune dont elle allait jouir pouvait la mettre à même de choisir un galant homme, pour son mari. Là-dessus, nous nous mîmes à table ; mais le souper était à peine commencé, qu'un étranger vint nous prier de l'admettre à notre compagnie. C'était une espèce de fou, richement couvert, qui écorchait le Français ; il nous dit en langage Savoyard, que son père l'avait envoyé à Lyon pour y recevoir le montant d'une lettre-de-change, & qu'après l'avoir reçu, il avait pris la route de Paris au lieu de celle de Chambéry, pour aller passer agréablement une quinzaine de jours de sa jeunesse : *cependant*, ajouta-t-il, *mon bon homme de païré sera pas content de ça ; mais attendrai qu'il est mort pour allet chercher sa réprimandé.*

Il continua de parler sur le même ton, en affectant de dire plusieurs fois que

les Français étaient aussi dénués d'esprit que d'argent, & qu'il fallait aller en Savoie pour voir des gens riches, & de bons lurons.

Vous êtes donc bien riche, vous-même, lui dit le cousin, pour nous regarder tous comme des misérables.

Il répondit, en tirant un gros étui de sa poche, qu'il était le plus pauvre de la Savoie, mais qu'il tenait dans sa main un rouleau de cinquante doubles louis.

Alors, je lui dis qu'il était un imprudent, de montrer ainsi son or à des hommes qu'il ne connaissait point, & que s'il continuait ses fanfaronades, il pourrait tôt ou tard rencontrer des gens mal intentionnés, qui lui jouerait quelque mauvais tour.

Il répliqua qu'il avait toute confiance en nous, parce qu'il croyait voir sur notre physionomie, que nous n'avions pas plus de mauvaise intention que d'esprit, & plus d'esprit que d'argent.

Piqué de cette impertinence, je lui

dis qu'on pourrait bien avoir autant d'argent que lui, mais qu'on se garderait bien de le faire voir; quant à l'esprit, lui dis-je, je crois que je peux vous en vendre.

*Me ferez plaisir*, dit le Savoyard, *vendez-moi z'en, tant seulement pour deux louis.*

Dans ce moment, nous étions au dessert, & je mis un macaron sous chacun de nos chapeaux, en disant: je parie de manger ces trois macarons, & de les faire trouver un instant après, tous ensemble, sous celui des trois chapeaux que vous voudrez.

Impossible dit le Savoyard, d'un ton de mépris, & je parie un bouton de mon habit contre deux louis, que vous *ferez pas ça*.

Je n'ai rien à parier, lui dis-je, contre un de vos boutons, & je ne donne pas mon esprit à si bon marché.

Quoi, dit mon homme, à si bon marché; apprenez Monsieur le Français,

qu'un bouton de mon pays, vaut autant que tout ce que vous avez sur le corps; & donnant aussi-tôt un coup de couteau à un de ses boutons, il en tira un double louis d'or, qui lui servait de moule.

Je fus aussi surpris de son ostentation, que choqué de ses sotises, & pour lui donner une bonne leçon de prudence & de modération, j'acceptai son pari, sans cependant exiger qu'il mît au jeu. Un instant après, je pris successivement les macarons, & je les mangeai l'un après l'autre, en laissant les chapeaux sur la table; maintenant, lui dis-je, sous quel des trois chapeaux voulez-vous que je fasse trouver les trois macarons?

Sous le mien, me répondit-il.

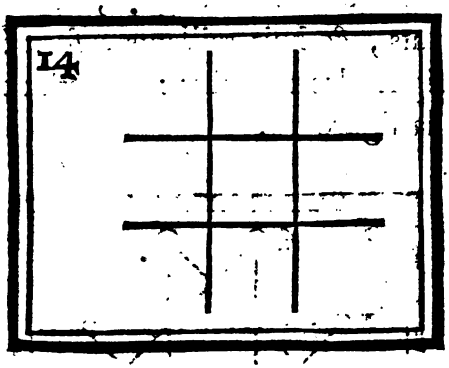
Alors je pris son chapeau, & je le mis sur ma tête, en disant que les trois macarons étaient dessous.

Vous avez raison, me dit-il, en me donnant le double louis, je ne l'aurais jamais deviné.

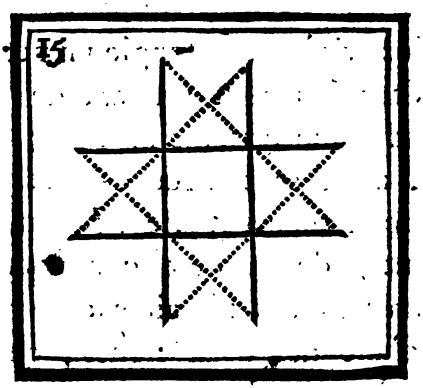
Sur le refus que je fis d'accepter cet argent, sous prétexte que j'avais parié à coup sûr, il me pria d'observer que j'avais tort, en alléguant pour ses raisons, qu'il gagnait plus que moi, puisque je lui apprenais pour une modique somme un tour subtil, qui devait lui servir à attraper tous les gens d'esprit de son pays.

Alors, je pris le double louis, & je le donnai à l'Aubergiste, en lui disant que ce serait pour payer la dépense de la compagnie, tant pour ce jour, que pour le lendemain.

Cependant le Savoyard, continua ses impertinences, & proposa un pari pour me vendre de l'esprit à son tour. Pour cela, il [illegible]ça un grand carré sur la table, av[illegible]de la craye; ensuite, il en prolongea les quatre côtés, comme dans la figure 14.

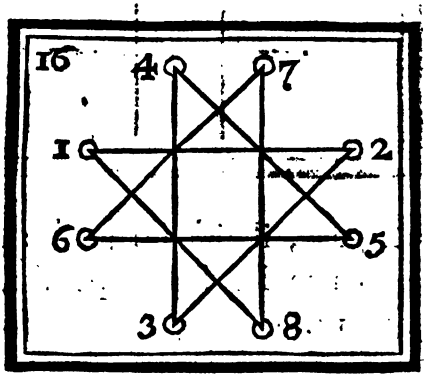



Après cela, il tira les petites diagonales, comme les lignes ponctuées de la figure 15.




Enfin, le tout nous présenta une figure

régulière de seize angles, dont huit rentrants, & huit saillants, formés par huit lignes droites qui se croisaient comme dans la figure 16.




Il décrivit à chaque angle un petit cercle, dans lequel il proposa de placer un liard d'une certaine manière; il faut, dit-il, avoir sept liards dans la main, & les poser successivement dans un rond différent, de manière que quand on pose un liard, il n'y ait encore rien au bout d'une des deux lignes, qui vont aboutir à ce rond.

Ensuite, pour nous faire voir la pos-

sibilité du fait, il fit lui-même le tour, en faisant voltiger sa main très-rapidement, & en disant : *il n'y a rien là ; je le mets là ; il n'y a rien là ; je le mets là, &c.*

J'essayai cinq à six fois de suite, de faire ce tour comme lui ; mais il me restait toujours deux ou trois liards que je ne pouvais pas poser à un bout de certaines lignes, parce qu'il y en avait déjà quelqu'autre à l'autre bout. Alors le Savoyard sortit de la salle à manger, en disant que les Français, mangeurs de macarons, n'avaient pas autant d'esprit que lui, & qu'il pourrait leur en vendre à son tour.

Il ne fut pas plutôt sorti, que le cousin me dit : vous avez gagné deux louis, & je vais en gagner autant ; jugez, continua-t-il, si je sai le tour qu'on nous propose, puisque ma nourrice m'a bercé avec. Aussi-tôt il me fit voir effectivement, qu'il savait le faire aussi bien que le Savoyard. Quand ce dernier fut

rentré, le cousin voulut parier deux louis qu'il ferait ce tour, si on vouloit le répéter encore une fois devant lui; mais le Bourgeois de Chambéri, répondit qu'il ne montrait pas son savoir à si bon marché, & que dorénavant, il ne voulait pas parier moins de dix louis.

Vous proposez une si forte somme, lui dit le cousin, pour éluder le pari; parce que vous pensez que je n'ai pas autant d'argent.

Le Savoyard répondit, que si on vouloit mettre dix louis au jeu, on verrait bientôt qu'il n'était pas homme à reculer, & ensuite il sortit pour la seconde fois.

Oh Dieux, me dit alors le cousin, si j'avais reçu le montant de ma lettre de change, je punirais bien ce drôle de toutes ses impertinences. Si nous pouvions, ajouta-t-il, faire la somme de dix louis à nous trois, nous gagnerions en un instant trois louis & huit livres chacun.

Je lui répondis, que je n'étais pas homme à profiter de la bêtise d'un autre, pour lui atrapper son argent.

Vous avez tort, me dit M. Boniface, qui jusqu'alors avait gardé le silence; cet homme nous a insultés gravement, & nous devons nous en venger; s'il avait parlé de cette manière à des Grenadiers, on lui donnerait un coup de sabre; s'il avait insulté des Procureurs, on lui déclarerait la guerre avec un exploit pour lui soutirer ses louis; mais nous, continua M. Boniface, nous qui sommes des gens d'esprit, servons-nous de cette arme là, pour nous venger d'une injure.

Vous avez raison, dit le cousin; d'ailleurs, cet homme est un imbécille qui perdra son argent avec le premier gredin qu'il va rencontrer; il vaut mieux que d'honnêtes gens comme nous, en profitent. Il me manque cinq louis, ajouta-t-il, pour pouvoir en parier dix;

veuillez me les prêter bien vîte, & je vous partagerai mon profit.

M. Boniface les lui prêta en effet, ou plutôt ils furent de moitié pour la gageure. Quand le Savoyard fut rentré, le cousin paria dix louis, & les gagna en un clin d'œil, en faisant le tour avec toutes les conditions requises.

M. Boniface se félicitait de ce premier succès, qui me surprit d'autant plus, que je m'attendais à une querelle, ou à quelque ruse de la part du Savoyard; mais il perdit son argent sans rien perdre de sa gaieté, & en disant, pour se consoler, qu'un homme comme lui, qui gagnait quelquefois cinquante louis par jour, pouvait bien perdre une fois dix louis sans pleurer. La suite nous fera voir, jusqu'à quel point il fallait ajouter foi à ces paroles, mais avant de continuer mon récit, je crois devoir donner ici le moyen de faire ce tour.

En

En cherchant à le deviner, on ne le trouve pas aussi facile, qu'il paraît d'abord, parce que, quand une fois on a posé le premier liard dans un des cercles, il faut absolument suivre une certaine marche, pour poser les autres sans difficulté, & si peu qu'on s'en écarte, en posant le second ou le troisième, il en reste toujours sur sept, un ou deux qu'on ne peut poser avec la condition requise ; mais il faut observer, pour la plus grande facilité, que la figure 16 composée de huit lignes, pourrait être formée avec un seul fil, qui partant du point 1, se plierait au numéro 2, pour aller à l'angle 3, & de là, aux points 4, 5, 6, 7 & 8, pour retourner au numéro 1 : or, les points 1, 2, 3, 4, &c. sont ceux sur lesquels il faut poser successivement, selon l'ordre des nombres ; mais pour que les spectateurs ne s'apperçoivent point de cet ordre, il ne doit pas y avoir de numéros sur la figure, quand on fait le tour, & il ne faut pas

que la main en posant les liards, suive les lignes 1, 2; 2, 3; 3, 4; &c. Le tour paraîtrait alors trop facile à tous les spectateurs; il faut donc, après avoir posé le premier liard au point 1, porter la main au point 3, en disant : *il n'y a rien ici*, & ensuite la porter au point 2, en disant : *je peux donc poser là*, & poser le second. Du point 2, il faut porter la main au point 4, en disant : *il n'y a rien là*, & ensuite au point 3, en disant : *je peux donc poser ici*, & poser effectivement le troisième. C'est par ce moyen, que l'œil de celui qui opère, peut suivre constamment le fil que je viens d'indiquer, sans que cette route soit indiquée par la main qu'on fait voltiger à droite ou à gauche, en avant & en arrière, sous prétexte de montrer les lignes sur lesquelles on n'a encore rien posé.

M. Boniface était si content d'avoir gagné quarante écus, en un instant, qu'il devint presque aussi insolent que

le Savoyard ; vous voyez, me dit-il, d'un air goguenard, qu'on n'a pas besoin de travailler quinze jours à poser un paratonnerre sur un château, pour gagner presque autant d'argent que vous.

Cela est vrai, lui répondis-je ; mais comptez-vous pour rien, le plaisir que j'ai eu de gagner mon argent, par un moyen très-honnête, & de ne le devoir qu'à la bonne volonté de ceux à qui je me suis rendu utile ?

Des paratonnerres utiles ! dit M. Boniface ; ils le sont comme une cinquième roue à un carrosse.

Cela se peut, lui dis-je, mais de meilleurs juges que vous, ont décidé le contraire, & il me suffit de le croire, comme eux, pour la tranquillité de ma conscience.

Fi de la conscience, dit M. Boniface ; à être si difficile, il n'y a pas d'eau à boire ; & moi, je veux avoir du vin. Là-dessus, il se mit à boire jusqu'à perdre le peu de raison qui lui res-

tait. Le Savoyard but comme lui, mais il ne perdit pas la tête, & proposa un nouveau jeu pour prendre sa revanche. Pour cela, il coupa un morceau de carton carré, en vingt petits morceaux triangulaires, & quand il les eut entassés pêle mêle, il défia la compagnie de les placer de nouveau les uns à côté des autres, de manière à former un carré comme auparavant ; chacun essaya son industrie sur ce nouveau défi, mais ce fut en vain, car on avait toujours quelque triangle de plus ou de moins qu'il ne fallait pour faire le carré parfait.

Tandis qu'on s'essayait ainsi, le Savoyard sortit encore une fois, en disant qu'il était malade, & le cousin profita de son absence pour nous prouver qu'il pouvait gagner ce nouveau pari. Je connaîs très-bien ce tour, dit-il, quoique j'aie fait semblant de l'ignorer, & alors il forma devant nous, un carré avec tous ces petits triangles ; mais il les brouilla aussi-tôt, afin que le Sa-

voyard qui rentrait dans cet instant, ne soupçonnât point qu'on était assez instruit pour lui gagner son argent.

J'avoue que les ruses & l'instruction de ce cousin, sous un habit de Paysan, me le firent regarder, dans ce moment, comme un homme à craindre; le soi-disant Savoyard, qui, sous un habit de velours faisait le sot, en proposant des tours ingénieux, & qui sortait de temps en temps comme pour nous donner le temps de nous concerter contre lui, ne me parut pas aussi honnête & aussi désintéressé qu'il aurait bien voulu le faire accroire. Il serait possible, dis-je en moi-même, que ces deux aigrefins fussent d'intelligence pour nous jouer quelque tour de Maître Gonin, & les cinq louis que M. Boniface vient de gagner pourraient bien n'être qu'un appât pour le leurrer & le mettre à sec; que sait-on, ajoutai-je, si les deux femmes qui nous ont amenés à cette auberge, avec ce prétendu cousin, n'avaient pas pré-

médité quelque chose contre nous ? Les politesses dont on nous a comblés, & l'espérance qu'on nous a fait concevoir de contribuer à notre fortune, ne sont peut-être qu'une finesse de plus.

. . . . . *Timeo danaos & dona ferentes.*

Je fis part à M. Boniface, de mes soupçons ; mais il me répondit que j'étais dans l'erreur, & que le cousin était un galant homme. Quant à vous, me dit-il, si vous craignez les feuilles, vous pouvez ne pas aller au bois ; mais puisque j'ai le bonheur de trouver un fou qui jette l'argent par les fenêtres, je prétends être assez sage pour le ramasser.

Un instant après, le Savoyard défia de nouveau toute la compagnie de faire un carré parfait avec les petits triangles, & ajouta que cette fois là il ne parierait pas moins de cent louis.

Je lui fis observer qu'il commettait une imprudence, parce que nous pou-

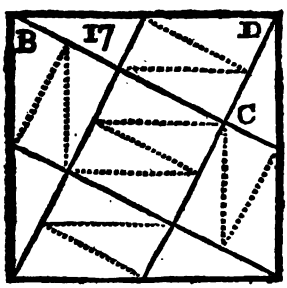
vions savoir ce tour aussi bien que lui, & feindre de l'ignorer pour lui attraper son argent.

Non, non, dit le Savoyard, vous pouvez pas savoir ça ; celui qui l'a t'inventé, ne l'a z'enseigné qu'à moi seul.

Double fripon, dis-je tout bas, tu fais le Savoyard & l'imbécille, & tu n'es peut-être qu'un adroit escroc de Paris.

Là-dessus, on boursilla pour parier contre lui la somme de cent louis d'or. Les deux femmes fournirent vingt louis, M. Boniface en donna aussi vingt, sur lesquels il en avait cinq de bénéfice, & le cousin en compta dix, en déposant pour faire la somme totale, une lettre-de-change de douze cents livres qu'on regarda comme de l'argent comptant. Cette affaire, à ce que disait M. Boniface, était une société en commendite, dans laquelle chaque associé devait retirer des profits en proportion de sa mise ; mais son entreprise n'eut pas le succès qu'il attendait, car quand le

cousin eut arrangé les triangles, le Savoyard lui prouva qu'il n'avait fait autre chose qu'un parallélogramme oblong, au lieu de faire un carré parfait comme on en était convenu. Il fit voir qu'on pouvait faire ce carré en arrangeant les triangles de cette manière, voyez la fig. 17. (1)




(1) *Nota.* Pour pouvoir se rappeller cet arrangement, on doit considérer cette Figure comme composée d'un carré qui est dans le milieu, & de 4 grands triangles, tels que B C D, formés d'un triangle & d'un trapèze. On peut observer aussi, que ce triangle & ce trapèze placez différemment, peuvent former un petit carré, & que par conséquent, on peut

Ensuite il empocha l'argent avec froideur & indifférence, comme si la somme qu'il venait de gagner n'eût été pour lui qu'une bagatelle. M. Boniface beuglait de désespoir, & le cousin, pour le consoler, lui dit : vous êtes bien heureux de ne perdre que quinze louis, tandis que j'en perds moi-même, cinquante cinq.

Coquin, lui dis-je, tu sais bien qu'on te rendra ce que tu as perdu, & que tu dois partager avec ton complice la dépouille de ce malheureux ; sans cela, au lieu de consoler les autres, tu aurais toi-même besoin de consolation ; mais nous allons savoir si tu as gagné de franc jeu. Là-dessus, je crie au voleur, les gens de l'Auberge arrivent en foule, & je demande qu'on fasse venir les Cavaliers de Maréchaussée pour visiter nos passe-ports, & savoir quel rôle cha-

---

faire consister ce problême à faire un grand carré avec 5 petits, &c.

cun de nous joue dans ce monde ; on saura, m'écriai-je ; si la lettre-de-change déposée au jeu, valait autant que de l'argent comptant, ou si l'on doit la regarder comme de la fausse monnoie ; nous avons eu le malheur, continuai-je, de nous trouver encanaillés à Auxerre, & parce qu'on s'est apperçu que nous avions plus d'argent que d'expérience, on nous a fait suivre par deux friponnes, qui nous ont conduit dans ce coupe-gorge, & le tour qu'on vient de nous jouer est un de ceux qu'on ne voulut pas expliquer en notre présence, par ce qu'on se réservait d'en faire usage contre nous-mêmes. Mesdames, dis-je aux deux cousines, nous saurons si vous allez recueillir une succession à Saint-Germain-en-Laye ; nous verrons si vous n'êtes pas de la bande avec laquelle nous avons soupé à Auxerre, & si comme vous l'avez assuré, c'est par un pur hasard que vous vous trouviez en si mauvaise compagnie.

Tout ce que je dis en cette occasion, fut d'autant mieux accueilli par les gens de l'auberge, qu'ils surent que je ne parlais pas pour moi-même, parce que je n'avais rien perdu : cependant, les deux cousines tremblaient de peur, & le Savoyard, qui jusqu'alors avait fait le Comédien & joué le rôle de niais, me dit en bon Français; je vois bien, Monsieur, que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; je rends à votre ami, l'argent qu'il regrette, & ne nous fâchons pas. Aussi-tôt il prit sa canne & son chapeau, & s'esquiva parmi les huées. Le soi-disant cousin & les prétendues cousines, le suivirent de près pour aller ailleurs chercher des dupes moins revêches, après quoi, l'Aubergiste chez qui nous avions dépensé dix-huit livres, voulut me rendre dix écus sur les deux louis que j'avais déposés entre ses mains, quand on m'avait laissé gagner pour mieux m'attraper; mais je le priai de distribuer ce reste aux pauvres,

ou de le garder pour des voyageurs dans la détresse.

M. Boniface se félicita pour la seconde fois, d'avoir eu le bonheur de me rencontrer. Sans vous, me dit-il, je serais réduit à mendier, pour aller en Hollande, & je serais en danger d'être arrêté comme vagabond & mendiant valide.

Je ne suis pas fâché, lui dis-je, de vous épargner ce désagrément, mais vous l'auriez mérité, par la mauvaise intention que vous avez eue de vous engraisser aux dépens d'autrui.

Mais, me dit M. Boniface, un homme qui m'avait insulté méritait bien la punition que je voulais lui infliger.

Vous vous méprenez, lui répliquai-je, car puisque vous regardiez cet homme comme un fou, il avait à cet égard des droits à votre indulgence, & vous deviez lui pardonner ses folies; d'ailleurs, on ne doit pas se venger d'une insulte, en fouillant dans les

poches de l'insolent dont on l'a reçue, & je ne vois pas qu'il y ait une grande différence entre un voleur vigoureux qui attaque sur le grand chemin un voyageur faible de corps, & un homme intelligent comme vous, qui cherche à s'emparer finement de l'argent de celui qui paraît faible d'esprit. L'un & l'autre ne fonde ses droits que sur la faiblesse de la personne attaquée.

Vous avez raison, me dit M. Boniface ; mais j'ai entendu dire, que le monde entier est une société de Commerçans, parmi lesquels il ne règne d'autre loi, que celle du plus fin ; c'est par finesse, qu'on gagne des procès, & qu'on se fait rendre justice ; c'est par des stratagêmes de guerre, qu'on gagne des batailles. On dit que les rivaux & les courtisans tâchent continuellement de se supplanter par des embûches réciproques, & nous voyons que les femmes & tous les autres animaux faibles, cherchent à suppléer par la ruse aux forces

que la nature leur a refusées ; je vous prie donc de m'excuser, ou de convenir que je peux trouver dans tout être vivant, un complice ou un modèle.

Je fus d'autant plus surpris de cet argument pressant, que jusqu'alors M. Boniface ne m'avait jamais montré tant d'esprit ; mais je fis attention, qu'ayant intérêt de conserver mon amitié, il mettait un certain prix à mon estime, & que par conséquent, il pouvait en cette occasion s'exprimer avec énergie, parce que ce sont les passions qui nous rendent éloquents & non les règles de la Rhétorique ; cependant je crus devoir affaiblir son raisonnement par les réflexions suivantes.

Il est malheureusement vrai, lui dis-je, qu'on voit régner dans les pays policés, la loi du plus fin, comme on voit chez les Sauvages, celle du plus fort ; mais ces loix ne règnent pas si exclusivement dans le monde, qu'on n'observe en même temps, celles de la

raison & celles de l'amour, ou de la pitié que la nature a gravées jusques dans le cœur des animaux les plus farouches. Les tigres & les lions n'emploient pas la vigueur de leurs muscles à étrangler leurs femelles ou à dévorer leurs petits. L'homme sauvage respecte la faiblesse d'un vieillard, & traite quelquefois son ennemi avec générosité. Le courtisan, quelques ruses qu'il emploie pour supplanter ses concurrents, se conforme pour son propre intérêt aux loix de l'honneur & de la décence. La femme & les autres animaux faibles, n'employent très-souvent la ruse que pour échapper à l'injustice, & pour se soustraire aux persécutions d'un tyran; & les Procureurs eux-mêmes ne font usage de leurs supercheries, qu'en tâchant de les étayer par de bonnes raisons; puisque la justice, l'honneur & l'humanité, ne sont pas entièrement bannis de la terre, la ruse & la force ne jouent pas dans le monde un aussi grand rôle que vous

l'avez cru, & celui qui n'employe au jeu que la première, peut bien être aussi coupable que celui qui fait usage de la seconde, sur le grand chemin. Au reste, ajoutai-je, de quel œil pouvez-vous regarder les deux fripons qui s'entendaient pour vous dépouiller, & les deux enchanteresses qui vous ont conduit comme par le nez jusqu'au bord du précipice ? Ne sont-ce pas à vos yeux des êtres méprisables ? Cependant vous leur ressembliez par votre mauvaise intention, & ils ne différaient de vous que parce qu'ils étaient les plus fins.

Je conviens que j'avais tort, me dit M. Boniface ; mais le desir de me venger d'une insulte, l'occasion, & surtout les conseils perfides de ce maudit cousin, m'avaient aveuglé ; cependant, ajouta-t-il, vous ne devez pas me comparer, moi qui n'ai voulu frauder qu'une fois en ma vie, à cette canaille qui ne fait pas d'autre métier. C'est en conversant

versant de cette manière, que nous traversâmes la forêt de Fontainebleau, pour aller à Chailly & à Ponthierry.

En arrivant à Essone, nous fûmes surpris par un orage qui nous obligea de passer le reste de la journée & la nuit suivante dans ce petit bourg. Pour ne pas nous trouver en si mauvaise compagnie qu'à Fontainebleau & à Auxerre, nous choisîmes la plus grande auberge. Là, on nous fit souper avec sept à huit Bourgeois de Paris, qui étaient venus en partie de plaisir, ou pour mieux dire, c'était une gageure singulière qui les avait réunis dans cet endroit. Je compris d'abord à leur conversation, qu'il y avait parmi eux un Greffier, deux Procureurs, deux Marchands de Vin, un Gentilhomme & un Avocat. Un des Procureurs avait parié dix louis contre les deux Marchands de Vin, de faire plus vîte qu'eux, à pied, le chemin de Paris à Essone: l'autre Procureur & le Gentilhomme les avaient suivis par cu-

riosité ; le Greffier avait accompagné en cabriolet pour donner du secours aux parieurs, dans le cas où un excès de fatigue les aurait mis hors d'état de marcher ; & l'Avocat avait été invité de s'y trouver pour donner son avis en cas de contestation.

Je compris, au morne silence des deux Marchands de Vin, qu'ils avaient perdu la gageure, & qu'on dînait à leurs dépens. Le Procureur gagnant, était ami du Greffier, & de moitié avec l'Avocat ; & j'aurais été bien surpris que ces trois personnages eussent fait une affaire avec de riches Marchands de Vin sans gagner de quoi boire ; les deux perdants n'en étaient pas quittes pour leur argent ; ils étaient encore obligés d'essuyer une grêle de quolibets & de plaisanteries mordantes. Les sarcasmes des Robins étaient si piquants, & se succédaient avec tant de rapidité, qu'on aurait cru que ces Messieurs avaient gagné sans tricher ; mais quand les deux perdants se furent retirés

pour avoir quelques instants de relâche, je vis bien qu'on avait profité de leur bonhommie pour les induire en erreur; en comparant ensemble tout ce que j'entendis dans le reste de la conversation, je compris que les deux Marchands de Vin, en partant de la ville avec le Procureur qui avait parié contre eux, avaient d'abord marché assez vîte pour laisser leur adversaire en arrière, & que celui-ci s'en était consolé en leur criant de loin qu'il aimait mieux employer toutes ses forces, vers la fin de la route, que de s'épuiser en commençant; mais j'appris aussi, que le Greffier qui les avaient suivis en cabriolet, avait mis de temps en temps le Procureur dans sa voiture pour lui faire faire une partie de son voyage furtivement, & sans fatigue, dans tous les endroits où quelque éminence empêchait les Marchands de Vin de s'en appercevoir. Pour cacher la ruse, le Greffier s'avançait de temps en temps vers ces derniers, quand il n'avait personne

avec lui dans sa voiture, & le Procureur, quand il était à pied, se trouvait presque toujours à portée d'être vu par ses adversaires qui le devançaient fièrement ; mais il finit par les devancer lui-même, en faisant usage des forces qu'il n'avait pas perdues à courir, & par ce joli moyen, dont l'Avocat avait donné le conseil, il gagna la gageure sans se fatiguer, contre des adversaires qui la perdirent en courant à perte d'haleine.

Ces Messieurs, au reste, paraissaient tous être des gens fortunés, & pleins d'honneur, & l'affaire qui les réunissait dans ce lieu n'était regardée par eux que comme une plaisanterie. Cependant M. Boniface s'en servit un moment, pour me rappeller ce qu'il m'avait dit à Fontainebleau, sur la loi du plus fin ; mais je lui fis cette réponse.

Quand même cette compagnie serait de la même trempe que les deux autres, où nous avons eu le désagrément de nous rencontrer, il serait injuste de juger tout

le genre humain d'après ces trois échantillons ; d'ailleurs je suis persuadé que ces hommes-ci, ne vivent pas de ruses ; je pense que les deux perdants seront régalés à leur tour, & qu'on leur apprendra peut-être bientôt une finesse dont on n'a fait usage que pour avoir occasion de rire. L'honneur des trois gens de Robe est peut-être assez connu pour que dans ce cas ils puissent être au-dessus du soupçon, & les deux Marchands de Vin qui ont perdu, sont peut-être assez riches, assez généreux & assez bons amis de toute la compagnie, pour qu'on puisse user avec eux de cette familiarité. Je ne prétends pas qu'avec des personnes qui n'auraient point de fortune on pût sans remords se procurer un pareil amusement, ni que des Gentishommes pussent faire noblement ce que nous voyons ici dans une compagnie Bourgeoise, mais comme ce n'est ici qu'une société de goguenards & de bons vivans, je crois que pour les

juger, il faudrait les mieux connaître; & je suis persuadé que les mêmes personnes qui font payer pour dix louis de violons à deux hommes de leur connaissance, ne voudraient pas, par des moyens malhonnêtes, gagner la même somme à deux inconnus comme vous & moi.

Cela peut être, me dit M. Boniface, mais je ne voudrais pas m'y fier.

Vous avez raison, lui répondis-je, & c'est parce que vous ne les connaissez point que vous ne devez ni les comdamner ni les absoudre.

Dans ce moment, ils se mirent à jouer aux cartes, & M. Boniface continua de s'entretenir avec moi pendant une demi-heure; ensuite je me retirai dans ma chambre en laissant là mon compagnon de voyage, qui prenait plaisir à voir jouer Messieurs les Parisiens, mais qui me promit de ne pas prendre part à leur jeu.

La chambre à coucher qu'on me

donna, n'était séparée de la salle où étaient les joueurs que par une mince cloison. J'entendais tout ce qu'ils disaient, mais ils jouaient d'abord si paisiblement, qu'il me fut très-facile de m'endormir. Après mon premier somme, ils jouaient encore, mais il survenait de temps en temps quelque petite querelle.

Vers le minuit, la dispute s'échauffe; j'entends qu'on se donne des démentis, & qu'on frappe sur la table à grands coups de poings; tout le monde parle en même temps, & parmi toutes ces voix, je distingue celle de M. Boniface, qui s'écrie d'un ton dolent : *ô mes amis, prenez pitié de moi*; cependant le bruit continue, & mon compagnon se lamente en prononçant ces mots, qui me pénètrent jusqu'au cœur; *ô grand Dieu, que vais-je devenir? Secourez-moi dans ma misère.* Je crus d'abord qu'on l'assassinait, ou qu'on lui avait volé son argent; mais un moment après, lorsque les joueurs cessèrent leur dispute

pour demander à mon compagnon le sujet de ses plaintes, il leur répondit: *de grace, ne m'abandonnez point; je suis tout-à-coup devenu aveugle*; quoi? lui dit un des joueurs; vous n'avez que la cataracte, & vous faites de pareilles lamentations? ne savez-vous pas que M. Granjean peut vous faire l'opération pour vingt-cinq louis? & là-dessus, il se mit à compter son argent, tandis que les autres faisant peu d'attention au chagrin de mon ami, continuaient de jouer. Frappé de leur indifférence pour cet accident, j'appellai le Domestique pour avoir de la lumière, & je fus bientôt près de mon compagnon pour lui offrir mes soins; mais quelle fut sa surprise, lorsque j'entrai avec une bougie allumée, & qu'il s'apperçut qu'on avait éteint toutes les lumières & calfeutré les fenêtres pendant qu'il sommeillait sur une chaise, pour lui faire accroire à son réveil, qu'il était aveugle? Les gogueuards, pour mieux jouer leur rôle,

après avoir éveillé M. Boniface par le bruit d'une querelle supposée, avaient parlé entre eux dans l'obscurité, comme s'ils eussent réellement joué aux cartes, & par ce moyen, ils avaient paru trop occupés de leur jeu pour faire quelque attention aux cris d'un malheureux. Voyant qu'ils avaient à faire à un Provincial, ils avaient voulu s'amuser un instant à ses dépens, & ils croyaient montrer par là beaucoup d'esprit; comme si les Provinciaux ne pouvaient pas en faire autant à un badaud de Paris, sans se mettre sept contre un.

M. Boniface me promit alors, non-seulement de ne point jouer, mais encore de ne jamais s'endormir au milieu d'une compagnie de joueurs.

Le lendemain matin, quand je passai à la cuisine pour payer mon écot, le Marmiton me demanda si j'étais malade, en me disant que j'avais le visage enflé; la Cuisinière m'en dit à-peu-près autant, & j'entendis un des Parisiens, qui di-

sait tout bas à l'Aubergiste ; *ô Ciel ; comme ce Monsieur est changé depuis hier au soir !* Cependant, je me sentais fort dispos, mais je pensai que l'alerte qu'on m'avait donnée à minuit, pouvait avoir influé sur ma santé jusqu'à un certain point, & la crainte de tomber malade, m'affecta dans ce moment autant qu'une véritable maladie. Cependant, je demandai un miroir, pour m'assurer par mes propres yeux si j'étais aussi boursouflé qu'on venait de me le dire. Aussi-tôt, la servante m'en présenta un, & je ne le tins pas plutôt entre mes mains, que je vis dans la glace, une tête monstrueuse ; mais heureusement pour moi, je m'apperçus que c'était un de ces miroirs concaves, qui ont la propriété de grossir singulièrement les objets qu'on leur présente. Alors, je compris que tous ces gens là s'étaient donné le mot pour me *mystifier*, en me faisant accroire que j'étais malade ; mais un d'entre eux se trouva

mystifié à son tour, car quand il me dit que j'étais bouffi, je lui répondis brusquement; si je suis bouffi, ce n'est pas comme ceux qui le sont d'orgueil & d'impertinence. Les Parisiens se trouvèrent un peu déconcertés de voir que je m'étais apperçu si facilement d'une finesse qu'ils auraient voulu me découvrir eux-mêmes, après avoir ri à mes dépens. Messieurs, leur dis-je, pour me faire accroire que j'avais le corps enflé, il fallait, pendant la nuit, faire rétrécir mes habits, par un Tailleur; il fallait aussi rétrécir mon chapeau, & ne pas présenter à un Physicien un miroir concave, dont il connait la propriété; je ne suis qu'un Provincial, & je crois que je pourrais vous donner des leçons.

On voit bien que Monsieur est fin, me dit, en souriant, un des Parisiens, qui, peut-être dans ce moment, méditait contre moi quelque nouvelle finesse.

Oui, Monsieur, lui répondis-je, je suis pour le moins aussi rusé que vous,

& cela ne vous étonnera pas quand vous saurez que je suis de Marseille.

De Marseille ! s'écria l'Avocat, avec un ris moqueur, on dit que cette ville est presque aussi grande que la moitié de notre fauxbourg S. Antoine.

Et quand elle serait encore beaucoup plus petite ? lui répliquai-je, croyez-vous qu'entre le mérite de deux Citoyens, il y ait la même différence qu'entre l'étendue des deux villes qu'ils habitent ; une goutte d'eau de fontaine, vaut elle moins qu'une goutte d'eau de la mer ? Et si la première a été puisée dans une source pure, ne peut-on pas la préférer à celle qui a croupi dans un grand cloaque ? Mais revenons à la ruse : je ne me sers ordinairement de la mienne, que pour éluder celle d'autrui, & si jamais j'avais quelque joli tour à jouer, je n'aurais pas besoin d'être d'intelligence avec cinquante personnes, car je voudrais être moi seul, contre vous tous.

D'abord, ils regardèrent ceci comme une gasconnade, & en cela, je ne manquai pas mon but, parce que projetant secrétement de prendre ma revanche, j'étais bien-aise de leur faire accroire par un excès de forfanterie, qu'on trouverait en moi autant d'orgueil que d'incapacité.

Hé bien, me dit l'Avocat, jouez-nous donc tout-à-l'heure, quelque joli tour.

J'y travaille, lui répondis-je, & en cela, vous aurez un plus grand avantage que je n'ai eu, car vous êtes averti d'avance, & je ne l'étais point. Cependant, je ruminais un petit tour, dans ma tête; mais je faisais semblant d'être fort embarrassé, pour que l'Avocat donnât plus facilement dans mon paneau.

Hé bien, ça vient-il, me dit le Jurisconsulte: — oui sûrement, lui répondis-je, & je n'ai pas besoin d'employer autant de temps pour vous donner un croc en jambe à ma manière, que vous

en consumez pour donner une entorse au bon droit.

*. . . Silent viduatæ vindice leges.*
*Et te patronum causidicumque putas?*
*Quid facient leges ubi sola pecunia regnat?*

PETR.

Tout cela est fort bon, me dit le Robin, mais ce n'est pas du latin qu'il nous faut en ce moment; c'est un tour.

Hé bien, Monsieur, lui répondis-je, en passant mes doigts sur son front, & en lui serrant la main, le tour est déja joué, mais je vous prie de ne pas m'en vouloir.

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

L'Avocat me dit alors; mais où est-il donc, ce tour? je ne vois rien.

Monsieur, lui répliquai-je, la marque en est déja sur votre front; elle paraîtra tous les jours de plus en plus; mais vous devez m'excuser, parce que c'est vous qui l'avez voulu.

*Non ego causidicus nec amaris litibus aptus.*
*Este procul lites & amaræ prælia linguæ.*

OVID.

Pendant ce temps là, les spectateurs riaient de la surprise du Jurisconsulte, & comme il ne comprenait rien à tout ce que je disais, sur-tout quand je parlais latin, il était déja à moitié mystifié sans que j'eusse employé d'autre moyen que des paroles ; mais il le fut encore davantage, lorsqu'ayant demandé à la compagnie si je lui avais fait quelque marque sur le front, il m'entendit dire qu'il n'avait sur lui, d'autre signe que celui du Taureau & du Capricorne ; vous voyez bien, ajoutai-je, que je plaisante, cependant

*. . . . Ridendo dicere verum*
*Quid vetat ?*

Mais changeons de propos, lui dis-je ; laissons là les animaux *cornus*....

Quoique vous soyez fort agile, je peux parcourir un mille sur le grand chemin, beaucoup plus vîte que vous, & je parie de vous attraper avant que vous soyez arrivé à trois cents pas de ce village, quoique en partant, vous me devanciez de quatre-vingts pas.

Le pari lui sembla si avantageux, qu'il n'hésita point à l'accepter. Il fut convenu, qu'il serait permis de rire aux dépens du vaincu, & que celui-ci, payerait aux rieurs deux bouteilles de vin de Bourgogne. Nous fixâmes ensuite le but, où nous devions arriver, & quand il eut fait les quatre-vingts pas que je lui donnais d'avance, une personne de la compagnie nous fit le signal du départ avec sa canne, comme fait un Tambour-Major; alors nous partîmes tous deux, avec la rapidité de l'éclair, mais je n'eus pas plutôt fait trente pas, que je m'arrêtai tout-à-coup, pour crier de toutes mes forces, en déguisant ma voix : *il l'attrapera, il ne l'attrapera pas*: cependant,

cependant, l'Avocat me croyant toujours à ses trousses, se gardait bien de regarder par derrière, crainte de perdre son temps ; il suivit une montée assez rude, en courant comme un lièvre, & ne pensa à se tourner vers moi, que lorsqu'il fut arrivé, hors d'haleine, au haut de la montagne. Il fut un peu surpris de s'y trouver seul, & de voir que j'étais resté avec la compagnie. A son retour, il prétendit avoir gagné, en disant : *qui renonce perd la partie* ; mais je lui répondis, que sa course était un coup d'épée dans l'eau, puisqu'il avait perdu son temps & sa peine, en fuyant devant un homme qui ne le poursuivait point, & que je gagnais en effet, puisque les rieurs étaient pour moi. D'ailleurs, ajoutai-je, je dois avoir gagné aussi les deux bouteilles de vin, car j'ai tout simplement parié de vous attraper : vous avez cru que ce serait en courant, & j'ai fait beaucoup mieux, puisque je vous ai attrapé sans courir ;

*. . . Dolus an virtus quis in hoste requirat ?*

Au reste, continuai-je, c'est votre faute, si je vous mystifie à mon tour, 1°. parce que vous êtes l'agresseur, 2°. parce que vous croyez, à tort, qu'on n'a d'esprit qu'à Paris, & qu'on peut jouer aussi facilement deux Provençaux que deux Marchands de Vin de votre ville, tandis que vous devriez savoir qu'à Marseille nous sommes naturellement un peu *grecs*

*Massilia phocensium filia, romæ*
*Soror, athenarum æmula.*

Le Jurisconsulte me dit alors, que c'était une pédanterie insupportable de ma part, de lui parler toujours latin. J'avais affecté de lui parler de temps en temps cette langue, pour lui faire croire que j'étais entièrement novice dans le monde, & frais émoulu du Collége, afin qu'il se tint moins en garde contre

moi ; mais ne voulant pas lui donner satisfaction, quand il me traita de pédant, je lui répondis, que puisqu'il avait deux montres à répétition, pour faire voir ses richesses, il devait me permettre, en bonne justice, de parler la langue des Savants, pour étaler les miennes.

Vous avez raison, me répliqua-t-il, d'un air fâché ; mais si vous voulez que nous parlions les langues savantes, parlez moi grec, je vous répondrai en Hébreu.

Je vous avoue, lui répondis-je, que je ne sai ni l'hébreu, ni le Grec.

Et moi, je vous avoue, me dit-il, que je ne sai pas le Latin.

Vous m'étonnez, lui répliquai-je. Par quel moyen êtes-vous donc parvenu au Doctorat, ou à la licence dans l'Université où l'on ne parle pas d'autre langue ? Et comment faites-vous tous les jours, pour étudier le Droit écrit, que

Tribonnien compila dans la langue de Cicéron?

La première de vos questions, me dit-il, est un petit secret que certains Docteurs pourraient vous apprendre pour sept à huit cents francs (1); quant à la

(1) Je n'ai pas donné sept à huit cents francs, pour savoir ce secret, mais je l'ai appris pour rien, en voyant jouer une farce dans la Franconie. Le théâtre représentait une école de Droit; dans la dernière scène, les Comédiens, en robe de Docteurs, examinèrent un récipiendaire; mais celui-ci ne s'était pas mis en état de répondre, en étudiant d'avance des arguments communiqués, puisqu'il ne fut question d'aucune espèce de raisonnement. L'examen comique, se fit tout simplement, par demandes & par réponses, comme le Catéchisme Politique du Bonhomme Richard; bien plus, les demandes étaient tournées de manière, qu'il n'y avait qu'à répondre, *oui* ou *non*. Par exemple: *non ne testamentum recte definitur voluntatis nostræ justa sententia de eo quod quis post mor-*

seconde, ajouta-t-il, ne savez-vous pas qu'une bonne traduction d'un Ouvrage grec ou latin, nous dispense de le lire dans l'original ?

Je lui répondis qu'il serait bien douloureux pour un Client, de perdre son bien & son honneur, d'après une loi mal traduite, & que par conséquent, un Avocat doit être assez bon latiniste, pour connaître lui-même le sens des loix,

---

*tem fieri vult* ? Réponse : *ita Domine.* 2^e^. question, qui fut proposée en montrant le poingt avec deux doigts ouverts, pour indiquer la réponse. *In nostrâ urbe quot requiruntur testes in testamento ?* Rép. *Duo Domine.* 3^e^ question, proposée en hochant la tête, pour indiquer une réponse négative, *servitus rustica & servitus urbana sunt ne unum & idem ?* Rép. *Nego Domine....* Si dans la Franconie, la Comédie est un tableau fidelle des mœurs, voilà la rude épreuve que les Candidats sont obligés d'y subir, pour avoir le droit de porter sur leur tête, un bonet qu'on appelle dans ce pays-là, l'éteignoir du bon sens.

sans se laisser égarer par un Traducteur infidele. Il y a plus, ajoutai-je, les cinquante mille loix promulguées par l'Empereur Justinien, n'ont pas été traduites en Français comme vous le prétendez ; par conséquent, une connaissance parfaite de la latinité, est le premier fil nécessaire pour se conduire dans ce dédale. Mais vous aurez à vaincre des difficultés d'un autre genre, lorsqu'ayant à plaider la cause d'une Province régie par le droit écrit, vous serez obligé d'étudier la loi *Lecta*, & la loi *Ejus* dont le sens n'a pas toujours été bien saisi par les Commentateurs.

*Lex* LECTA *sæpe Lecta numquam intellecta. Lex* EJUS *dicit pejus.*

Alors, l'Avocat me dit ; & d'où venez-vous, Monsieur *Pejus*, pour vouloir m'apprendre que les loix Romaines n'ont pas été traduites ? apprenez que j'en ai une bonne traduction dans ma bibliothèque, par Ferriere.

Ici je m'apperçus d'une erreur grossière de la part du Jurisconsulte, & je résolus d'en profiter pour le mystifier une troisième fois. En conséquence, je feignis de savoir que Ferriere avait fait une traduction du Digeste & du Code, ensuite je donnai à entendre que tel se vantait de la connaître, qui ne l'avait jamais lue (1) ?

Et croyez-vous, me dit-il, qu'on achette de ces Ouvrages pour les lire ?

Je sai bien, lui répliquai-je, que quand on a une grande bibliothèque, ce n'est que pour en faire parade, mais je parie deux louis, que vous n'ayez point dans la vôtre, la traduction des loix Romaines, par Ferrière.

Il est bien singulier, me dit-il, que

(1) On peut remarquer facilement, qu'à une certaine époque de ma vie je suivais de trop près la maxime :

*Ulula cum lupis cum quibus esse cupis.*

vous prétendiez savoir mieux que moi, ce que j'ai, ou ce que je n'ai pas dans ma bibliothèque; vous mériteriez bien, continua-t-il, que je vous prisse au mot, en acceptant votre gageure.

Alors, je ne répondis rien, comme par crainte, & je feignis de vouloir reculer, pour mieux exciter mon antagoniste d'aller en avant. En cela, je ne manquai pas mon but, car, se trouvant enhardi par mon silence, l'Avocat déposa deux louis entre les mains du Greffier, & me défia d'en faire autant. J'acceptai aussi-tôt le défi, & je me réservai que les deux louis gagnés, seraient dépensés en partie de plaisir, au gré du perdant. Cette condition imposée par moi, en faveur du parieur qui devait succomber, fit croire au Légiste que je craignais de perdre, mais il était dans l'erreur, car j'avais fait ainsi ma convention, parce que je ne voulais pas embourser deux louis, acquis par un tel moyen, & parce que j'étais bien aise

de faire concevoir à mon adversaire, une espérance trompeuse, pour mieux jouir ensuite de sa surprise. Je pris encore un autre expédient, pour lui donner un vain espoir, car je le priai de me donner sa parole d'honneur, que pour faire trouver l'Ouvrage en question dans sa bibliothèque, il n'enverrait secrettement aucune personne, qui pût l'y placer avant notre arrivée. Par cette dernière précaution, qui était entièrement feinte de ma part, je lui inspirai tant de confiance, qu'il commença de plaisanter sur mon compte, comme si j'avais eu déjà perdu la gageure, mais je supportai ses petites railleries avec d'autant moins de peine, que j'étais assuré de pouvoir rire le dernier.

Alors nous louâmes une voiture, pour aller tous ensemble jusqu'à Paris. Les deux Marchands de Vin qui jusqu'à cet instant avaient payé les frais de la partie de plaisir, se félicitaient intérieurement de ce qu'il y avait un nouveau pari sur

le tapis, parce qu'ils espéraient de n'être plus en bute aux plaisanteries, & que les bons mots de la compagnie tomberaient bientôt sur l'Avocat ou sur moi. Ils ne se trompèrent pas dans cette conjecture, car je fus le jouet de ces Messieurs pendant plus d'une heure ; mais après avoir supporté patiemment & courageusement ce premier assaut, je crus que pour rendre mon triomphe complet, je pouvais tâcher de faire tomber dans quelque nouveau piége celui qui se croyait le plus fin de la compagnie. En conséquence, je me mis à parler à tort & à travers, de quelques aventures que je prétendis m'être arrivées dans divers pays étrangers. Les différents points de ma narration cadraient si mal ensemble, qu'on s'appercevait facilement que je n'avais jamais vu les pays où je prétendais avoir fait des voyages. D'ailleurs, j'affectais de déraisonner & de commettre une infinité d'erreurs Géographiques, en disant, par exemple, que j'avais vu tel

objet dans la ville de Dublin, en Angleterre, & tel autre à Bristol, en Irlande. Quand on voulait me redresser sur ces erreurs, j'affectais d'en commettre de nouvelles, & de me défendre obstinément, de sorte que toute la compagnie me regarda pendant quelques instants comme un menteur mal-adroit, & comme un sot rempli de présomption. Dans la chaleur de la dispute, je soutins que je connaissais parfaitement l'Angleterre, & que j'y avais fait plusieurs voyages.

Mais cela ne se peut pas, me dit-on, puisque vous nous avez dit que vous n'aviez jamais été sur mer, excepté une seule fois.

Il est vrai, leur répondis-je, que je n'ai été qu'une fois sur mer, mais cela ne m'empêche pas d'avoir été souvent en Angleterre parce que j'y allais sans m'embarquer.

On ne manqua pas de me dire que je me vantais d'un fait impossible, à cause

que l'Angleterre est séparée de notre continent par un bras de mer qui a sept lieues dans sa plus petite largeur. Alors je feignis d'être embarrassé, mais je m'apperçus bien que j'avais amené le goujon au point nécessaire, pour pouvoir le prendre dans mes filets. En conséquence, je dis à ces Messieurs, qu'ils se trompaient; ils me demandèrent des raisons; je répondis que je n'en avais d'autre à citer que les faits. Mais, me dit-on, les faits sont contre vous, puisqu'on est obligé de s'embarquer tous les jours au Havre, à Dieppe, à Boulogne, à Calais, à Ostende, ou à Dunkerque, pour aller en Angleterre; tout cela est bel & bon, leur répliquai-je, mais je connais d'autres villes où l'on passe tous les jours pour aller en Angleterre sans barque ni vaisseau; au reste, ajoutai-je, comme par obstination, je parie deux autres louis contre le plus hardi d'entre vous, que j'ai raison.

L'Avocat accepta ce second pari, en

disant, qu'il aimait à gagner du bien dans l'occasion, & qu'on pourrait vuider la querelle chez lui, à cause qu'il avait toutes sortes de cartes Géographiques, & d'Encyclopédies, pour décider le fait contesté.

Quand cette seconde affaire fut baclée, je ne craignis plus de m'amuser, à mon tour, aux dépens de l'Avocat, & je dis en plaisantant ; Messieurs, si vous ne buvez qu'à la santé du perdant, ce ne sera pas à la mienne, mais à celle de mon antagoniste.

Car j'ai fait le nigaudinet,
Pour l'attirer dans mon filet.

Croyez-vous, bonnement, que je serai venu du fond de la Provence, pour perdre mon argent avec des Parisiens ? observez, toutefois, que je n'ai pris mon homme au trébuchet, qu'à mon corps défendant. Je serais fâché d'employer mes forces contre la foiblesse modeste ; mais lorsqu'on voudra tourner

on ridicule mes manières provinciales ; quand un Parisien s'avisera de dire de moi :

Cet Etranger est fait pour mes menus plaisirs.

Alors, & dans ce seul cas, il se trouvera dans ma tête beaucoup plus de ressources que vous ne croyez :

*Insidiæ & fraudes, dolus & astutia fallax.*

Je ne fis cette observation qu'en riant, mais elle parut assez judicieuse, & présenter un assez grand contraste avec mes erreurs Géographiques, pour inspirer quelques doutes, tant sur mon ignorance, que sur les succès de l'Avocat. L'un disait ; je crois que tous les gens d'esprit, ne sont pas à Paris ; & l'autre répondait : je crois que tous les sots ne sont pas en Province ; un troisième, répliquait : les trompeurs seront trompés, & un quatrième ajoutait : je ne suis pas assez connaisseur, pour débrouiller l'intrigue, mais j'entrevois que le dénouement ne sera pas ce qu'on avait cru ;

enfin, un cinquieme dit que je paraissais trop madré pour qu'il n'y eût pas quelque anguille sous roche ; & moi, je répondis ironiquement à tout cela, que mon accent Provençal était un symptôme, non équivoque de bêtise, mais que n'étant pas bien certain de ce fait, je m'en rapportais au conseil de l'Avocat.

Celui-ci ne me répondit que par un sourire forcé, que quelques personnes appellent un rire *Sardonien*. Alors, je lui demandai s'il avait été en Sardaigne, — pourquoi cela, me répondit-il tout étonné ; — c'est, lui répliquai-je, parce que vous semblez avoir mangé de l'herbe venimeuse de ce pays là. — Qu'est-ce que c'est que cette herbe, me répondit le Légiste? — C'est une plante, lui dis-je, qui a la propriété de retirer les lèvres, de manière qu'on semble rire, lors même qu'on a envie de pleurer.

Ici, il recommença son sourire *Sardonien*, & pour le rendre plus circons-

pect dans une autre occasion, vis-à-vis des Etrangers inconnus, je l'invitai malignement à rire tout de bon, comme quand il avait mystifié M. Boniface.

Le petit ton de fierté que je prenais à mon tour, à son égard, lui fit croire que je devais nécessairement avoir quelque ruse, pour m'assurer le gain de nos deux gageures, comme quand je l'avais attrapé sans courir ; cependant, il ne concevait pas comment je pourrais prouver qu'on va tous les jours en Angleterre sans s'embarquer. Prétendriez-vous, me disait-il, qu'on y va dans un ballon aérostatique ? Si c'était là votre finesse, vous auriez perdu ; parce que, ce moyen n'est pas tous les jours mis en usage comme celui que vous prétendez connaître.

Il prévoyait encore moins la réplique que je pourrais lui faire, quand il me montrerait dans sa bibliothèque la Traduction du Digeste & du Code, par Ferrière,

Ferrière, qui était le sujet de notre premier pari.

Oseriez-vous assurer, continuait-il, que Ferrière n'est pas l'Auteur d'un Ouvrage qu'on lui attribue; mais dans ce cas, qu'elle preuve pourriez-vous donner pour justifier une pareille prétention.

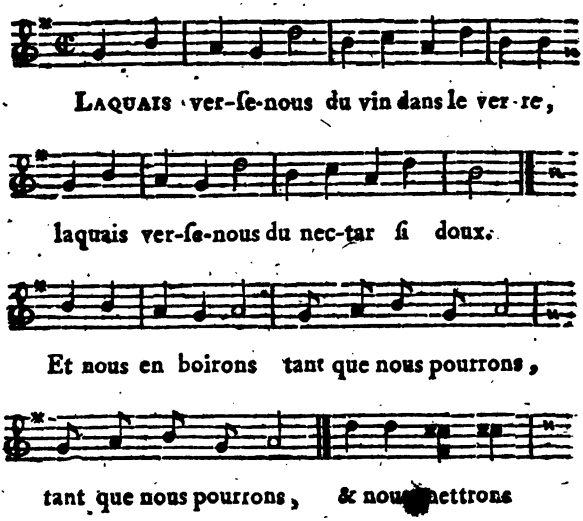
Tandis que son esprit s'égarait dans toutes ces recherches, je lui répondais peu de chose, & ne lui donnais que peu de satisfaction; cependant il se consolait lui-même, en disant: hé bien, si je perds mes quatre louis, je gagnerai au moins de l'instruction, car dans le genre de combat que nous avons adopté, je ne peux être terrassé qu'en apprenant à vaincre, & cela pourra me servir au besoin. Je lui répondis que sa consolation était d'autant plus faible, qu'il n'en serait pas quitte pour quatre-vingt-seize livres, à cause que les deux Marchands de Vin se préparaient déja à lui rétor-

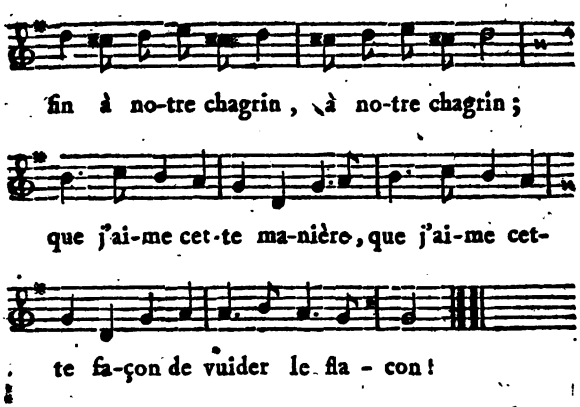
quer ses quolibets & ses sarcasmes, & le tout, pour rire.

Tandis que nous conversions de cette manière, nous arrivâmes à la porte de M. l'Avocat, fauxbourg Saint-Germain; nous entrâmes aussi-tôt dans sa bibliothèque, où nous vîmes une immense quantité de Livres dorés sur tranche; d'un côté, c'était des Ouvrages scientifiques, tous reliés en maroquin; de l'autre, c'était des Œuvres de Littérature, imprimées sur papier d'Hollande, avec les plus belles estampes, & le tout était si précieux, qu'il n'était pas permis d'y toucher; voici, nous dit M. l'Avocat, une superbe édition des Fables de la Fontaine, qui ma coûté vingt-cinq louis; mais on ne lit pas là-dedans, crainte d'en salir les feuillets. Quand on veut lire la Fontaine, ajouta-t-il, on ne doit avoir qu'une édition de vingt-quatre sous. C'est fort joli, lui répondis-je, mais allons au fait, Monsieur l'Avocat,

& dans cet instant, je lui demandai s'il n'aurait pas quelque Atlas qu'on pût feuilleter en prenant des gands ; alors il m'en donna un, & quand j'eus trouvé la carte des isles Britanniques, je lui fis voir, de même qu'à toute la compagnie, que l'Angleterre est à-peu-près les deux tiers d'une isle, qu'on nomme *Grande-Bretagne*, & dont l'Ecosse forme le tiers. Vous voyez, d'abord par là, lui dis-je, que quand on parie que l'Angleterre est une isle, c'est parier que quarante sous font un écu, c'est-à-dire, qu'on doit perdre. Quand je vous ai assuré, ajoutai-je, qu'on passe tous les jours dans certaines villes pour aller en Angleterre sans s'embarquer, je n'ai pas dit d'où l'on part, ni dans quelles villes on passe ; mais vous voyez clairement, que si on part du Nord de l'Ecosse, en passant par Aberden & par Edimbourg, on peut aller en Angleterre sans aller sur mer, puisque ces deux Royaumes se touchent. Les Géographies que l'Avocat voulut

consulter sur ce petit point de controverse, lui donnèrent la même décision, & il convint que sur cet article il avait perdu le pari. Alors les deux Marchands de Vin s'écrièrent de joie : buvons du Champagne mousseux, à la santé du payant ; — qu'on apporte bien vîte des chapons & des poulardes, — je gage de boire autant qu'un Suisse, pourvu que ce soit du vin sans eau. . . . .






Vous avez raison, dit en riant, un homme de la compagnie; car puisque le vin le plus doux, est celui qui ne coûte rien, la meilleure manière de vuider le flacon, quand on est avec des parieurs, c'est d'être Acteur pour boire, & spectateur pour payer.

Messieurs, leur dis-je alors, je vous prie de suspendre vos réjouissances, vos quolibets & vos chansons; je viens à la vérité de gagner deux louis; mais il y a encore un autre pari à juger, & si je perdais le second, mes profits se réduiraient à rien; par conséquent, il n'y

aurait que de l'eau à boire, ou chacun payerait son écot.

Cette réflexion fit cesser pour un moment, leur cris d'allégresse ; mais ils recommencèrent bientôt après, lorsque l'Avocat ayant aveint quelques volumes qu'il me remit sans les ouvrir, en me disant que c'était la traduction du Digeste & du Code, par Ferrière, je lui fis observer que ce n'était autre chose que la traduction des Institutes, suivie de quelques remarques du même Auteur, qu'on appelle *Paratitles*. Il fut si stupéfait de mon observation, qu'il resta muet pendant un demi-quart-d'heure. Vous savez, lui dis-je, que les Institutes occupent une si petite place dans le corps du droit Romain, que la traduction de cette petite partie, ne peut pas passer pour celle de l'Ouvrage entier.

C'est évident, me dit-il, mais comment avez-vous pu savoir que cet Ouvrage n'existe point ?

Ce n'est pas bien difficile, lui répon-

dis-je ; j'ai lu cinquante fois des catalogues de Livres de Droit, & en particulier celui des Œuvres de Ferriere, & je n'ai jamais entendu parler d'une traduction Française des loix Romaines, que comme d'un grand projet que personne n'a exécuté. Si Ferriere avait fait une pareille traduction, qui serait sans contredit son principal Ouvrage, on n'aurait sûrement pas omis d'en parler, par la raison que dans le tableau des Œuvres de Voltaire, on ne manque jamais de citer Zaire & la Henriade.

C'est bien simple, me dit l'Avocat, — tout est simple, lui répondis-je, quand on le sait.

Je crus alors qu'il serait indécent de recommencer la raillerie, & comme mon antagoniste s'était d'ailleurs montré fort aimable & même très-instruit sur une infinité d'objets, je crus devoir lui faire ce petit compliment : ne croyez pas Monsieur, que je prétende m'enorgueillir de cette petite aventure, car elle ne prouve à

mes yeux qu'une vérité bien simple ; *un Savant comme vous, ne connaît pas tout, & un ignorant comme moi, peut savoir quelque chose.* Quant aux quatre louis que vous avez perdus, je vous prie d'en disposer à votre gré.

Il me répondit qu'il en mettrait quatre de plus, pour une partie de plaisir, qui du consentement de tout le monde fut renvoyée au lendemain.

Je ne parlerai point dans ce Volume, de cette partie de plaisir, ni des connaissances & des aventures qu'elle me procura ; ici je vais parcourir une nouvelle carrière, où j'ai eu alternativement des chûtes & des succès. Mon voyage de Marseille à Paris, m'a fourni quelques traits que j'ai cru devoir rapporter tout simplement, pour l'instruction de ceux, qui n'ayant pas encore paru dans le monde, & se proposant de voir bientôt ce grand théâtre, se trouveront placés comme moi, tantôt aux troisièmes loges, tantôt au parterre ; mais

mon séjour dans la capitale, & les voyages qui en ont été la suite, m'ont fait faire d'autres observations qui seront également intéressantes. Cependant il est possible que ce qui me paraît important, ne soit pas tel aux yeux du public, & dans ce cas je dois terminer ici mon récit, & me repentir de l'avoir commencé; mais si le public juge comme moi, qu'une suite de petits tableaux représentant la ruse & le charlatanisme sous une infinité de faces, puisse lui être de quelque utilité, je continuerai de crayonner, par-ci, par-là, selon l'occasion; mon sujet est si fécond, & le monde est si rempli de charlatans de toute espèce, qu'après avoir traité long-temps cette matière, je n'aurai peut-être fait que l'ébaucher; ici, c'est un Charlatan en Médecine, qui voulant passer pour un véritable Docteur, en endosse l'habit & en affecte le langage; là, c'est un Charlatan petit-maître, qui prétend se faire estimer en

étalant deux paquets de breloques pour faire accroire qu'il a deux montres ; ailleurs, je vois un Empirique d'une autre espèce, M. de Sotencour, qui ne parle jamais que de Comtes & de Marquis, & qui se donne de grands airs auprès des Roturiers, pour faire accroire qu'il est Gentilhomme. Connaissez-vous M. Duriant, qui cherche tous les jours des personnes à qui il puisse prêter aujourd'hui deux louis qu'on lui rendra demain, afin de pouvoir ensuite leur emprunter cent écus qu'il ne rendra jamais ; avez-vous entendu parler de M. Trissotin, le Bibliomane, qui achette tous les jours une grande quantité de Livres, pour me persuader qu'il sait lire ?

Mais quel est ce nouveau grouppe de Charlatans que j'apperçois au loin, & qui se jettent réciproquement de la poussière au yeux ? Me sera-t-il bien possible de les distinguer ? Je crois en voir un, qui, pour achever de s'enri-

chir, cache ses richesses sous des haillons, tandis qu'un autre cache sa misère sous un habit doré, le troisième n'a qu'un cœur de glace, & cependant il fait voir dans ses yeux la douce chaleur de l'amitié & les feux ardens de l'amour; celui-ci est un Escamoteur, soi-disant Physicien, & celui là est un Barbouilleur, soi-disant Peintre. D'un côté, sont les Chalatans Littéraires, qui, incapables d'éclairer l'esprit, se contentent d'étourdir les oreilles,

Donnant à des tissus de mainte rapsodie,
Le titre fastueux de l'Encyclopédie;

De l'autre ce sont des Charlatans en bravoure, qui parlent continuellement de leurs prétendus exploits de la veille, pour se dispenser d'en faire de plus réels le lendemain; derrière ceux-là, j'apperçois quelques malfaiteurs, sous le masque de la bienfaisance; & tous, sont des bableurs qui veulent jouer le rôle de la franchise.

Loin de ce grouppe, on peut distin-

guer M. Patelin, qui suit tout seul un sentier inconnu, dans le vaste champ du charlatanisme. Par ses brigandages, il s'est fait expulser du temple de la Justice, & il se dit l'interprête & le soutien des loix. Quel contraste entre sa mine doucereuse &, ses intentions patibulaires ! Est-il possible que sous l'extérieur le plus affable & le plus riant, il cache un cœur de fer & une ame de boue ? O vous, malheureux, qu'on opprime, gardez-vous bien de recourir à sa protection, car vous auriez moins à craindre de vos ennemis, que d'un si perfide défenseur. Sachez qu'il s'applique continuellement à trouver de nouveaux détours dans le dédale des loix, & qu'il n'a d'autre but que d'égarer & de dépouiller la veuve & l'orphelin, qui auront le malheur de le prendre pour guide.

Et vous Monsieur *Philogame*, qui voulez me marier avec une veuve, très-riche, que vous ne connaissez point,

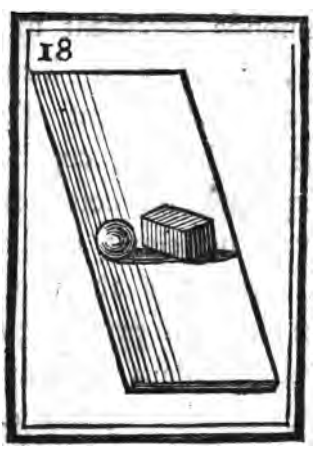
vous qui me promettez la protection d'un grand personnage que vous n'avez jamais vu, & dont vous prétendez être l'ami, vous, enfin, qui êtes tous les jours (s'il faut vous en croire,) à la veille de jouir d'une fortune immense, & qui me promettez de partager votre bourse, afin qu'en attendant je vous laisse puiser dans la mienne, je ne crois plus à vos promesses intéressées; c'est en vain que vous me menacez à présent de votre indifférence; allez plus loin, conter vos sornettes; on sait ici, que depuis dix ans, vous faites le même métier.

Le charlatanisme est donc un Protée qui se présente sous un million de formes différentes; nous tâcherons toujours de saisir & d'exprimer les moins communes, parce qu'elles sont plus inconnues, & par conséquent plus à craindre; mais comme il arrive ordinairement qu'en combattant un parti avec enthousiasme, on tombe dans le parti opposé, sans choisir le juste milieu, où se trouve

la vérité, nous serons continuellement en garde contre nous-mêmes, pour éviter tout excès : par ce moyen, nous ne confondrons pas l'hypocrisie avec la vertu, l'escamotage avec la Physique, & la Médecine avec l'Empirisme. Nous pourrons tourner en ridicule la pédanterie, en conservant notre estime pour les Sciences ; nous distinguerons un noble orgueil d'une vaine ostentation, & nous dévoilerons quelques ruses de la chicane, en respectant la sagesse des loix. Loin de prétendre que tout est imposture, nous croyons seulement que celle-ci est dans le monde comme une herbe venimeuse, qu'il est d'autant plus utile, de bien connaître, quelle ressemble davantage aux plantes salutaires que la nature nous offre de toutes parts. Le soin que nous aurons de distinguer ainsi les nuances, pourra bien ôter à notre style cette chaleur que bien des Lecteurs enthousiastes voudraient peut-être y trouver, mais nous ferons en sorte, que ce défaut, si

c'en est un, soit compensé de temps en temps par la découverte de quelques vérités utiles & agréables :

*Lectorem delectando pariterque monendo.*
HOR. de arte Poet.

*Nota.* Voici un petit problême dont on ne donnera la solution que dans un autre Volume, s'il a lieu, & pour cause.

On sait qu'un corps posé sur un plan poli & incliné, glisse s'il est plat, & roule s'il est rond ou cylindrique, mais toujours en allant de haut en bas. fig. 18.